NOV 29 1927

Année. N° 22. 15 Novembre 1927.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
e de Fels . .	*L'Administration des Tabacs jugée par ses Agents.*	241
Morand. . .	*Bâton-Rouge (U. S. A.)*	262
notiadès . . .	*La Reine des Lanturelus.* — III	279
auzanne. . .	*Le « Quatrième pouvoir » en Angleterre*	303
é Thérive . .	*Sans âme.* — III	327
lle Matignon.	*Souvenirs sur Marcellin Berthelot*	362
Youssoupoff. .	*La Fin de Raspoutine* (fin)	381
ges Suarez. .	*Chez M. de Monzie*	418
ham Steed .	*Hommes d'État et Diplomates pendant la Guerre* (fin).	430
y Bidou . . .	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*.	454
t Flament. .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*.	464

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

La Nuit d'Orage

par GEORGES DUHAMEL

La Naissance du Jour

par COLETTE

Les Clefs de la Mort

par JULIEN GREEN

La France DES cent trente départements

par M. GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie française

***

La **Revue de Paris** fera paraître dans ses prochaines livra sons une série d'articles sur les religions.

Le R. P. YVES DE LA BRIÈRE étudiera le *Catholicism* M. le pasteur JOHN VIÉNOT, le *Protestantisme*; M. l'abbé QUENE la *Religion orthodoxe russe*; M. le rabbin LIBER, le *Judaïsm* M. MASSIGNON, l'*Islamisme*; M. PRZYLUSKI, le *Bouddhisme.*

LES RICHESSES DE L'ÉTAT FRANÇAIS

L'ADMINISTRATION DES TABACS JUGÉE PAR SES AGENTS

I

Au mois de juillet 1926 il a fallu pour sauver la monnaie et le crédit de la France imposer brusquement à la masse des contribuables une surcharge de 11 milliards, si lourde à porter qu'une incontestable dépression économique s'en est aussitôt suivie. Ceci a compensé cela. Le franc a retrouvé une importante fraction de son précédent pouvoir d'achat, mais, les impôts nouveaux s'étant incorporés sur l'heure au prix des denrées et des services, la vie est restée aussi chère et aussi difficile, si l'on veut bien toutefois admettre qu'elle ne l'est pas davantage pour l'immense majorité des Français. C'est d'ailleurs le vice fondamental d'un redressement financier s'accomplissant uniquement par la méthode fiscale. Pour boucher un trou on ouvre une tranchée à côté.

Dans le grand péril qui pressait l'école dirigeante à la fin du mois de juillet 1926 on dit qu'elle n'avait pas le choix des moyens. C'est l'excuse communément invoquée. Nous avons le regret de la rejeter de la façon la plus absolue. Le choix était permis. Sur les 11 milliards qui manquaient plus de la moitié de cette somme pouvait être demandée à la transformation ou mieux encore à la suppression du monopole des tabacs sans causer la moindre perturbation dans l'économie

nationale, sans provoquer la moindre incidence sur les mercuriales, sans peut-être même nécessiter une majoration du prix de vente, du moins sur les tabacs de consommation courante et populaire. A ce Pactole, qui coulait auprès d'elle et où elle n'avait qu'à puiser, notre école dirigeante s'est interdit de recourir. Et ce sera, sans nul doute, l'émerveillement de la postérité que, le crédit même de la France se trouvant en péril dans des conjonctures infiniment critiques où l'on eut pendant quelques heures la sensation d'un immense écroulement, personne ne s'avisa de porter la main sur une ressource certaine, exempte du moindre aléa. Les hommes d'État, les financiers, les économistes, qui nous regardent de l'autre côté de nos frontières en sont stupéfaits. Le maintien d'une conception mystique est inconcevable pour eux, alors que s'impose le recours à la science expérimentale. Pas même le salut public qui, aux heures mauvaises, devient la loi suprême d'une nation, ne put convaincre nos gouvernants d'utiliser une richesse aisément mobilisable. Il semble que ce principe, prodigieusement, on pourrait dire monstrueusement absurde, se soit cristallisé dans le cerveau de notre école dirigeante : plutôt risquer la faillite, plutôt écraser les producteurs et les mettre en état d'irrémédiable infériorité que de toucher au régime des tabacs et mettre fin à un manque à gagner que les méthodes expérimentales nous permettent d'évaluer avec quelque précision.

Nous voulons aujourd'hui aller au-devant d'une objection prévue.

Si les choses se présentaient en cette affaire avec un caractère d'exactitude mathématique, l'opinion publique pleinement édifiée et désabusée se prononcerait avec assez de force pour briser les résistances gouvernementales elles-mêmes, expression des résistances opposées par une oligarchie à l'intérêt général. Or, nos travaux n'ont pas réussi à déterminer chez les payants l'ardente conviction qui les lancerait à l'assaut d'un monopole stérile dont ils acquittent la rançon. On soupçonne donc dans nos conclusions quelque exagération. L'auteur des *Richesses de l'État français* aurait raison sans doute dans une large mesure mais d'une façon un peu abstraite. N'y aurait-il pas du déchet si l'expérience était faite?

C'est une objection subtile dont nous ne méconnaîtrons pas la terrible efficacité. Le public français a assisté depuis quelques années, du fait des personnages consulaires, à de telles jongleries de chiffres hasardés et de statistiques frelatées, qu'il s'en est trouvé induit en scepticisme. Habitué à ne rencontrer dans les débats parlementaires et journalistiques qu'une moindre probité scientifique, à voir la passion politicienne assouplir et tordre les chiffres en dépit de leur apparente rigidité, il a fini par englober les travaux les plus sérieux et les plus exacts dans le même discrédit.

Or, notre étude sur le monopole des tabacs remonte à plus de trois années. Elle a été plusieurs fois réimprimée. Nous avons attendu que quelqu'un nous contestât l'un seulement des faits et des chiffres sur lesquels nous avons tablé. Pas un essai de réfutation n'a même été tenté. Et pourtant le nombre est grand de ceux qui avaient intérêt à nous prendre, ne fût-ce que sur un point de détail, en flagrant délit d'inexactitude et à défendre le monopole contre son détracteur. Nous croyons pouvoir affirmer que, si nous avions commis quelque erreur, elle eût été relevée sur-le-champ avec un joyeux empressement. Aucune rectification n'est venue. Et notre école dirigeante, tout bien pesé, a, ce qui est profondément significatif, préféré les inconvénients d'un silence équivalant à un aveu aux périls d'une discussion dénuée d'arguments.

Nous sommes donc fondés à affirmer que l'obstination de notre école dirigeante à maintenir le monopole des tabacs dans sa forme actuelle coûte plusieurs milliards aux contribuables et qu'il y a dans cette obstination un véritable crime contre la fortune publique.

Loin que nos preuves s'affaiblissent et dépérissent, elles se fortifient tous les jours et il n'y a rien à rabattre de nos conclusions. On aurait pu à la rigueur nous accuser d'avoir conclu sur le Monopole des Tabacs en l'observant de l'extérieur, en procédant à des recoupements et à des inductions sur les documents officiels. Mais cette objection n'a pas été faite.

Depuis lors le monopole a eu ses déserteurs et ses transfuges que l'écœurement a fait partir. Le temps a marché depuis nos premiers écrits. De nouveaux témoignages ont été versés au dossier. Et ceux-ci émanent de techniciens qui ont eu le lo

pendant qu'ils étaient à son service, d'étudier le monopole à l'intérieur, c'est-à-dire de le surprendre dans l'intimité de son fonctionnement.

Nous avons sous les yeux deux documents de premier ordre : *Le Monopole des Tabacs* par M. Alfred Lamarque et *Le Monopole vu de près* par M. Paul Vanuxem, tous deux anciens ingénieurs des manufactures de l'État.

Or, nous n'avons rien avancé qu'ils n'aient corroboré. Ce sont leurs travaux que nous voulons aujourd'hui révéler au public comme le plus formidable réquisitoire qui ait jamais été dressé contre une administration de l'État, et cela par des collaborateurs même du monopole qui ont vu à l'intérieur ce que nous n'avions pu étudier que de l'extérieur de ce puissant et mystérieux organisme.

II

Empruntons à M. Vanuxem une suggestive anecdote. Certain ministre des Finances d'avant-guerre éprouva le besoin d'inspecter inopinément l'une des manufactures du monopole. L'inspection se déroula sans encombre suivant les rites accoutumés. Aucune faute, aucune imperfection ne furent relevées, attendu que, dans un temps de syndicalisme, les visites inopinées du ministre sont portées à la connaissance des intéressés avant même que son auto soit avancée.

La tournée faite, l'Excellence crut devoir faire sa cour au Syndicat. On tint séance dans la salle du Conseil de la Manufacture. D'une voix claironnante et ménageant graduellement, en les dégustant à l'avance, ses effets, le Ministre dit en substance : « Mes chers amis, je ne suis pas venu à vous les mains vides. Je vous apporte un somptueux cadeau social. Je vous apporte la journée de huit heures. Je suis décidé à ne plus vous demander désormais que huit heures! »

L'orateur s'arrêta pour permettre aux applaudissements et aux acclamations d'éclater. Quelle ne fut pas sa stupeur de voir, au sein d'un silence glacial, le front des syndiqués se charger de nuages et l'embarras se peindre sur le visage des figurants de l'autorité administrative!

Heureusement l'un des membres du Bureau syndical mit

fin à cette scène pénible en prenant à son tour la parole :

« Monsieur le Ministre, grand merci pour l'intention, mais, si vous voulez nous faire grand plaisir, vous nous trouverez autre chose qu'un progrès à l'envers. Il y a longtemps que nous ne faisons plus que sept heures, ou un peu davantage. »

Il eût été vraiment fâcheux que ce trait de mœurs administratives et monopoleuses demeurât ignoré des profanes.

Il ne saurait y en avoir de plus expressif et de plus démonstratif. A lui seul il résume le Monopole d'État, ses pompes et ses œuvres. Après en avoir pris connaissance on sera préparé à lire sans trop de stupeur, les révélations de M. l'ingénieur Lamarque sur le fonctionnement des manufactures d'État. Ce qui cause la grande faiblesse de celles-ci, ce qui est leur vice essentiel, c'est la carence complète de la direction.

Toute Manufacture de Tabacs est censément placée sous les ordres d'un ingénieur en chef, qui règne mais ne gouverne pas. Ce haut fonctionnaire résiste de son mieux à la poussée d'en bas sans pouvoir compter sur le soutien d'en haut. Pour arriver à ses fins, mais dans les choses de petit ordre, il n'a d'autres ressources que les patients détours, les laborieuses négociations avec son personnel. Cette situation humiliée n'est pas compensée par des avantages pécuniaires. L'État n'attache pas les membres de son état-major avec des chaînes d'or. Un ingénieur en chef termine aujourd'hui sa carrière avec un traitement de moitié inférieur à ceux dont jouissent ses camarades au service de l'industrie privée. La péréquation des traitements d'après-guerre avec ceux d'avant-guerre sur la base de l'exacte dépréciation monétaire n'a pas été effectuée. Ce serait contraire aux saines doctrines démagogiques. Le découragement et la démoralisation sont venus. Comment en aurait-il été autrement? Les jeunes ingénieurs s'en vont. Depuis la fin de la guerre jusqu'au 1er janvier 1926, 32 ingénieurs avaient été recrutés, sur ce nombre 11 avaient démissionné et 10 manufactures sur 22 manquaient soit d'ingénieur, soit d'ingénieur en chef.

Dans l'organisation du personnel secondaire, qui est aux ingénieurs ce que le cadre des sous-officiers est au cadre des officiers dans l'armée, on retrouve, plus accentués encore, les vices que nous venons de signaler. De grandes dispositions

à l'aigreur se manifestent chez ce personnel mal recruté, mal payé et qui, comme l'on devait s'y attendre, cherche aujourd'hui dans l'agitation syndicaliste les satisfactions qu'il a vainement demandées à l'accomplissement de son devoir et à l'exercice de sa prérogative.

L'ensemble du personnel ouvrier compte environ 2 800 ouvriers et 13 500 ouvrières. Les ouvriers de la fabrication sont de beaucoup les plus nombreux. Avant la guerre le recrutement féminin s'opérait presque exclusivement parmi les parentes du personnel d'après l'ordre d'inscription sur une liste ouverte en permanence dans les manufactures. Il s'était ainsi créé, au profit des fortunés ouvriers d'État, le droit de caser à l'enseigne du monopole descendance et parenté en vertu d'un privilège du sang qui paraissait aboli partout ailleurs dans la France officielle. Inutile d'insister sur les inconvénients de ce mode de recrutement qui mettait les directeurs locaux dans l'impossibilité d'écarter les éléments les plus douteux impatronisés pour l'éternité, puisqu'il n'existe aucun moyen d'évincer les indésirables une fois admis. C'est ainsi qu'en 1921 le Monopole se trouvait, sans qu'on ait trop su ni comment ni pourquoi, à la tête d'environ 5 000 ouvrières en surnombre. Puisqu'elles n'avaient été embauchées qu'à titre temporaire, il était facile et équitable de les licencier graduellement en les indemnisant. Mais, n'eût-on passé qu'un seul jour au service du Monopole, il en résulte des droits acquis et ineffaçables qui subsistent jusqu'à la mort. Les surnuméraires ont été employées à des travaux improductifs et déficitaires en vertu d'un scandale dont le Sénat s'émut un jour et qui n'a pris fin que par le jeu des décès et des retraites.

Il a fallu la loi du 30 janvier 1925 pour que cette aristocratie, la plus fermée que nous ayons en France, s'ouvrît aux mutilés de guerre.

Les salaires sont à l'avenant. Compte tenu des avantages spéciaux dont jouit le personnel ouvrier du Monopole des Tabacs, et dont la plupart n'existent pas dans les industries privées, même les plus favorisées sous le point de vue social, on peut évaluer au taux de 40 à 50 p. 100 pour les hommes et de 80 à 100 p. 100 pour les femmes les suppléments de rémunération.

Il serait superflu d'ajouter que le Monopole se contente pour son personnel d'un rendement ridicule. La durée du travail, ainsi qu'on l'a vu plus haut, était de sept heures avant la guerre. Elle est tombée aujourd'hui à six heures et demie. Alors que la grosse majorité des ouvriers français fournit effectivement $300 \times 8 = 2\,400$ heures de travail par an, le personnel du Monopole ne fournit en moyenne que $250 \times 6\ 1/2 = 1\,625$ heures. Comme conséquence, le taux des salaires permet à ces prébendiers de s'octroyer par le moyen d'absences irrégulières environ cinquante jours de vacances par an, outre les douze jours de congé réglementaires.

La discipline est inexistante, ainsi que M. le sénateur Dausset l'a constaté dans son rapport de 1923. La fameuse commission Sergent, nommée pour aviser aux moyens d'industrialiser le monopole, n'a pu que signaler, en juin 1925, le « relâchement incroyable de la discipline ». Les sanctions pour malfaçons ont été supprimées. Des autres sanctions, mêmes les plus légères, il peut toujours être fait appel, au directeur général, et, subsidiairement, au ministre. Cet appel est suspensif. Et, grâce à l'intervention des parlementaires, il est toujours entendu. Le directeur n'a d'autre ambition que de sauver la face, c'est-à-dire de s'épargner en public les manifestations trop directes d'irrespect. Il a d'ailleurs perdu jusqu'au droit élémentaire de désigner lui-même les ouvriers et les ouvrières les plus aptes à occuper un poste devenu vacant.

En fait, les syndicats et la C. G. T. sont les maîtres du monopole des tabacs. Rien, ou presque rien ne fait contrepoids à leur autorité souveraine. Le Monopole est devenu pratiquement leur propriété.

M. l'ingénieur Paul Vanuxem, corroborant entièrement les assertions de M. l'ingénieur André Lamarque, résume la situation de cette façon pittoresque :

« Les salariés des manufactures de l'État sont une classe à part dans le monde ouvrier où ils ont cessé de posséder rang de prolétaires. Haut salaire, pour un travail mesuré, à peu près sans autre contrainte que la discipline syndicale. Emploi pratiquement sûr avec inamovibilité dans la résidence. Bénéfices d'institutions sociales multiples avec le

commencement d'une retraite. Bien des fonctionnaires recrutés au concours pourraient leur envier ces avantages. »

La légende ne dit pas si le roi Pétaud avait institué le Monopole des Tabacs dans ses états. Dans l'affirmative on n'imagine pas qu'il fonctionnait autrement que le même Monopole sous la troisième République.

***

L'originalité du Monopole des Tabacs ne réside pas seulement dans ses rapports avec le personnel. Elle s'étend aussi à la façon dont il se procure ses fournitures courantes et sa matière première. Nous devons reconnaître qu'il procède suivant la commune règle, tant qu'il s'agit du matériel et des ustensiles qu'il achète de gré à gré, tout comme un industriel ordinaire. Mais, en matière de fournitures courantes et accessoires, le système de l'adjudication publique intervient. L'État considère qu'il n'a que ce moyen de se garantir de la fraude de ses agents. Cette méfiance n'existe pas dans l'industrie privée, mais les partisans du monopole n'en persisteront pas moins à affirmer que celui-ci tend à rehausser la dignité des employés. Gardons-nous de croire que l'adjudication publique engendre nécessairement le bon marché. Dans la plupart des cas c'est un facteur de cherté. Les fournisseurs, à notre époque d'incertitude monétaire, se couvrent du risque que leur font courir les fluctuations de prix. Avec son cortège de formalités prohibitives l'adjudication décourage les maisons sérieuses. Et quand d'aventure le monopole semble avoir fait une bonne affaire du point de vue pécuniaire, ce n'a pu être qu'au détriment de la qualité. Tant que l'État achètera son papier à cigarettes par la voie de l'adjudication publique, il augmentera le coût de sa fabrication et mécontentera le public.

Il y a peu de chose à dire, d'après notre témoin, sur les achats des tabacs coloniaux et exotiques, dont le montant, en ces dernières années, a varié de 200 à 300 millions. De récents décrets ministériels auraient amélioré la situation en permettant des procédés d'achat *à peu près* rationnels. Sachons en matière de monopole nous contenter de cet à peu près.

C'est dans les achats de tabacs indigènes que se manifeste avec le plus d'éclat l'infirmité congénitale du monopole. A l'heure actuelle, la culture du tabac est autorisée dans 30 départements, mais les neuf dixièmes de la récolte sont fournis : 1° par le puissant groupe du Sud-Ouest (Lot-et-Garonne, Dordogne, Gironde et Lot) qui à lui seul, s'inscrit pour un peu plus de six dixièmes; 2° par les départements de l'Isère, de la Savoie, du Nord et du Pas-de-Calais, qui comptent pour trois dixièmes.

La culture du tabac est donc strictement localisée en fait et constituée en privilège régional au profit de trois secteurs favorisés. Rien n'est plus sévère, en apparence, que le régime de la culture du tabac. Chaque année, le préfet, dans les départements intéressés, édicte un règlement de culture. Les semis se font en avril avec les graines de l'administration. Vers la mi-juin a lieu le repiquage. Et, dans le courant de juillet, les zones à tabac se couvrent de fonctionnaires occupés à recenser les plants. L'écimage se fait avant le 15 août, de manière à ne laisser subsister que le nombre de feuilles prescrit par l'administration. En septembre nouvelle visite des agents. En été ils avaient dénombré les plants, à l'automne ils comptent les feuilles. La récolte se place au début d'octobre. Après avoir laissé sécher les feuilles dont il est comptable, dans un endroit approprié, le planteur les verse au magasin le plus voisin dans le courant de janvier.

On conçoit que des opérations aussi minutieuses ne sauraient s'effectuer sans le concours d'une petite armée de fonctionnaires. Il y a seize directions de culture, comptant chacune un état-major d'inspecteurs et d'entrepreneurs. A chaque direction ressortissent des circonscriptions de culture ayant à leur tête un contrôleur assisté de contrôleurs adjoints et de vérificateurs.

Ce personnel a subi profondément lui aussi les atteintes de l'esprit démagogique qui sévit dans l'administration française. Recrutement imposé, quasi-suppression de l'avancement au choix, traitements non proportionnés aux responsabilités et aux conditions d'admission. Qu'en est-il résulté? Un abaissement croissant du niveau technique et moral.

Quarante mille planteurs, opérant sur une superficie de

14 000 hectares, vendent annuellement au Monopole une quantité de tabacs oscillant entre 20 et 30 000 tonnes.

Quelle est la situation de l'État monopoleur à l'égard des planteurs de tabacs?

Formulée d'après les travaux de MM. Lamarque et Vanuxem, notre réponse sera aussi indiscutable que catégorique. L'État est subordonné aux planteurs de tabac de la même façon qu'au personnel de fabrication. Il n'est pas plus en possession de discuter librement le prix d'achat avec ses fournisseurs qu'il ne l'est de discuter librement le taux des salaires avec ses employés. Laissons de côté les euphémismes. Si les manufactures sont autant de pétaudières, les circonscriptions de culture sont autant d'Abbayes de Thélème où chacun fait ce qu'il veut. Et tout cet appareil de règlements draconiens qui impose si fort aux profanes n'est que pure théâtralité.

Les planteurs sont organisés fortement en une fédération de syndicats, elle-même dirigée par des parlementaires qui cumulent la qualité de législateur avec celle de planteur. Du 23 au 26 avril 1926, un spectacle étrange dont il ne paraît pas que la presse se soit, nous ne dirons pas scandalisée, mais simplement étonnée, nous a été donné à Grenoble. Un ministre et de nombreux parlementaires y sont venus prendre les ordres du syndicat et se sont associés aux vœux les plus directement contraires aux intérêts de l'État et du Monopole. Que de tels vœux soient convertis en décrets ou en circulaires ministérielles, — pourquoi ne le seraient-ils pas quelque jour? — et l'État, perdant même jusqu'au droit d'objection et de remontrance, subira les prix de vente, tels que les syndicats les auront arbitrairement fixés.

Il s'en faut, d'ailleurs, de très peu, qu'il en soit ainsi, dès à présent. La haute administration lutte encore pour le maintien de ce qui lui reste d'indépendance mais sa résistance faiblit d'année en année.

La totalité du tabac apporté par le planteur au magasin est achetée de plein droit. L'État s'est interdit d'en refuser même une feuille. Les prix varient par qualités. Il y a six qualités. Il est à peine besoin de mentionner que les neuf dixièmes de la récolte sont classés presque automatiquement de première qualité, même si les feuilles sont pourries, ainsi

que la chose s'est passée en Lot-et-Garonne. Il faut demeurer grandement surpris qu'un dixième de la production soit rejeté dans les qualités inférieures. En cela les planteurs font vraiment preuve d'une modération méritoire, puisqu'ils possèdent la majorité (trois membres sur cinq) dans les commissions de classement.

La récolte s'achète au poids. Or, le poids du tabac est en fonction inverse de sa qualité. Pourquoi ce système a-t-il prévalu? C'est qu'il existe une infinité de trucs pour accroître artificiellement le poids moyen de la feuille de tabac en augmentant ainsi sa teneur en nicotine et en faisant diparaître son arôme. En 1890 une feuille de tabac pesait moyennement 5 gr. 84. Actuellement elle pèse presque le double. L'administration a essayé de réagir par l'institution d'une prime de finesse et d'une prime de bonne présentation, tout à fait insuffisantes pour compenser la prime indirecte et formidable accordée à la mauvaise qualité par le procédé de la vente au poids. Elle n'a réussi qu'à augmenter encore ses frais généraux sans obtenir le moindre résultat appréciable.

Depuis 1919, les prix d'achat sont fixés par une commission paritaire composée de quatre délégués des planteurs, de quatre représentants du monopole et présidée par un président de chambre à la Cour des Comptes. Les délibérations de ce petit comité donnent lieu tous les ans à une savoureuse comédie dont le dénouement est invariable. Les offres du monopole et les demandes des planteurs présentent un tel écart qu'elles semblent défier tout essai de conciliation. C'est ainsi qu'on a vu le monopole conclure à un prix moyen de 6 500 francs l'hectare et les planteurs protester qu'à moins de 10 000 francs ils s'y ruineraient. Les parlementaires intéressés dans la question se précipitent chez le ministre qui, à son tour, intervient auprès du monopole. Celui-ci relève ses offres et, « quand les points de vue se sont rapprochés », le Président de la Cour des Comptes partage la différence. Après cela, quand M. Lamarque nous affirme que le monopole aurait, en 1921 et 1922, économisé 71 millions, en achetant les tabacs indigènes au même prix que les tabacs exotiques il sera peut-être difficile d'arguer d'invraisemblable cette affirmation.

Constatons, pour résumer d'un mot la situation, que les

politiciens et les planteurs des zones à tabac sont constitués en mutualité électorale sur le pied du donnant donnant. Aux vacances dernières, deux voyageurs inconnus l'un à l'autre remontaient l'admirable vallée du Lot dans un petit train qui va sans précipitation de Capdenac à Cahors. Le premier s'extasiait sur l'étendue et sur la beauté des champs de tabac dont le vert mordoré contraste si agréablement avec le gris fauve des *causses*. Mais le second — quelque philosophe désabusé, sans doute — de riposter :

— Permettez-moi de n'être pas sensible au pittoresque de ce spectacle. Dans ces champs de tabac qui vous émerveillent, j'aperçois, moi, les témoins d'une servitude et d'une corruption par quoi toute la vie politique et sociale de cette magnifique région est abominablement gâtée et viciée. C'est sur ce terrain des plantations de tabac que se noue ici l'alliance des parlementaires et des planteurs, la chose la plus immorale du monde. Viennent les élections : allez donc parler à ces électeurs, fournisseurs privilégiés de l'État, des grandes questions à l'ordre du jour, du redressement financier, des intentions de l'Allemagne, ils vous riront au nez. Le tabac a tué dans cette contrée toute indépendance civique, tout sentiment démocratique. Il a aboli même jusqu'à la notion du régime représentatif. Il a donné naissance à une espèce de Ligue du mal public, dont aucune contre-propagande ne saurait venir à bout...

De quoi dut convenir l'interlocuteur qui apprit ainsi à ne pas juger d'une province sur les apparences.

Investi du côté de son personnel et de ses fournisseurs, le monopole l'est aussi du côté de ses agents de vente. Ici nous retrouvons un troisième syndicat. Celui-ci n'est pas encore parvenu au même degré de puissance et de solidarité que les deux autres, mais il jouit sur le monopole d'un ascendant dont le public a pu juger quand il a été question d'autoriser la vente du tabac dans certains magasins des villes. Le veto ne s'est pas fait attendre et il a été aussitôt obéi. Il faut songer qu'en France l'immense majorité des bureaux de tabac sont tenus par des cabaretiers, c'est-à-dire par une corporation qui détient une influence électorale considérable. Un autre désordre vient de ce que la dispensation des bureaux de

tabac, entièrement remise à la fantaisie arbitraire des sénateurs et des députés de la majorité, a pris la place de la feuille des bénéfices sous l'Ancien régime. Pour quelques infortunes notoires qu'elle soulage, quelques services éminents qu'elle récompense, elle sert, la plupart du temps, à reconnaître des titres purement électoraux. C'est ainsi que, les bureaux de tabac n'étant pas ordinairement gérés par le titulaire, il en résulte chez les suppléants de ceux-ci une mauvaise humeur permanente et une pression tous les ans plus véhémente et plus comminatoire sur l'État, à seule fin d'obtenir une augmentation de remises. Or, discrimination légitimement faite du bénéfice commercial et du prélèvement fiscal dans la détermination du prix de vente du tabac au consommateur, il se trouve que la remise du débitant représente 20 à 25 p. 100 du prix approximatif de revient et qu'elle correspond au pourcentage du bénéfice normal usité dans le commerce de détail.

La vente des tabacs, écrit M. Paul Vanuxem, n'est qu'une fraction restreinte des attributions d'un grand corps fiscal, les contributions indirectes, très propres à percevoir les taxes et à réprimer les fraudes, aussi peu idoines que possible à remplir une fonction commerciale.

La vente a été et reste encore traitée comme une opération purement administrative, réglée par des instructions et circulaires sans autres communications entre le fabricant et le public que la transmission au ministre, par le canal des Indirectes, des rares doléances d'une clientèle résignée. Ce n'est pas que le syndicat des services des Manufactures, ni le syndicat des débitants ne se préoccupent pas de cette situation. L'un et l'autre ont intérêt à l'accroissement de la vente, le premier pour pousser au recrutement et le second pour accroître ses profits. Mais, s'ils peuvent beaucoup pour naufrager le monopole, ils ne peuvent rien pour le renflouer.

Quinze ans d'efforts conjugués de leur part ont abouti en 1914 à la création d'une commission ministérielle pour l'exploitation du Monopole des Tabacs. Cette commission a consacré plusieurs années à préparer de volumineux rapports, dont les conclusions, pour la plupart, attendent au fond des cartons poudreux l'heure de l'homologation.

Le monopole n'a donc pas de direction commerciale. Or

une direction commerciale et manœuvrière, de l'avis des techniciens, récupérerait plusieurs centaines de millions.

***

Avant de conclure, mettons-nous en présence d'une question préjudicielle.

La réforme du 7 août 1926, avec les règlements d'administration publique qui l'ont complétée, n'aurait-elle pas virtuellement remédié aux principaux vices du Monopole, en le faisant rentrer dans l'appartenance de la Caisse autonome de gestion des bons de la Défense Nationale, organisme investi d'un caractère constitutionnel?

Nous n'avons pas hésité, dans notre ouvrage *Les Richesses de l'État français*, à répondre par la négative. Il nous avait suffi de constater que l'article de la loi précitée consacrait de la façon la plus catégorique les privilèges exorbitants stipulés au profit du personnel de fabrication et de vente, ainsi qu'aux planteurs de tabacs, en vertu d'une série de lois intervenues de 1919 à 1923.

Les témoins du monopole abondent entièrement dans notre sens.

La réforme précitée comporte sur le papier des améliorations importantes, telles qu'une plus grande liberté à l'état-major dirigeant dans la passation des contrats et marchés, l'obligation d'une comptabilité industrielle, d'un bilan annuel et d'un compte de profits et pertes, la coordination des services de fabrication et de vente confiés jusqu'à ce jour à des administrations séparées et s'ignorant l'une l'autre. C'est sans grande conséquence dès l'instant que l'autorité au sein du monopole continue à s'exercer par en bas et que la condition essentielle d'une réorganisation de fond est d'avance écartée.

Le comité technique institué en août 1926, pour gérer le Monopole par délégation du conseil d'administration de la Caisse des tabacs, ne se soustraira pas aux suites de son infirmité congénitale. Ce directoire qui, sur dix membres élus ou nommés pour quatre ans, en compte six inclinés directement sous les influences électorales et dont le président est choisi annuellement par le ministre, n'est certainement pas

prédestiné à une action énergique et suivie. Et ce n'est certes pas auprès d'un comité consultatif de 30 membres dont il est flanqué qu'il trouvera le supplément de forces qui lui manque, attendu que ce sanhédrin est recruté en quasi-totalité chez les représentants des intérêts particuliers opposés à l'intérêt général de l'affaire.

Changement de mots et d'apparences. Le ministre, c'est-à-dire la somme des influences électorales et politiciennes, demeure toujours le chef direct du monopole. Telle est, rigoureusement conforme à la nôtre, l'opinion des techniciens. A l'égard du Monopole des Tabacs la Caisse nationale d'amortissement ne sera jamais un corps intermédiaire habile à retenir l'indépendance nécessaire à une exploitation industrielle.

Le Monopole des Tabacs est très mal gouverné et très mal dirigé. Et il continuera d'en être ainsi, même après la réforme superficielle de 1926. C'est dans les propres termes l'opinion émise par les ingénieurs évadés du monopole.

Mais si les modifications apportées par le cabinet Poincaré au fonctionnement du monopole peuvent être à bon droit tenues pour timides et incomplètes, ne peut-on du moins espérer qu'une réforme plus hardie désarmerait les critiques, ferait taire les dénigrements et donnerait simultanément satisfaction aux consommateurs et aux contribuables ?

Ce ne sont pas les projets de ce genre qui manquent. L'après-guerre en a fait éclore à foison. Quelques-uns ne sont pas encore oubliés. Tel le système Favareille pour l'autonomie et la responsabilité des fonctions, le système Albert Thomas, plaçant le monopole sous le régime des sociétés anonymes dont l'État serait l'unique fondateur et l'actionnaire prépondérant, la nationalisation industrialisée pronée par M. Jouhaux au nom de la C. G. T., l'office des tabacs, sur les plans de M. Vincent Auriol, l'office autonome suivant le type imaginé pour la fabrication des engrais d'État à Toulouse.

Tous ces projets témoignent d'une grande ingéniosité constructive et la plupart d'entre eux apparaissent fort séduisants, sur le papier, mais aucun — et l'aveu nous est précieux quand il émane de gens initiés à la vie intime et quotidienne du monopole — ne parviendra à éliminer les vices internes de l'institution ou plutôt la cause essentielle

de la mauvaise direction, c'est-à-dire l'influence politicienne, Tant d'efficacité logique et rationnelle que fassent paraître, considérées dans l'abstraction, les réformes en concurrence, par cela même que le facteur politique et parlementaire n'en saurait être éliminé, le Monopole, de quelque apparence nouvelle le veuille-t-on revêtir, continuera, à lui-même fidèle, pressurant et molestant les consommateurs, mécontentant ses intermédiaires sans enrichir à proportion le Trésor. Là-dessus aucune discordance entre les témoins. Il faut au monopole une direction, une, indépendante et stable. C'est à cette conclusion inexorable que le regretté maître de la science administrative Henri Fayol est arrivé au terme de son magistral ouvrage : *Administration industrielle et générale.* Administrer, d'après lui, c'est prévoir, organiser, commander, conduire, contrôler. Cinq attributs essentiels qui font et feront toujours défaut au Monopole dans notre milieu politique et social. Une direction stable, puissante — et compétente surtout — car il ne servirait à rien au chef de posséder le temps et l'autorité s'il n'avait de surcroît la capacité. C'est le nœud du problème sans lequel aucune réforme n'est possible. Autrement dit, pour que le Monopole satisfasse à ses deux fins qui sont de contenter le consommateur et de soulager le contribuable, il faut le faire rentrer dans le droit commun industriel et commercial.

A ce propos M. A. Lamarque, influencé par des préjugés dus à la formation intellectuelle purement étatiste de la jeunesse française, écrit ceci :

Si le problème était insoluble, il faudrait renoncer, avec le régime parlementaire, à la bonne marche des services publics. Ne convient-il pas de diviser la réforme administrative? Avant de toucher aux services essentiels, la première chose est d'aviser à la question des services industriels. Nous sommes dans l'ordre des monopoles d'État. N'en sortons pas. Quand nous aurons établi l'incompatibilité des monopoles avec le régime parlementaire, nous n'aurons pas pour cela conclu contre ce dernier. M. A. Lamarque a laissé percer des préférences pour la solution « rationnelle », qui consisterait à réorganiser les services industriels d'État par le système des Offices. Nous ne sommes pas plus féru de cette solution qu'il

ne nous paraît l'être finalement. N'a-t-il pas écrit qu'elle n'en conserverait pas moins des causes de mauvaise direction? qu'un Office d'État, même autonome, ne serait jamais imperméable aux influences politiciennes et que la constitution de l'Office est toujours au risque d'être modifiée par le caprice d'une majorité de hasard? N'insistons pas.

Et d'ailleurs, quoi qu'on ait proposé dans cet ordre d'idées, il n'en resterait pas moins que ce monopole, dont la direction exige la compétence et la capacité d'un capitaine d'industrie de tout premier ordre, a pour chef unique le ministre des Finances. Quand on voit celui-ci, ployé sous le labeur de sa fonction, obligé de suivre les travaux parlementaires, assumer encore la charge et la responsabilité écrasantes de la Présidence du Conseil, nullement préparé d'ailleurs par la carrière qu'il a suivie à s'imposer encore la direction d'une affaire technique à la fois industrielle et commerciale, on est amené à faire la comparaison suivante. Que diraient les chefs de nos grandes industries, un Michelin, un Renault, un Citroën, un Schneider, — et que diraient leurs actionnaires, — si on leur proposait, en continuant à diriger leurs immenses affaires, de s'imposer en outre la tâche de présider le Conseil des Ministres, de s'installer au fauteuil d'un des plus importants départements ministériels, si lourd qu'on l'a quelquefois dédoublé, et de remplir honorablement et avec talent les fonctions dont une seule suffirait largement à accaparer toute la capacité de travail d'un homme de grande valeur? Poser la question, c'est la résoudre. M. Poincaré lui-même n'est pas qualifié pour être en même temps le chef du gouvernement parlementaire et le directeur d'un monopole dont les affaires se chiffrent annuellement par milliards. Non il n'est pas plus qualifié pour cela qu'un Renault, un Schneider, un Sommier ou un Hersent pour ajouter au souci quotidien de la conduite d'une industrie colossale celui de diriger le char et les finances de l'État.

Nous avions vu le Monopole de loin et du dehors.

D'autres qui avaient été élevés et couvés dans l'admiration de l'État, l'ont vu de près et au-dedans. Ils n'ont pu se tenir de faire part au public de leur désillusion.

N'est-il pas admirable que nos inductions, fondées sur des chiffres et des documents péniblement arrachés à la volonté de secret la plus tenace, aient trouvé, point par point, détail à détail, une éclatante confirmation dans la déposition de témoins oculaires ultérieurement surgis?

Nous avons accusé le Monopole de n'avoir pas de comptabilité commerciale, de ne pas établir de bilan, de ne pas faire d'inventaire, d'avoir, dans l'intention évidente d'épaissir le mystère dont il s'enveloppe, cessé de fournir au Parlement le fameux *compte bleu*, d'ailleurs insuffisant, inextricable et indéchiffrable.

Cette accusation est corroborée, sans les moindres atténuations ou réserves, par nos auteurs.

Nous avons articulé que les prétendus bénéfices annoncés chaque année, en vue d'éblouir le public et de désarmer les critiques contre le Monopole, n'étaient que fantasmagorie pure.

Voici qui le démontre mieux encore. Étant donné, dit M. A. Lamarque, que le prix de vente est fixé à un prix indépendant de tout prix de revient, la différence, quel qu'en soit le volume, entre le produit brut et le total des dépenses ne nous apprend rien sur la bonne ou la mauvaise gestion. Il suffit à l'État de majorer le prix de vente pour couvrir les résultats d'un gâchis sans nom et réaliser encore des bénéfices supplémentaires. C'est dans l'instant qu'il semble rapporter le plus que le Monopole est peut-être géré au plus mal. Quand, le 20 février 1924, M. de Lasteyrie a cru pouvoir dire : « Le Monopole des Tabacs rapporte 1 200 millions, ce chiffre prouve les bonnes conditions de la gestion », il est fâcheux que personne ne se soit levé pour répondre : « Ce chiffre ne prouve rien, M. le Ministre, si ce n'est sans doute un excès de fiscalité. »

D'après nos auteurs, il n'est pas, contrairement aux assertions optimistes de M. de Lasteyrie, un seul chapitre, au budget de dépenses du monopole, qui ne puisse être comprimé. Nulle entreprise privée ne pourrait vivre longtemps dans les conditions du Monopole, en raison du coulage que lui imposent les règles de la spécialité, des crédits et de l'annualité du budget.

L'application de la journée de huit heures, l'emploi des

machines à grand rendement et la réduction conséquente des effectifs permettrait, à l'estime de M. Lamarque, une économie annuelle de soixante millions.

Un changement dans le mode d'achat des tabacs indigènes fournirait aisément un boni de trente millions.

Henri Fayol ne jugeait pas téméraire d'estimer à 10 p. 100 l'économie réalisable sur les autres dépenses, soit une cinquantaine d'autres millions.

Mais il va de soi que des économies de cet ordre impliquent une autorité ferme et résolue.

Or, nous avions nettement accusé le Monopole d'État en proie au soviétisme et par conséquent à l'impuissance radicale de tenter la moindre réforme.

Si nous avons péché, c'est par excès de modération et d'indulgence.

Dans l'industrie d'État l'autorité réside en bas. Elle a sa source, quand il s'agit du monopole des tabacs, dans deux confédérations des syndicats — laissons de côté, si l'on veut, le syndicat des débitants de tabacs moins influent et moins nocif — la Confédération des ouvriers des manufactures et la Confédération des planteurs de tabac.

Théoriquement subordonnés au ministre chef d'industrie, l'ouvrier et le planteur sont devenus, en fait, souverains de leur chef. Et leur souveraineté s'exerce par l'intermédiaire du parlement. La constitution du monopole des tabacs est exactement calquée sur la constitution soviétique. Les soviets d'ouvriers fixent les conditions du travail et le taux des salaires. Le soviet des planteurs fixe souverainement le prix d'achat de son produit. Au total, une gabegie formidable, que l'État essaie de masquer à coups de phraséologies mensongères et de majorations successives sur le prix de vente des tabacs. L'une des richesses les plus productives de l'État, qui devrait concourir au soulagement des contribuables, ne sert qu'à les écraser davantage.

Pour sortir de cette impasse où la faiblesse des gouvernements modérés et le parti pris étatiste des gouvernements jacobins nous ont engagés, nous avions envisagé, dans notre précédente étude, en les mettant sur la même ligne, l'affermage et le système anglais. Après ce qui vient de nous être révélé, il

ne semble pas que l'affermage doive être retenu. Où la compagnie fermière puiserait-elle la force de rétablir les nécessaires disciplines dans les manufactures rachetées à l'État et les saines méthodes commerciales dans ses rapports avec les planteurs, dont les « droits acquis », selon toute vraisemblance, seraient inscrits au cahier des charges?

Il n'y a plus d'issue que dans la liberté à la manière britannique. Seule, elle s'accorde avec le régime parlementaire et avec l'intérêt supérieur de la nation. Il faut le redire sans cesse et le redire encore. La liberté contrôlée, à population et à consommation égales, fait tomber dix milliards de francs actuels dans le trésor anglais. C'est un chiffre formidable. Qui l'oserait contester?

Après avoir un peu hésité, mais littéralement poussé vers sa conclusion par la puissance de ses constats, M. A. Lamarque finit par écrire : « Le régime de liberté nous paraît s'imposer, en un moment où tout retard dans l'amélioration de nos services publics nous est gravement préjudiciable, et nous ne pouvons plus accepter de perdre chaque année, pour un seul de ces services, plusieurs centaines de millions. » Car la commission Sergent évalue modestement à 300 millions par an le manque à gagner du monopole dû à l'insuffisance de ses procédés commerciaux et de ses exportations.

Oui, la liberté seule aura la vertu de dissoudre les résistances auxquelles il faut bien s'attendre, quelques précautions qu'on prenne pour les atténuer et les désarmer.

Voilà donc fixé, *ne varietur*, dans ses traits essentiels, le vrai visage du monopole des tabacs. Ceux qui l'ont ainsi portraitisé avaient fait vœu d'être siens. Leur jeune dignité n'a pu s'accommoder de la situation qui leur était faite. C'est ainsi qu'ils ont été amenés à libérer leur conscience et à renseigner l'opinion publique nourrie de mensonges.

Primitivement le Monopole des Tabacs n'était qu'un essai provisoire de fiscalité. Il a changé insensiblement de caractère à mesure que les doctrines marxistes envahissaient les sphères dirigeantes. Il n'était que temporaire. Il a obtenu le bénéfice de la consolidation. Il a été ensuite proclamé intangible, à titre de préfiguration de la cité collectiviste ainsi réalisée partiellement.

Aujourd'hui, les apparences étant sauvées tant bien que mal, le voilà à peu de chose près soviétisé. Il nous montre, comme dans une sorte de miroir magique, l'avenir qui attend toutes les branches de production, appelées successivement, suivant les anticipations de Karl Marx, à tomber dans l'appartenance de l'État. Le Monopole des Tabacs est un vrai cancer qui dévore l'administration, car, suivant une topique observation recueillie, elle aussi, au cours de notre lecture, le niveau général de l'administration tend invinciblement à s'établir sur celui de ses départements inférieurs. Les événements n'ont que trop justifié, depuis trois ans, cette façon de voir. Le spectacle anarchique que donne à la nation le monopole des tabacs est pour toutes les classes un scandale, pour quelques-unes une tentation et pour d'autres enfin l'étalon des privautés que chacun peut se permettre à l'égard d'une autorité défaillante et d'une caisse publique au pillage.

Il devrait être la leçon de l'ilote ivre.

Et malheureusement, par la faute d'audacieux sophistes, insurgés contre les données les plus certaines de l'expérience, il apparaît comme un Eldorado qu'il ne dépend que de nous d'universaliser. Grâce à lui, le collectivisme a pris pied dans le domaine des réalités. Quel patron pourrait soutenir la comparaison avec l'État monopoleur qui ne sait rien refuser à ses employés ni à ses fournisseurs, quitte à récupérer ses libéralités sur l'ensemble des contribuables?

Les travaux de MM. Lamarque et Vanuxem ajoutent un surcroît de lumières à celles que nous avons essayé de projeter sur cette question vitale des richesses de l'État et de leur utilisation. Ils servent puissamment la politique de l'Inventaire, selon nous, politique de salut public.

Ils mettent pour ainsi dire les Français face à face avec une évidence dont ils se détournent par débilité d'esprit et insouciance civique.

L'État ne se borne pas à stériliser ou à gaspiller, dans une période de difficulté et de pénurie, les richesses de la Nation.

Il s'en sert aussi pour la corrompre.

FELS

BÂTON-ROUGE

(U. S. A.)

« Ah! pouvoir dormir, me dit la négresse, sans rêver qu'on vous poursuit avec une lance... »

(LIVINGSTONE.)

Soirée en l'hôtel des ducs de Ré, rue de l'Université. Minuit trois quarts. En amont de la résidence Louis XV et en aval, du Palais-Bourbon à la rue du Bac, s'alignent les voitures.

Le matin même, vers midi, à son réveil, Sophie Taylor avait décidé d'improviser une petite fête, après la répétition des couturières de la super-revue *Paris-cochon*, dont elle était la vedette. Elle envoya deux cents télégrammes. Puis elle s'aperçut qu'il n'y avait chez elle aucun meuble, qu'elle ne possédait qu'un lit, un Sonora et des malles; elle demanda la communication avec son impresario. Sur les parquets anciens, quadrillés, on entendait claquer ses mules; elle s'avançait nue, traînant derrière elle les vingt mètres de fils du téléphone; sa voix vibrait dans les salons vides, tout en boiseries, qui résonnaient comme un violon. Nue; grand corps couleur d'iode, mais rose aux genoux, aux coudes et aux seins. Bien que sa race se fût délayée depuis des siècles dans de hasardeux métissages, cariatide inflexible, elle gardait la tête haute des négresses habituées au portage; rien n'avait pu altérer en elle la démarche ancestrale; les hanches libres commandaient l'avance alternée des jambes, droites et dures, tandis que le reste du corps demeurait immobile, dans l'axe du visage et du cou. Sophie Taylor parlait vite, mastiquait les

mots de ses fortes molaires, les déchirait de ses incisives blanches, le corps collé aux vitres sans rideaux du rez-de-chaussée. (Il est douteux que, lors du prochain bail, la Duchesse de Ré douairière se réserve encore le droit de se promener le matin dans le jardin de Le Nôtre)...

Pendant la journée et jusqu'à la nuit, les antiquaires de la rue Royale et de la place Vendôme déchargèrent des morceaux de siècles passés. On posa aux plafonds, d'où ne pendaient jusqu'alors que des fils électriques, des lustres, comme des douches immobiles. Sophie vit arriver des armoires de laque, des bureaux de marqueterie, de bonheurs-du-jour en bois de rose, comme chez les vieilles dames de la Nouvelle-Orléans, des Clodion, des Boucher, des chenêts de Caffieri, des vitrines toutes garnies, avec leurs éventails de dentelles et leurs pâtes tendres. Demain, les marchands reprendront tout ce qui n'aura pas été cassé ou emporté par les invités.

***

Une heure et quart. L'on dirait que tout Paris a été touché par les télégrammes ou s'est considéré spontanément comme prié, car le vaste rez-de-chaussée s'est rempli. Un parc à moutons. Aujourd'hui, Paris n'est plus gâté et un bal chez Sophie Taylor, c'est un événement...

Un tumulte de gestes, de couleurs, précédé d'un rire célèbre, fait soudain plier cette foule. Sophie vient d'arriver du music-hall, avec son maquillage et ses façons de scène. Toutes ses dents jaillissent de la bouche avec l'arcade des gencives, et ses yeux, qui ne cillent jamais, se prolongent hors des orbites. Aussitôt hissé ce pavillon noir, la fête appareille; l'accordéon jute, pressé comme un linge, les trombones traînent des *glissandos* affectés, que domine un saxophone nasillard et aristocratique. La banquise de ces Européens bien élevés, gelés, à jeun, va craquer de partout. Sophie prend l'un par le toupet, l'autre par le pan de l'habit, les accouple de force. Elle-même esquisse une mesure avec une grosse sournoise qui s'est glissée ici pour copier des modèles de robes, puis se fait remplacer par un palmier qu'elle met tout à coup entre les bras

de sa partenaire; autour de la dame au palmier, Sophie danse seule, accroupie en kangourou, les jambes écartées, battant des mains; elle toupille sans déplacer sa chevelure luisante, plate comme un disque de gramophone. L'étonnement trace un cercle autour d'elle. De la lumière orangée s'abat à l'improviste; Sophie fait semblant de trébucher sous le choc des projecteurs; ou, quand la lumière devient blanche, drôlement, elle affecte d'essuyer sa chair sombre qu'éclabousse cette poudre d'électricité. Chacun de ses réflexes est foudroyant, imprévu et parfait, comme une image de vrai poète, comme un beau crime, comme une balle reprise de volée. Aussi Paris a-t-il été séduit, a-t-il ratifié, en un soir, le jugement de New-York : « Sophie Taylor ressemble à un million de dollars ». La voici qui rentre dans le rythme de l'orchestre, elle en suit la syncope dans tout son tracé; sous le lamé de fer-blanc, la chair, cette mélodie du corps, disparaît, cesse d'unir ce qui doit être séparé : la femme redevient le squelette et ses quatre-vingt-six parties; chaque os joue son morceau; la tête elle-même n'est plus qu'yeux et dents, fonctionne d'avant en arrière, comme une bielle, et si les genoux ne viennent pas se briser l'un contre l'autre, c'est que les bras croisés, au dernier moment, les désunissent.

Sophie a dix-huit ans et danse depuis dix-huit ans. C'est un monstre naturel. Mais le premier de ses dons, ce n'est ni la danse, ni la force comique, ni la grâce exotique, ni les grimaces qui découpent sa figure, si ronde au repos, en des tatouages instantanés et géométriques, c'est un élan vital immédiatement transmissible, une décharge plus violente que celle de la chaise électrique. Dès qu'elle apparaît, tout se met en mouvement, les gens, les lumières, les meubles. Quelques vieux Parisiens entrent, très polis, cherchant d'abord la maîtresse de maison :

— Chère amie, je me suis permis d'amener...

— Oui, oui, *yep*, *yea*. Tous *fèès*, tous *sœus*!

Sophie ne conçoit pas qu'il puisse y avoir de différence entre les êtres. Les domestiques, les copines, les ouvriers, les rois, tous frères, tous sœurs, de la famille unie des sang-chaud, de la grande tribu des vivants.

— Laissez-moi vous présenter, au moins...

— Naon, pas pésenter... Tous fèès, tous sœus!

Et les Français s'étonnent, comme ces explorateurs novices qui, peu à peu, découvrent que leurs porteurs ont pour frères et pour sœurs toute une peuplade, toute l'Afrique.

Sophie rit, sachant que la vie va si vite qu'on ne peut y distinguer rien d'autre que les masses. Les noms propres ne servent qu'à embrouiller les choses. Ce soir, dans cette haute case des ducs de Ré, elle écrase les classes, moud les races, presse les sexes, foule les âges; il faut que l'univers s'agite, fermente, pour pouvoir s'exprimer, rendre un jus digne d'être bu. Ce que Sophie fait, chacun aussitôt l'imite; cela s'attrape comme une maladie. Demain ce sera la mode de laisser tomber les r, de zézayer les s, de changer les t en d. Les moins fous se prennent, à leur tour, à briser les syntaxes patiemment élaborées par leurs ancêtres, à déculotter les mots habillés par les académies, à les marier absurdement, à les renvoyer dos à dos; de son côté, cette jeune sorcière pulvérise les mélodies musicales, politiques ou sentimentales des Blancs, les oblige à revenir aux commencements du monde, à la simplicité des grandes fougères. Elle leur impose sous des noms modernes : *fox trott, camel-walk*, etc... les vieilles danses totémiques africaines.

Initiés à l'ivresse profonde de la percussion à main, les habits noirs tapent maintenant sur des casseroles, sur leurs cuisses, sur la toile tendue des petits maîtres hollandais, décrochés du mur; la vérité et le mensonge, le bien et le mal, la propriété et la misère, tout se met à donner des fruits immédiats, inattendus, monstrueux. Les boulevardiers cessent de ne s'occuper de rien; le programme de Sophie Taylor, qu'on nomme aussi Sophie-la-Joie, s'accomplit : « Je ferai tourner Paris en bourrique! » Paris rit, de son rire fatigué, cynique, consolé par la simple allégresse de ces membres dispos, déridé par ces ébats de l'âge de pierre, ragaillardi par ce rayonnement organique, indestructible; il ignore que Dieu a fait don aux nègres de son plus précieux trésor : la joie.

Sophie saute au milieu du souper, les jambes dans la corbeille de table. Elle prend la tête d'une farandole, l'étire comme un ténia, descend à la cuisine, remonte avec les marmitons, cueille les laveurs de vaisselle, accroche en passant

le vieux portier à gilet rouge, entraîne les chats, s'attache les chiens, fait irruption dans la cour où elle annexe les chauffeurs, s'élance vers la rue de l'Université endormie, vers les sergents de ville, chantant en cinq langues à la fois... Elle rentre, saccage le vestiaire, traverse à nouveau les salons. Elle ouvre en folâtrant la porte de sa chambre à coucher, histoire d'amuser les gens en imitant le passage de la rivière des tribunes, prête à finir le parcours sur son lit, les jambes en l'air... Soudain elle s'arrête net : sous son oreiller à rubans roses, elle a vu une tache noire; elle pousse un cri de terreur se jette en avant, s'enfuit...

La soirée continue, mais Sophie Taylor n'est plus là.

***

Une demi-heure plus tard, la voici. Elle monte l'escalier obscur, parfumé aux choux, d'une vieille maison de la rue de Calais, sur les premières pentes de Montmartre. Au sixième, elle frappe à la porte d'un logement. Un nègre, coiffé d'un melon beige, lui ouvre, une guitare à la main. Elle entre, sans manteau, les perles nouées au dos, la terreur toujours à ses trousses. Tout ce qui lui arrive semble la traverser instantanément; sa peur, comme l'instant d'avant sa gaîté, sert d'issue à une même violence.

— *Hullo,* — fait-il, au seuil de sa tanière, obscurcie par de la fumée de cigare.

— *C'est 'evenu... Zales ziens... Leu' coupe'ai la figu' avec mon 'azoi'* — dit-elle dans son patois nègre américain.

Sur la table, elle jette ce qu'elle a trouvé tout à l'heure, caché sous son oreiller. C'est une drôle de petite main, découpée dans du satin noir. A la toucher, on la dirait emplie de poudre.. un sachet... avec quelque chose de dur au milieu. C'est un... chut! ne prononcez pas le mot... oui... Un vaudou! Un de ces maléfices, béants comme une trappe, déposés sur votre chemin par des hommes, ou par le démon.

— Je l'ai vu à temps. Sinon, je m'endormais... Et plus me réveiller jamais... Vous vous rappelez, la dernière fois qu'on avait mis ça à ma porte, j'ai marché dessus... ma jambe a enflé!

Le nègre, sans ôter son chapeau, met ses lunettes d'or, s'approche de la lampe rouge, découd l'objet avec des ciseaux. Sur la table, tombe comme de la poussière d'oublies et un petit os.

— Allons, ne crie pas comme ça!

Sophie se cache la bouche; son front est en sueur; elle s'efforce d'avaler sa pomme d'Adam qui lui remonte de la gorge.

— Sauvez-moi, *boss*, sauvez-moi, révérend docteur!

Près d'elle, le sorcier continue l'examen. Dans la pénombre, ces deux noirs, sous la lampe rouge, sont des négatifs en train de se révéler. Le révérend docteur garde son visage gras, placide :

— Poussière de cimetière, voilà ce que c'est...

Son terrible nasillement yankee ne s'explique pas puisqu'il n'a pas de nez; rien que le relief des lèvres.

— Pas bluff, tu sais... attention à ta vie... Sécurité d'abord.

— Que faire?

— Poussière de cimetière, mauvais... pas grand'chose contre ça...

— Lorsque j'ai découvert ma photo découpée, collée la tête en bas, au plafond de ma loge, rappelez-vous... vous m'avez donné la petite fiole de verre noir pleine de vinaigre et de clous, qui arrêta aussitôt les crachements de sang? Et en février, les mauvais rêves, les rêves de rats... cessé, dès que vous m'avez ordonné de recouvrir mes miroirs? Aidez-moi! Déjà, la chance tourne, je le sens. Quelqu'un m'étrangle! Ma saison de Londres est ratée... Si vous ne prenez pas ma défense, c'est fini... Trouvez un contre-charme!

— Il y a des vies qui deviennent stériles comme les champs où l'on jette des pierres enchantées... Rien à faire en ce moment, la lune décroît... Dors-tu la tête à l'ouest?

— *Yep, suh.*

Plus Sophie souffre, plus le nègre lui semble endurant, flegmatique, à l'abri du sort derrière sa grosse couenne invulnérable de cochon de mer. Elle lui tend, pour l'encourager, des billets en boule.

Le docteur réfléchit, gratte la mousse grise de son crâne. Silence. Il se lève, sort du tiroir de la table une cuiller d'argent et l'introduit dans la bouche de Sophie, puis examine.

— Argent devient noir... Tu es cuite.., tâche de te dégager, voilà tout!

Sophie hurle, à genoux sur le carrelage :

— C'est fini... moi perdue, foutue, périe!

— Bouche çà! Ça n'avance à rien de quiller (crier).

Il la ramasse, molle comme une étoffe, l'assied en face de lui, la maintient entre ses genoux, la regarde fixement, au fond des yeux. Il lui passe sur le front sa main noire, doublée de rose pâle, jusqu'à ce que les paupières se ferment.

— Moi, je ne peux plus rien... Demande conseil ailleurs. Viens...

***

Sophie courait derrière le docteur, presque sans toucher terre; ils passèrent sous l'affiche lumineuse d'*El Garron* et, tout à côté, pénétrèrent dans un bar aux fenêtres voilées de rideaux à carreaux blancs et rouges; c'était le lieu de rendez-vous de tous les nègres des jazz de Paris, le centre d'opérations des parieurs noirs à Longchamps, à Ascot, même à Belmont Park; les marchands de femmes blanches, les trafiquants de cocaïne, ou comme dit Sophie, de « poudre heureuse », rôdaient aux alentours. Ici, les casinos venaient racoler leurs orchestres : d'ici partaient des cortèges pour les enterrements de musiciens tués par l'abus de la nuit ou par la phtisie galopante, cette mort noire. Le bar était désert, mais le docteur descendit un escalier en vis menant à un sous-sol, comme à Harlem. Des portraits de nègres célèbres, Dumas père, Pouchkine, Booker Washington, Marcus Garvey, noircis encore par les chiures de mouches, pendaient aux murs tendus d'andrinople rouge. « La terre est une masse d'ordures, creusée de caves où se réfugient les justes », pensa Sophie, se remémorant cet enseignement de son enfance. Pour l'instant, les justes étaient tous noirs, noirs d'ivoire, mulâtres olive, quarterons foncés, requinterons, métis bistres, créoles négrescents, zambos méladermes; il n'y avait là qu'une seule femme, vêtue d'un manteau à queues de zibeline, une mulâtresse, à bajoues de singes, défigurée par la quarantaine.

Sophie comprit que l'assistance n'attendait qu'elle; à sa vue, tout le monde éclata de rire. Sur des tambours de bois,

hauts, longs et cornus comme des vaches, troncs de bois évidés, percés d'une fente en tire-lire, des faces-de-charbon, à cheval, battirent aussitôt le rappel. Un cercle se forma et s'étendit comme un rond dans l'eau; liés par leur bras tressés, les gens de couleur trépignaient, faisant trembler le parquet en mesure, sur un rythme qui s'accélérait; bientôt on ne perçut plus qu'un rugissement, qu'une roue à aubes d'ébène tachée de rouge par les smokings, roulette géante dont Sophie, au centre, était le moyeu. Les mains rapides, sur les tambours, crépitaient sauvagement, irrésistible convocation dans ce souterrain des 200 millions de frères. Est-ce le sabbat noir de la nuit de Saint-Jean? Sophie se sentait heureuse, ainsi à l'étroit, grisée, comme tous les nègres, par la foule, l'air lourd déjà respiré, l'odeur de ricin des sueurs...

A présent, l'affreuse mulâtresse s'est assise sur une caisse, au centre de la salle. Quoi? l'on dirait que les queues de zibeline de son manteau sont devenues des queues de rat... Soudain, le boa hospitalisé autour de son cou s'étire et tend la tête... Le manteau tombe, la montrant emmaillotée de bandelettes rouges.

— Par Jésus! La Reine Vaudou! — s'écrie Sophie qui l'a reconnue, issue des récits de vieilles esclaves, des contes de plantations.

L'assistance hurle de joie, se lacère de contentement.

— Le Roi!

Ce nouveau personnage est rouge comme le diable des Mardis-Gras nègres, masqué de rouge; sa perruque en crins de cheval surmontée d'une lanterne rouge s'élève, le faisant grandir d'un coup; sa jupe carrée s'orne de miroirs aux angles : ainsi il est arrivé d'Afrique, il y a quatre siècles, par les Antilles.

D'un geste, il fait rentrer le serpent dans la caisse.

— Le grand Zombi! — crie Sophie.

Le grand mystère, que la police et les patronages blancs d'Amérique s'imaginaient avoir chassé à jamais, avec Marie Laveau, dernière reine Vaudou, le voici qui renaît dans le sous-sol de la rue Fontaine!

D'un cercle au charbon tracé sur le sol, le roi délimite son empire.

— Retire tes épingles à cheveux, — souffle bien inutilement le docteur — ôte tes vêtements.

Voilà Sophie nue de nouveau, lisse nudité des ancêtres de Guinée, aisance et noblesse de haute époque; elle est entourée de corps nus, à pagnes de rafia et colliers de dents; ces voix religieuses qui édifiaient, ce soir-même, les boîtes de nuit par tant de cantiques, entonnent à présent le refrain occulte, chargé sous sa fausse bonhomie, d'un sens obscur et mauvais :

« Au joli cocodri
Vini gro cocodri
Mo pas cour cocodri zombi! »

La reine est tombée en transes, collée à sa caisse par le magnétisme du serpent; et voici le roi, avec son corps à damiers noirs et blancs, qui tournoie au-dessus de l'assistance, gros dé ivre de hasard; il puise chez la reine le suc magique des convulsions et le distribue par attouchements aux dévots qui implorent des talismans ou des remèdes. Un instant, Sophie aperçoit la face du docteur, criblée d'épingles et de cure-dents comme de clous votifs, son corps arc-bouté sur le sol, pont entre la terre et l'infini. A son tour, avec des précautions de chat, elle s'approche du Roi comme d'un fil à haute tension; elle respire sa sueur âcre; elle l'effleure des doigts... aussitôt l'ivresse lucide la gagne; elle est une convalescente affaiblie, l'esprit léger; une torpeur vient relâcher l'effroi qui la contractait : elle ose toucher la petite main noire et l'os, pour obtenir un sursis du sort. Soudain, elle voit...

...Un paysage plat, une nappe d'eau immense, libérée de toute rive : le Mississipi. La scène se met au point par saccades, comme dans les vieilles lorgnettes; à droite, apparaît une digue, un embarcadère en ruines, une petite plage plantée de cyprès que domine au loin une forteresse incendiée; c'est un soir d'orage, de ceux où l'on entend les alligators; mais Sophie n'entend que les aubes d'un bac qui approche. Ce bac devient un lit et contient une petite vapeur bleu pâle qu'elle reconnaît tout à coup : c'est sa grand-mère! Comment! madame Lizzie Dejoye a donc traversé l'Atlantique avec son lit, pour venir dans ce bar? Que dit-elle? De ses bras pareils à des racines d'iris, elle appelle; elle montre le fleuve, elle y jette quelque

chose en murmurant : « C'est le repos! » Ensuite, un silence comme suspendu au-dessus d'une sentence qui va être prononcée...

Une main effleure les yeux de Sophie.

— Pars, — dit le docteur.

***

— Qu'est-ce qu'elle disait encore? mais parle donc!

— Elle disait : « Sophie... elle n'arrivera pas! Où est Sophie?.. Il faut bien deux mois pour traverser l'Océan... » Et aussi : « Elle est trop belle, ma miniature, trop de succès... elle m'a oubliée, mon miel... elle ne viendra pas. » Puis, elle ne nous a plus reconnus; mais elle continuait à parler de toi.

— Assez de ces bêtises sentimentales — interrompit Sophie.

— Elle confondait le présent d'à présent avec ton départ pour New-York, il y a deux ans, — reprit Mr. Taylor — « C'est de ma faute... J'aurais dû au moins l'accompagner jusqu'à Pennsylvania Station... Le fils de Joe est revenu pourri de Harlem... c'est la ville du démon; personne ne dort, personne ne travaille aux champs... Harlem, c'est le péché, rien que le péché... »

Sophie sanglote. Malgré le départ en avion pour Cherbourg, la course à travers l'Atlantique démonté, le bond jusqu'à l'express de luxe, elle est arrivée trop tard; sa grand-mère était morte; vieille créole aux yeux d'huile jaune et de sang, paralysée, presque un objet, mais le seul auquel Sophie tînt, puisqu'il pouvait la sauver.

— Ce fut, comme on lit sur les chroniques sportives, une vraie lutte contre le temps!

Satisfait de sa formule, Mr. Taylor crache son jus de tabac et se balance, pied en main dans le fauteuil de bois accroché par deux chaînes au plafond de la vérandah. Le soleil de cette matinée d'avril est suspendu au-dessus de la plaine saturée d'eau; deux chats rouges jouent autour du massif de myrtes, enclos dans un pneu. Sophie reste là, telle qu'elle a débarqué, en costume de voyage, les mains pleines de cadeaux offerts par les lords, les juifs et les princes possessionnés d'Europe. Elle se tait; son père, pour qui elle n'a pas de sympa-

thie, ne pense qu'à l'enterrement; le frère de Sophie, un chenapan employé dans un garage, à Napoléon, n'est vraiment pas pressé d'arriver : « *Ain't manners*! Ce ne sont pas des façons! » — Pourvu qu'il n'y ait pas trop de vides au repas chez l'entrepreneur de pompes funèbres! L'oncle Septembre, de Memphis, charcutier qui aurait sûrement apporté un pâté-de-tête, est mort l'hiver dernier. Les tantes Dejoye se sont annoncées pour le lendemain soir, de Pointe-à-la-Hache, mais, au moins, viendront-elles en noir? Cependant la présence de cette fille glorieuse, dont la photo est publiée, haute d'un pied, dans le supplément du dimanche, fait espérer à Mr. Taylor un gros succès. Déjà l'Association des Chats-Sauvages, dont il fait partie, a envoyé une couronne... La veillée du corps a été, en somme, honorable; il y a eu des pleureuses toute la nuit, et même de vraies larmes et le village s'est fait remarquer par ses cris de douleur.

Sophie trépigne de fureur devant la mort qui lui a fermé la porte au nez.

— Grand'maman n'a rien dit d'autre?... n'a pas laissé de message pour moi?

— Non!... Elle a seulement parlé d'eau; elle a fait dans son délire, comme si elle jetait quelque chose dans l'eau...

Sophie ne reverra plus sa grand'mère qu'à l'église : la morte est chez l'embaumeur. Il ne reste d'elle, ici, qu'une vieille pipe, qu'elle suçait de ses dents sans gencive, et que voici, sur la lessiveuse.

***

Sophie est dans la chapelle baptiste, à gauche, avec les femmes, au premier rang. Elle pleure, par accès, comme elle riait. Le cercueil est ouvert et sa grand'mère est là, sous ses yeux. Un instant, Sophie s'attendrit : voilà celle qui lui a appris à cuire les patates sous la cendre, à converser avec les animaux, à connaître l'influence de la lune sur les actions. Madame Dejoye, venue des Antilles, avait un peu de sang français et, pour ces pauvres noirs du Delta, représentait la civilisation et les belles façons de Bâton-Rouge, la ville qui, jadis, rivalisa avec Natchez. A peine Sophie reconnaît-elle l'aïeule,

tant elle est naine maintenant, de la taille de ces négritos du Congo qu'on voit dans les récits d'explorateurs. Si sèche, la pauvre vieille, presque blanche aussi, depuis que l'embaumeur l'a décortiquée et a remplacé le sang par une pâte antiseptique. On l'a revêtue d'une robe bleu pâle; pour la première fois, elle est chaussée de souliers, elle qui portait toujours les siens à la main. Le soleil de trois heures écrase la tôle ondulée, traverse les fenêtres ogivales découpées dans les murs de sapin et, par des losanges en verre de couleur, vient faire de joyeuses combinaisons roses, oranges, violettes sur l'assistance endimanchée et sur la bière béante dont le couvercle, capitonné d'un bouillonné, est comme une dalle de satin blanc suspendue un moment encore. Devant l'autel, une Bible gigantesque. De long en large, comme un encensoir, le ministre se promène sur l'estrade. Il ouvre le livre saint à la page. Sophie regarde ces tréteaux sans rampe, cette scène qui n'est pas pour elle... A droite s'alignent les diacres, plus nobles que des mages, à gauche, les vieilles diaconesses, infirmières de Dieu.

Le clergyman en redingote noire annonça sur un mode sépulcral que son allocution serait tirée du 37e chapitre d'Ézéchiel. On frissonna : c'était le grand jeu. Sa bouche s'ouvrait, rose comme l'intérieur d'une pastèque, dans une face couleur crème de stout. Après quelques phrases dites posément, avec une monotonie presque inintelligible, il haussait le ton.

A mesure que la voix du Révérend s'élançait, les fidèles la suivaient, dociles échos.

Il se mit à apostropher l'assistance, lançant ses interrogations, qui éclatèrent sur la congrégation comme des bombes.

— Celle-ci était une digne femme, mes frères, mais pensait-elle assez à Dieu? *I axe you*? Vous, pensez-vous assez à lui?

Des voix désolées, exactement au diapason, firent, à gorge déployée, leur mea culpa :

— Non! non! Nous ne pensons pas assez à lui!

Le débit devenait saccadé, dramatique. On l'avait entendu bien des fois ce sermon sur la Vallée des Os Secs, mais chaque fois, c'était plus beau... L'orage s'amoncelait. Rauque, tapant du pied, le ministre décrivait la course de deux trains, le

rapide de Dieu et l'express du Diable luttant de vitesse à qui arriverait le premier au chevet de la vieille madame Lizzie Dejoye. L'orateur passait insensiblement d'une élocution impersonnelle à des appels, déclamés, puis curieusement psalmodiés, sur le rythme même du jazz.

— Di-eu-a-un-ra-pi-de-spé-ci-al, tou-jours sous pres-sion pour vo-ler au se-cours du jus-te, com-pre-nez-vous?

Des cris d'abord étouffés, des gémissements modulés sourdement lui répondirent, s'élevant bientôt jusqu'au hululement.

— Oh! oui! M'sieu! Oh! oui! com-pre-nons! Ah! Oh!

Mais c'étaient encore là des plaintes de circonstance... Maintenant les deux trains s'engageaient dans la vallée décrite par le Prophète... Le ministre monta sur une chaise : de ce viaduc, il montra la profondeur de l'enfer. Malgré la chaleur précoce, il donnait aujourd'hui (hommage à Sophie, honneur de la race) toute sa mesure. Il hurla jusqu'à casser sa voix, déjà enrouée. Il clama, sur une voie ferrée imaginaire, l'arrivée du mécanicien divin et du chef de gare diabolique; il dansa la course à l'abîme, brûlant les gares qui le séparaient du Seigneur, imitant la cloche de la locomotive, avec une rudesse, une intensité de foi qui rappelait le cirque et les catacombes. L'assistance, haletante, tordue par l'émotion, glapissait de plaisir et de peur. Mais, malgré la violence des ondes qui déferlaient sur cette foule noire, si bonne conductrice de fluide, personne encore n'osait bouger avant les diaconesses. Enfin, quand la victoire de Dieu emportant sur sa *compound* l'âme de l'honorable Lizzie Dejoye fut certaine, quand l'émotion collective eut atteint l'étiage, une diaconesse, une autre encore, puis les six, à la file, comme des châteaux de cartes, tombèrent, les yeux révulsés, la bouche écumante, avec des cris qui déchirèrent l'air immobile, effrayant les mules dans les plus lointaines plantations.

— *Death's black train is coming*! Voi-ci le Pa-ra-dis!

Elles se roulaient par terre, déchiraient leurs blancs surplis, perdaient leurs turbans, leurs lunettes d'or...

Le ministre ouvrit largement les bras. Aussitôt l'attention se détourna des possédées, de leurs grincements de dents, la bourrasque s'abattit, par enchantement; le désespoir cosmique

de la foule, qui ne laissait insensible que la morte, s'apaisa. Un chant de délivrance, un alleluia monta, comme un soulagement immense, si spontané, d'un élan si pur vers le ciel qu'on le sentait poussé par des prisonniers déchaînés. De tout son être, Sophie partageait le zèle passionné de ses frères noirs, de ces âmes si blanches dans ces corps si foncés, l'enthousiasme de ces primitifs qui, ayant côtoyé l'enfer, soudain trouvaient, pour la première fois depuis le commencement du monde, un Dieu secourable. Elle oubliait Broadway et ses lumières, les grands boulevards, Pariserplatz et les apothéoses en plumes d'autruche, et les coiffures à triple cimier, pour n'être plus qu'une fille de Cham, de la race exploitée, vendue, battue, martyrisée, qui n'a pas mérité son sort et qui ne peut espérer de bonheur que de l'autre côté de la vie.

***

Au fond d'une Packard, ses doigts fuselés au coin des lèvres lourdes, Sophie roulait sur une route semblable à celles des Flandres, jadis, derrière le front. A droite, un remblai de vingt pieds, penché comme un toit, renforcé de sacs de béton et matelassé d'osier tressé : la *levee*; des sentinelles se promenaient sur le faîte, guettant l'horizon... Qui surveille-t-on? A qui fait-on la guerre, ici, sinon au Mississipi, au Père des Eaux, au fleuve furieux d'être encaissé au-dessus de la plaine, vagabond qui aime à coucher dehors, sous les étoiles du Sud. Signe du printemps, paysage familier pour une fille du Delta... Le soleil et l'ombre camouflaient la route qui longeait les *bayous*. Sophie croisa des charrettes attelées d'une mule, faites de vieilles caisses, pleines de la neige tiède du coton; des nègres en tabliers à bretelles et feutre cabossé conduisaient, tirant sur les rênes de cordes, assis de côté; leurs pieds frôlaient l'automobile.

Sophie descendit de voiture et s'enfonça dans les champs de cannes à sucre, lancées vers le ciel par le sol infatigable. Après la cérémonie funèbre, sa famille s'était dispersée, la laissant seule en face de l'avenir. Le malheur n'est pas un accident fortuit qui lui est tombé sur la tête. Non, c'est chronique, c'est

le guignon... on la vise... on la « guigne ». Ce hasard, idole qu'elle a adorée, c'est aujourd'hui son pire ennemi. A l'idée que le destin la cerne, elle entre en fureur, exaspérée d'être enfermée par la fatalité — elle, une affranchie internationale, — comme ses ancêtres dans la prison aux esclaves. Son passé victorieux ne la rassure pas. Éternellement soumise à l'instant, elle a oublié l'Europe, ses publics gobeurs, mollasses, qu'elle reprendra quand elle voudra, les radios d'impresarios affolés qui s'abattaient sur le pont du paquebot comme des oiseaux morts, les énormes forfaits à payer; elle ne donne même pas une pensée à ce qu'elle aimait le plus : son écurie de course, ni à ce qui lui tenait tant à cœur, sa sortie du troisième acte sur un coup de cymbale, la tête coupée par le rideau, guillotine radieuse, triomphe lumineux.

— Grand'maman est morte les yeux ouverts... c'est signe qu'un autre mourra.

Elle pleure : pourtant, les signes si nombreux que lui fait la mort l'ont presque familiarisée avec son idée, qui a cessé de lui paraître amère comme le quinquina. Elle sait bien que sa grand'mère vit, comme vivent les trépassés, à rebours, dans un paysage où la lune voyage vers l'est, où l'on navigue la quille en l'air, où l'on descend les escaliers la tête en bas, où l'on dit blanc pour noir et noir pour blanc, où l'on dort le jour et travaille la nuit : « Moi, pense-t-elle, je dormirai la nuit et je danserai le jour »; cette idée lui plaît et aussi celle que le Ministre, en chaire, parlait le langage des morts, quand il a dit que les riches seront pauvres et les pauvres riches. Cela lui est égal d'être pauvre, dans l'autre monde, pourvu qu'on la laisse danser...

Brusquement, Sophie sursauta, se croyant suivie; déjà son mol abandon à la destinée la quittait. Il lui sembla voir un loup, puis une croix, signes inexorables... Est-elle sûre de n'avoir pas compté les carrosses à l'enterrement? ce serait du même coup compter les jours qui lui restent à vivre... Terrifiée, elle cria, courut, escaladant le remblai pour retrouver le fleuve. Vers elle s'avançaient des nègres en costume d'apparat qui revenaient d'un baptême, accompagnant les candidats vêtus de blanc, tout frais d'une immersion dans la boue jaune de la crue. Des négresses s'abritaient sous leurs

vieilles ombrelles dont le soleil avait fait craquer la soie, cortège ridicule que suivaient en hennissant des chevaux sauvages... Sophie éclata de rire : des petites filles la contemplaient, les yeux hors de la tête; elles avaient vu son portrait et imitaient ses guiches aux oreilles, comme des parenthèses; elles rêvaient d'avoir à leur tour les cheveux plats, des dents en or et d'aller danser à Paris en chaussettes (le Paris ami des nègres, pas le Paris du Texas).

Sophie descendit sur la berge où les maïs l'engloutirent plus encore que les cannes à sucre; des lambeaux de la *Java Bleue* des Ambassadeurs lui revinrent... Qui, maintenant, chantait avec Robinet : *Pour avoir Germaine?* Les bananiers, avec leurs larges feuilles, lui rappelaient les affiches sur les trottoirs : « Attraction incomparable... la location est ouverte... » Le soleil descendait derrière les cyprès funèbres dans un éboulement de nuages orageux. Sophie s'arrêta : à ses pieds, voici une petite plage de sable très blanc, un ponton abandonné, un écriteau; comment sait-elle, à quarante pas de distance, qu'on peut y lire :

VEUILLEZ SONNER LA CLOCHE POUR LE BAC

Tout à coup elle éprouve une sensation d'une étrangeté terrible; on dirait que l'avenir vient adhérer au présent... ce paysage... ce paysage... c'est celui de la nuit du vaudou, rue Fontaine; elle est arrivée à pied d'œuvre devant son rêve; à gauche, les cyprès, les magnolias... et voici le bruit... Elle lève les yeux. Fendant de biais, péniblement, le fleuve rapide à remous glissants, arrive le vieux transbordeur... Elle entend maintenant le bruit des aubes... Enfin la délivrance approche!

La Packard est embarquée : « Prenez votre chance, M'ame, dit le pilote, vous et votre voiture; c'est le dernier passage de la saison... L'eau charrie des arbres; la crue est déjà signalée à Memphis; elle sera demain à Bâton-Rouge. »

— Où est Bâton-Rouge? — demande Sophie.

— Mais là; voyez... à l'horizon, c'est State House; le soleil lui met, chaque soir, le feu aux toits, comme si la guerre civile n'avait pas suffi!

Sophie regarde le fleuve, si rapide que, pendant qu'on desserrait les amarres, le bac est descendu de cent mètres. L'eau

paraît d'une douceur redoutable, sans bouillons ni écume à la surface, gardant toute sa force en profondeur. La silhouette bleue du pilote se détache sur du rose. On avance par saccades. On est à mi-course... C'est ici... Le moment est venu. Sophie sort de son chandail la main de satin noir qui lui fourmille aux doigts depuis si longtemps; la petite main plate, sinistre, est raide comme ces signaux qui indiquent des tournants dangereux... Sophie se dresse dans la voiture, balance le bras, vise l'eau...

— Épave à tribord!

Un choc terrible, le bruit de la vapeur renversée; le bac va s'ouvrir, le flanc défoncé. Non, il ne cède pas, mais il penche, il penche tellement que les cales ont quitté les roues de l'auto qui suit la pente, descend, rompt la chaîne qui barrait l'arrière. Sophie pousse un cri; un moment, on peut la voir debout, en robe de deuil...

Au centre d'un éclaboussement merveilleux, d'une apothéose écumeuse de *water-chute*, la main crispée, elle entre dans l'eau comme dans un palais enchanté.

PAUL MORAND

LA REINE DES LANTURELUS[1]

IV

LES FOLIES PHILOSOPHIQUES

A la mort de Charlotte-Thérèse, nul ne se montra plus affligé que le marquis d'Estampes. Comme il avait espéré obtenir pour son fils aîné la main de cette jolie petite nièce à la mode de Bretagne, une déception personnelle s'ajoutait à son chagrin. Madame de la Ferté-Imbault accueillit ses condoléances avec sensibilité : elle appréciait cette chaleur de sympathie et le bon cœur qui l'inspirait. Son ancien adversaire étant devenu un de ses amis les plus chers, elle se proposa de remettre ses parents d'Estampes sur le pied où ils étaient à la cour avant leurs brouilleries malencontreuses.

Le marquis lui recommandait instamment deux fils qu'il avait au collège. Elle s'en occupa de bonne heure, charmée de leur gentillesse à mesure qu'ils se familiarisaient avec elle. Sa bienveillance lui montrait en eux un fonds plein de promesses. Résolue à les traiter comme ses propres neveux, elle les dirigeait, les morigénait, tout en croyant peu à l'efficacité de l'éducation, et leur distribuait selon leur conduite le blâme ou la louange :

Je leur semais tant que je pouvais de la graine qui porte à l'élévation et à l'ambition de plaire. Je leur prouvais par mon exemple qu'il était très avantageux pour eux que j'eusse remonté leur nom à la Cour, parce que cela pouvait leur être utile un jour[2].

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre.
2. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4748.

Ces deux galopins n'avaient point d'autre Providence, puisque leur père, enfermé dans son ermitage de Mauny, se reposait entièrement sur la marquise du soin de les pousser dans le monde. En 1754, sa santé venant à décliner, Louis-Roger d'Estampes écrivit à madame de la Ferté-Imbault qu'il mourrait sans amertume, si elle voulait bien veiller sur ses deux fils, les derniers de sa maison.

Elle lui promit de grand cœur ce qu'il désirait. Et le moribond n'eut pas plutôt fermé les yeux que madame de la Ferté-Imbault se transporta en carrosse à Versailles pour solliciter le marquis de Puisieux, ministre des Affaires étrangères, et madame de Puisieux, qui étaient apparentés à la famille d'Estampes. Elle leur représenta la situation déplorable des deux orphelins. L'aîné, Louis, allait être désormais le marquis d'Estampes, et il fallait le marier. Le cadet, Hector-Joseph, appelé le marquis de Valençay, avait été fourré au séminaire sans la moindre vocation. Et madame de la Ferté-Imbault aspirait à le tirer de là et à en faire un officier, puisqu'il marquait tant d'aversion pour l'état ecclésiastique.

Ses interlocuteurs étaient d'excellentes gens. Apitoyés par le malheur des deux orphelins, monsieur et madame de Puisieux entrèrent avec ardeur dans les desseins de madame de la Ferté-Imbault. A propos de mariage, ils la supplièrent de ne point laisser échapper un parti avantageux qui se présentait justement. Il s'agissait de mademoiselle de Flavacourt, à peine âgée de douze ans, mais déjà belle à ravir. Sa mère, l'une de ces cinq demoiselles de Mailly-Nesle qui régnèrent tour à tour sur le cœur de Louis XV, déclarait partout que le Roi s'était engagé à contribuer à l'établissement de sa fille. Et sans doute, comme Hortense-Félicité de Mailly-Nesle, marquise de Flavacourt, dépensière et frivole, vivait au jour le jour des libéralités du monarque, il n'y avait aucune dot à attendre de ce panier percé. Mais quel merveilleux atout que la bienveillance royale! Madame de la Ferté-Imbault entrevit dans un éclair un avenir incomparable. Rien de plus utile à son neveu que d'épouser la nièce de mesdames de Mailly, de Vintimille et de Châteauroux, sans compter que le Bien-Aimé recherchait et distinguait également mesdames

de Lauraguais et de Flavacourt, quoique celles-ci ne l'eussent point mérité par les mêmes faveurs. La marquise de la Ferté-Imbault, d'accord avec madame Geoffrin, pria madame de Puisieux de sonder le terrain.

Aux premières ouvertures, madame de Flavacourt répondit que ce mariage lui conviendrait parfaitement, pourvu que madame de la Ferté-Imbault consentît à prendre sa fille chez elle et à s'en faire la gouvernante jusqu'au moment de la placer tout de bon chez la Dauphine. Ne savait-on pas que madame de la Ferté-Imbault et sa mère étaient au désespoir depuis la mort de la pauvre Charlotte-Thérèse? Eh bien! leur future nièce serait leur fille et petite-fille. Madame de Flavacourt la leur céderait en toute propriété, sans aucune réserve de ses droits maternels. Ces dames en seraient maîtresses absolues. Et Louis XV mettrait sûrement dans la corbeille plus de dons qu'il n'en avait promis.

Le Roi donna la promesse de la place à madame la Dauphine pour être exercée à dix-sept ans; un bon dans les grenadiers de France, une promesse d'un régiment de M. le Dauphin au marquis d'Estampes, et la promesse d'un guidon dans la gendarmerie pour M. de Valençay, que j'avais tiré du séminaire parce qu'il n'avait nulle vocation pour l'état de prêtre, et la vie qu'il a menée depuis l'a bien prouvé [1].

Le mariage ayant été célébré le 11 février 1755, madame de la Ferté-Imbault et madame Geoffrin en éprouvèrent beaucoup de satisfaction par les applaudissements infinis qu'elles reçurent de tous côtés. La Cour et la ville s'extasiaient de bonne foi sur une jeune personne aussi bien née, aussi bien faite et bien apprise, semblable à une Iris environnée d'Amours. Comme le mérite de cette alliance revenait en entier à madame de la Ferté-Imbault, on trouvait que, pour une femme tellement éprise de coquecigrues, la marquise menait ses affaires avec bien de l'adresse.

Pendant quelques années, madame de la Ferté-Imbault ne s'occupa que d'élever sa nièce, que madame de Flavacourt lui avait donnée en toute adoption. Cette enfant de douze ans n'était d'ailleurs pas en âge d'habiter avec M. d'Estampes Mais voilà justement l'écueil. Ce jeune époux de vingt et un ans

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748.

se plaignait d'attendre. Les obstacles, les longs délais mettaient cruellement à l'épreuve sa patience amoureuse. Il envoyait au diable les sermonneurs et les duègnes. « Faute d'avoir assez de maintien et d'esprit pour plaire à la bonne compagnie[1] », il se contentait de la plus mauvaise. Sans « asile ni ressource qui pût l'assurer ni le divertir », il multipliait les frasques dont l'écho finissait par revenir à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, où madame Geoffrin se chargeait de l'en punir par des algarades foudroyantes. Et la marquise ne pouvait s'empêcher de rire, malgré toute sa colère, en le voyant aux prises avec cette justicière si redoutable :

Ma mère le grondait si fréquemment et si justement qu'il la craignait comme le feu, qu'elle lui donnait la colique et qu'il me faisait pitié, même en m'impatientant. Quand je savais qu'il voyait des filles et des polissons, je lui en parlais raisonnablement et avec amitié. Cela ne servait à rien, et je sentais très bien que n'ayant rien à lui donner à la place, il devait faire des sottises par sa faiblesse[2].

Au bout de la seconde année, la jeune marquise d'Estampes fut présentée au Roi.

Le dimanche de la Pentecôte, 29 mai 1757, Louis XV remonta dans ses appartements après vêpres pour y recevoir en cérémonie cette petite merveille de quinze ans[3]. Jolie comme un ange, le col nu, les joues fortement avivées de rouge, la nièce de la duchesse de Châteauroux étouffait dans un corps sans épaulettes. Supplice affreux, mais inévitable. L'étiquette exigeait que les dames se fissent serrer fort étroitement dans le dos, de manière à révéler par la laçure une chemise de la batiste la plus fine. Quatre rangs de blonde, voilant la naissance du bras, retombaient gracieusement jusqu'au coude. Sous l'accablant et splendide brocart semé de perles, la débutante marchait difficilement, non moins embarrassée par son colossal panier de six aunes de tour que par la queue majestueuse qui s'éployait derrière elle sur le parquet. Quantité de diamants prêtés par la famille dardaient leurs feux entrecroisés au devant du corsage, aux oreilles et parti-

1. *Ibid.*, fonds Joly de Fleury, 2 483, lettre inédite de madame de la Ferté-Imbault, 19 juillet 1762.
2. *Ibid.*
3. Duc de Luynes, *Mémoires sur la cour de Louis XV*, t. XVI.

culièrement sur la gorge dont les rondeurs enfantines se dissimulaient sous un énorme pendentif et trois fils des pierres les plus volumineuses. Force diamants encore, en épis, en festons, en aigrettes, ornaient le superbe échafaudage de la coiffure, d'où pendillaient selon les rites deux longues barbes de dentelle noire.

Tandis que madame de la Ferté-Imbault nommait sa nièce au Roi, madame de Flavacourt, témoin muet de cette scène, fixait sur la marquise d'Estampes des regards maternellement attendris. Après la troisième révérence, la novice fit mine de baiser la main du Roi, mais Louis XV, la relevant d'un air de bonté, lui donna l'accolade avec quelques paroles obligeantes, puis s'en fut aussitôt à la chapelle pour le salut. Madame d'Estampes, continuant ses visites, passa le jour même chez la Reine, le Dauphin, la Dauphine et les autres membres de la famille royale. Mais elle n'entra au service de la Dauphine qu'à l'âge de dix-sept ans, en 1759. A cette époque, M. d'Estampes eut enfin permission de venir habiter avec sa femme. Madame de la Ferté-Imbault, craignant que la présence de madame Geoffrin n'effarouchât le jeune couple, se résolut à séparer son ménage de celui de sa mère, sans quitter pour cela l'hôtel de la rue Saint-Honoré. Ses amis, fort égayés de cette émancipation tardive, s'amusèrent à lui fournir « les ustensiles propres à son établissement ». Et le duc de Nivernais accompagna son envoi de cette chanson :

Moitié folle et moitié sage,
Après quinze ans de veuvage,
Imbault se met en ménage.
Elle a déjà du fromage,
Un pâté, du sucre et du vin,
Avec un balai de crin.
Chacun de ses amis
A mis
Au ménage une pièce, etc...

Le grave président Roujault, lui aussi, improvisa sur ce thème quelques variations burlesques :

La marquise Carillon,
Les deux mains dans ses poches,
Secouant son cotillon,
Tourne dans un tourbillon
La broche...

La marquise chaperonnait-elle dans le monde son adorable nièce, on lui disait :

Vous voir servir de duègne à Flavacourt,
Ma chère Imbault, c'est une allégorie :
Car de tout temps nous avons vu l'amour
Avoir pour guide la Folie.

***

La marquise est donc peu à peu revenue au monde. Sa surdité même ne l'isole pas de ses amis, car elle en tire des effets divertissants. La vivacité de son esprit compense assez bien la lenteur de son oreille pour que le duc de Nivernais lui dédie cette énigme louangeuse et goguenarde :

Quel est l'animal qui entend finement et qui est sourd; qui crie à tue-tête et que l'on n'entend point? Quel est l'être qui pense tout ce qu'il dit et dit tout ce qu'il pense, et qui cependant pense juste et parle tout de travers? Qui se moque souvent du monde et dont le monde se moque quelquefois? Qui est bon à rencontrer, drôle à écouter, excellent à tourmenter et impossible à imiter?

Sans doute, madame de la Ferté-Imbault a changé très sensiblement depuis la mort de sa fille. Son innocente gaîté a désormais un arrière-goût amer... N'importe! elle plaît à quarante ans comme à vingt, et les demandes en mariage vont toujours leur train. Épousera-t-elle cet homme de mérite et de vertu, milord Clare, depuis maréchal de Thomond[1]? ou bien ce riche seigneur, le marquis de Pontchartrain, si activement patronné par sa belle-mère la comtesse? En vérité, ni l'un ni l'autre. Ces prétendants ne séduisent guère celle qui a vu languir à ses pieds, fou d'amour, le bon roi Stanislas Leczinski. Sa résolution est prise : elle attendra la vieillesse et la mort dans une parfaite union d'esprit avec ses anciens précepteurs, les moralistes.

Soit. Mais ce commerce intellectuel, pourquoi l'environner d'un tel mystère? Pourquoi ce luxe bizarre de précautions? Il

1. Charles O'Brien, lord vicomte de Clare, comte de Thomond (1699-1761) colonel du régiment d'infanterie irlandais portant son nom. Las d'attendre madame de la Ferté-Imbault, il épousa en 1755 Marie-Geneviève-Louise Gaultier de Chiffreville. Maréchal de France en 1757.

nous faut bien le reconnaître : ce sont ici les suites d'une longue servitude. La contrainte a imposé à la marquise, avec les années, une seconde nature, plus vivace que la première. C'est pourquoi elle s'applique à donner pour un caprice la passion violente qui, de tout temps, l'a portée vers les moralistes. Elle se croit obligée de les farcir de quolibets à chaque fois qu'elle les cite. Elle entrelarde leurs sentences de coq-à-l'âne invraisemblables. Savante, elle se cache comme si elle avait encore à ménager l'humeur frivole des Maurepas, la jalousie de sa mère, la vanité de son mari, le despotisme de ses beaux-parents.

Tout cela pêle-mêle, dans un tohu-bohu si étrange que ses amis, désorientés, l'accusent de confondre entre eux les moralistes les plus célèbres :

Quel philosophe aimez-vous?
Elle les possède tous :
Aristote ou Malebranche,
Elle les a dans sa manche.

Il est bien vrai que parfois,
En les comptant sur ses doigts,
Elle les prend l'un pour l'autre,
Le disciple pour l'apôtre.

Elle travaille, dit-on,
Sur le vide de Newton
Avec d'autant plus de zèle.
Qu'elle l'a dans la cervelle.

Ces quatrains satiriques font la consolation de madame Geoffrin. Elle ne se lasse pas de les relire. Ah! les charmants couplets! Qu'ils la vengent bien des folies philosophiques de sa fille...

Mais l'heure de la réparation va bientôt sonner; plusieurs personnes de poids et de probité, d'une sagesse éminente et d'une conscience délicate, font un cas extraordinaire de madame de la Ferté-Imbault. L'estime, le respect, la vénération commencent à poindre sous l'épigramme. Les amphigouris, les compliments burlesques cèdent petit à petit la place aux dithyrambes et aux panégyriques. De l'ancien badinage il ne subsistera qu'un léger parfum, vague, discret, presque imperceptible. On s'habitue à célébrer les lumières de la marquise en même temps que ses perfections morales :

Heureuse élève de Montaigne,
Simple, sensible et cachant ses vertus,
Avec Momus elle bat la campagne
Et pense avec Confucius.

Le Frère Élisée, loin de condamner ses « folies philosophiques », la donne en exemple à ses autres pénitentes. Quoi de plus édifiant qu'une dame qui prend le temps de vivre dans un collège d'esprits purs où il n'y a rien que d'éternel?

Hommage bien plus significatif encore pour un observateur mondain : la comtesse de Marsan, nommée gouvernante des enfants de France, jette son dévolu sur madame de la Ferté-Imbault. Non contente de la mener à Andresy, elle l'attire maintenant à cette Cour du Dauphin si exclusive, si fermée, qu'on regarde à Versailles comme l'asile des bonnes mœurs et l'unique espoir de la religion. Elle l'invite sans cesse avec la jolie madame d'Estampes aux sauteries qu'elle offre pendant le carnaval au petit duc de Bourgogne. Tandis que les princes gambadent et folâtrent autour de la mignonne marquise d'Estampes, leur idole, mesdames de Marsan et de la Ferté-Imbault, assises sur un canapé à l'autre bout du salon, passent gravement en revue les auteurs dont les ouvrages sont propres à stimuler chez les enfants l'amour du devoir et des actions généreuses.

Après cela, les moqueurs les plus acharnés n'oseront plus tourner en ridicule les « folies philosophiques » de la marquise. Et madame Geoffrin elle-même s'inspirera de leur prudence.

***

Jamais cette mère ambitieuse et conquérante ne regrette que Marie-Thérèse soit entrée par son mariage dans une maison d'ancienne et illustre noblesse. L'orgueil d'avoir conclu une alliance aussi brillante efface pour elle les déceptions trop cruelles qui en sont résultées. Madame Geoffrin est une bourgeoise qui savoure avec délices le bonheur d'avoir pour fille une femme de qualité.

Mais que cette marquise prétende voler de ses propres ailes, voilà qui la choque. Madame Geoffrin trouve monstrueux que sa fille, lui devant tout, prétende avoir des idées

personnelles. Les opinions de madame de la Ferté-Imbault, elle les juge invariablement absurdes. Chez elle, dans son salon de la rue Saint-Honoré, elle exige que la pétulante marquise redevienne la petite fille de jadis, timide et silencieuse. En quoi elle est très exactement obéie. Assise dans une bergère, madame de la Ferté-Imbault travaille au métier ou au tambour pendant des heures, sans presque jamais ouvrir la bouche. Parfois, levant ses beaux yeux sombres sur tant d'écrivains et d'artistes, elle songe avec mélancolie que la plupart de ces visiteurs ne connaissent même pas le son de sa voix. A vrai dire, étant sourde, elle redoute les conversations dont elle n'est pas le centre. Elle se tait, et cet effacement convient à madame Geoffrin, qui ne demande à sa fille que d'être présente. Un étourdi s'avise-t-il d'entrer en conversation avec la marquise, on ne tarde pas à lui couper la parole. Défense à madame de la Ferté-Imbault de briller chez sa mère Pour madame Geoffrin, cette fille, déjà comblée par un mariage prodigieux, n'a aucunement affaire à ses beaux esprits. Quand une marquise a des adorateurs, il faut qu'elle les choisisse d'une autre sorte.

Assurément, madame Geoffrin tolère qu'il se tienne au-dessus, chez madame de la Ferté-Imbault, des réunions à demi-clandestines auxquelles certains hommes de lettres se rendent entre chien et loup. Mais quels sont ces transfuges? Des gens qu'elle n'a jamais admis effectivement au nombre de ses intimes, un Bernis ou un Gentil-Bernard, mêlés aux compagnies les plus douteuses. Quant à Piron, elle le connaît de tout temps, certes, l'ayant rencontré jadis chez madame de Tencin; elle ne dédaigne même pas, à l'occasion, de lui envoyer quelques menus cadeaux, sucre, chocolat, café ou confitures; mais comme il la scandalise par sa verve trop gauloise autant que par sa désinvolture à l'égard des académiciens, elle le tient à distance. Le commerce de Piron et de la marquise, très ridicule en soi, lui semble de nulle importance, parce qu'elle ne risque pas d'y perdre une étoile de première grandeur. Piron, devenu à peu près aveugle, a beau adresser à la marquise, de sa grosse écriture d'infirme, des lettres farcies de compliments hyperboliques, madame Geoffrin ne les regarde qu'avec indifférence. A peine une moue railleuse, un haussement d'épaules, quand les actions de grâces passent la mesure :

Madame,

Rien de si bon, de si aimable, de si généreux, ni de si sage que vous. Je suis touché, comme je dois l'être, de votre noble activité à nous obliger, ma nièce et moi; vos arrangements sont beaux et dignes de vous. C'est à moi à commencer la marche par un placet à la Piron; je m'en réjouis, et le sens déjà tressaillir dans ma tête. Mais laissons couler quelque intervalle entre ce placet et le salon. Je viens de donner dans celui-ci de justes louanges à M. de Choiseul; j'aurais l'air d'un poète mercenaire, et vous ne le voudriez pas. Avec de meilleurs yeux, je m'étendrais à ne pas finir sur l'accueil doux, flatteur et gracieux dont vous venez d'honorer la riante esclave de Tobie. Votre domestique me trouve la plume à la main et s'en retourne chargé d'un refus forcé qui m'afflige bien autrement que vous, dont j'ai l'honneur d'être, avec respect et soumission,

Le très humble et très obéissant serviteur,

PIRON

Madame Geoffrin trouve encore très plat ce billet du lundi 18 janvier 1762 :

Le pauvre aveugle est au désespoir de ne pouvoir, par une longue lettre, vous remercier dignement de celle dont vous l'avez honoré et où il y a plus d'esprit que dans tout mon salon; mais patience, si je n'ai pas bon œil, j'ai encore bon pied et bon bec; j'espère, un de ces jours, Dieu aidant, et mon bâton, me pouvoir traîner, le nez en l'air et le long du mur, jusqu'à votre palais et vous y exprimer de vive voix et tout à l'aise les sentiments de respect et d'admiration avec lesquels j'ai l'honneur d'être, madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

PIRON[1]

Mais une autre amitié pourrait donner plus de souci à madame Geoffrin. Sa fille s'enorgueillit d'avoir eu naguère pour précepteur le président de Montesquieu, lequel lui rendait meilleure justice que sa propre mère :

Les grands esprits qui m'ont élevée dans mon enfance, tels que Fontenelle et Montesquieu, me jugeaient mieux. Ils disaient que j'avais de la force et de la raison, que mon esprit était plus fait pour les instructions sérieuses que pour les frivoles, et que je serais un bon sujet. Comme cette opinion de leur part flattait infiniment mon amour-propre et encourageait mon âme romaine et ma raison, je me sentais enflammée d'un désir d'instruction qui a fait toute ma vie le fondement de tous mes bonheurs. Je me livrai aux sciences

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, lettres inédites de Piron à madame de la Ferté-Imbault, N. A. F. 4 748.

abstraites, telles que la géométrie, la physique, la métaphysique et la morale. Je fis de si grands progrès en peu de temps que Fontenelle, l'abbé de Saint-Pierre et Montesquieu m'ont aimée jusqu'à leur mort et ont toujours dirigé mes études[1].

Depuis son mariage, madame de la Ferté-Imbault continue à voir assez fréquemment son ancien précepteur chez sa mère. Ce n'est point que madame Geoffrin ait un goût très prononcé pour l'auteur des *Lettres Persanes*, mais elle ménage en lui un de ces ornements qui meublent et étoffent un salon littéraire. Plus tard, madame de la Ferté-Imbault rencontre Montesquieu à Lunéville, alors que le président, harassé, ne tient pas à se mettre en frais de conversation pour la Cour de Lorraine. Aussitôt il prie son élève de lui venir en aide : « Si on lui parle de sa bêtise avec étonnement », qu'elle ait donc « la complaisance de dire que c'est un régime qui lui est nécessaire pour retrouver un jour un peu d'esprit ». La marquise l'assiste de son mieux. Mais avant de quitter Lunéville, elle lui débite devant la Cour ce compliment burlesque :

— Président, je vous suis bien obligée, car vous avez paru si sot, et, par comparaison, m'avez si fort donné l'air d'avoir de l'esprit que, si je voulais établir que c'est moi qui ai fait les *Lettres Persanes*, tout le monde ici le croirait, plutôt que de les croire de vous.

Engourdi ou épuisé, Montesquieu s'est en effet couvert de ridicule à Lunéville. Les serviteurs eux-mêmes en font des gorges chaudes. A quelques semaines de là, se trouvant à Vauréal, chez mademoiselle de La Roche-sur-Yon, madame de la Ferté-Imbault demande à un valet de pied ce que c'est qu' « une chaise de poste très vilaine avec un laquais très mal vêtu », qui s'est arrêtée le matin dans la cour du château. Le domestique répond gravement :

— Madame, c'est cet imbécile que vous avez vu chez le roi de Pologne.

Et le voyageur n'était autre que Montesquieu !...

Sur la fin de 1748, madame Geoffrin reçoit un exemplaire tout neuf de *l'Esprit des lois*, qu'on vient d'imprimer à Genève. Mais elle se dépêche un peu trop d'en remercier l'auteur. La

1. Archives Nationales, T. 161[18], lettre inédite à M. des Franches, Paris, 10 mars 1772.

lettre qu'elle lui écrit le 12 janvier 1749 prodigue assurément les louanges, mais sur le ton supérieur d'une femme qui a su extraire, avec une aisance, une promptitude, une pénétration vraiment miraculeuses, la moelle nutritive de cet ouvrage. Montesquieu, fort surpris de découvrir à madame Geoffrin des capacités si transcendantes, questionne madame de la Ferté-Imbault. Voilà que cette étourdie, mourant de rire, lui avoue la vérité : elle-même a lu à sa mère quelques fragments de l'*Esprit des lois*, au petit bonheur, et madame Geoffrin n'en sait pas plus long. Si cette manière de s'éclairer « ne fait pas honneur à la science de sa mère, elle en fait beaucoup, par contre, à son esprit naturel ».

La marquise se croit encore au temps où elle s'entretenait furtivement d'histoire, de morale et de métaphysique avec son professeur. Mais l'amour-propre de l'auteur blessé l'emporte sur l'indulgence de l'ami. Montesquieu ne pardonnera jamais à madame Geoffrin d'avoir traité cavalièrement une œuvre qui lui a coûté tant de peines. Ses visites rue Saint-Honoré commencent à s'espacer. Il y aura désormais entre madame Geoffrin et lui ce froid, cette gêne, souvent plus pénibles qu'une rupture. Et douze ans après la mort de Montesquieu, en 1767, un certain abbé de Guasco, autrefois chassé du salon de madame Geoffrin, publie à Florence un recueil posthume de *Lettres familières*, où le président, sous couleur de défendre son ami insulté, étrille madame Geoffrin avec l'acharnement le plus vindicatif. La marquise reconnaît alors son erreur.

Toutefois, madame Geoffrin néglige dédaigneusement les liaisons que Piron ou même Montesquieu peuvent avoir avec madame de la Ferté-Imbault. Aucune rivale, fût-ce sous son propre toit, ne saurait lui porter ombrage parmi les hommes de lettres.

Mais il ne lui suffit pas toujours d'être la mère d'une marquise. Les avantages de la naissance la fascinent autant que ceux de la fortune et du rang. Son salon attire sans doute assez de grands seigneurs pour que madame Geoffrin n'hésite pas à en exclure ceux qui ont le malheur de lui déplaire. Même parmi les ducs, elle s'entend à choisir. Mais quel crèvecœur de ne pouvoir accompagner sa fille à Versailles ! Quel dommage

que l'étiquette de la Cour de France s'y oppose formellement! Madame Geoffrin, plutôt que de prêter à rire, dévore son chagrin en silence. Mais soudain, à soixante-cinq ans, son amour des grandeurs royales, son besoin éperdu de détourner sur elle-même quelques rayons de leur gloire, éclatent avec une violence irrésistible. C'est que la couronne élective de Pologne vient d'échoir au comte Stanislas-Auguste Poniatowski....

Quelques mois passés jadis à Paris ont fait du nouveau Roi l'ami et l'obligé de madame Geoffrin. Lors d'une mésaventure que cette bienfaitrice généreuse tient rigoureusement secrète, elle s'est employée à le tirer d'affaire. Et Stanislas-Auguste, fidèle à ce souvenir, lui témoigne sa gratitude par les billets les plus affectueux. Avec les gracieuses hyperboles des Slaves, il dépose aux pieds de sa « chère maman » les « tendres respects de son fils adoptif ».

Comment madame Geoffrin ne serait-elle pas éblouie d'apprendre son avènement au trône de Pologne le 9 septembre 1764? Est-ce possible? Une simple particulière pourra-t-elle désormais se dire « la chère maman » d'un vrai Roi, d'un grand Roi? Sa tête s'embrase. En vain, elle essaye de se ressaisir : la joie et les transports redoublent leur véhémence.

Dès ce moment, elle va et vient sur la route de Versailles, assiège les ministres, les harcèle de lettres et de visites, finit par arracher aux hésitations de Louis XV la reconnaissance officielle du nouveau Roi. Et tout en se multipliant comme l'ambassadeur le plus habile, elle caresse mystérieusement le projet de se transporter à Varsovie.

Cette entreprise effrayante pour une sexagénaire qui ne bouge de Paris en aucune saison, madame Geoffrin l'exécute de bout en bout, avec une persévérance et une intrépidité qui remplissent d'admiration la société européenne. Mais aussi, quelle satisfaction de pouvoir mander coup sur coup à l'amie de mademoiselle de la Roche-sur-Yon, à l'habituée de Crécy, de Sceaux, de Chantilly, à la marquise de la Ferté-Imbault, l'hospitalité fastueuse qu'elle reçoit dans les châteaux d'Allemagne, son arrivée à Durlach chez le margrave et la margravine de Bade et les deux visites mémorables qu'elle rend à l'Impératrice-Reine Marie-Thérèse, à Schœnbrunn, puis à Vienne, en présence de Joseph II adolescent et de la petite

archiduchesse Marie-Antoinette! Voilà bien d'autres splendeurs que celles de la Cour de Lunéville. Et que sont les amourettes de la marquise avec un roi cacochyme, auprès des ovations sans nombre dont madame Geoffrin est comblée en Pologne, chez Stanislas le Second, chez le jeune et charmant Poniatowski! Écrivant à la marquise, elle lui énumère ses triomphes sur un ton égal, posé, captieusement modeste, mais où l'orgueil et la jubilation font soudain éclater leurs fanfares : « J'espère, belle marquise, que vous voudrez bien prendre part à mes succès... » De ce palais de Varsovie où elle est logée « magnifiquement et très commodément », de plain-pied avec l'appartement du Roi, madame Geoffrin dépeint l'affluence bigarrée des palatins et des palatines, des castellans et des castellanes, des starostes et des starostines, tous empressés dès le matin autour de sa toilette : « A huit heures, ma chambre est pleine[1]. » Et la mode se répand à Paris de ne plus appeler madame Geoffrin que « la Geoffriniska » ou bien encore, « la Reine-Mère de Pologne ».

L'apothéose néanmoins va finir en feu de paille. C'est que l'autoritaire bourgeoise a la folie de vouloir imposer sa tutelle à la Pologne. Au bout du second mois, Stanislas-Auguste se détermine à secouer un joug qui, pour être « maternel », n'en est pas moins accablant. Et madame Geoffrin découvre alors avec stupeur que la majesté des rois ne s'accommode pas de ses algarades. En vain l'aimable Poniatowski se tourmente pour lui adoucir cette dure leçon. Loin d'humilier sa vieille amie, comme aurait fait Catherine II à sa place, il lui prodigue les cajoleries et les protestations de tendresse. N'importe! leur amitié ne sortira pas indemne de cette crise. Madame Geoffrin ne chérit les rois qu'à la condition de les mener à la baguette, comme son mari, sa fille, sa petite-fille, ses artistes et ses hommes de lettres.

Même après cet échec de Varsovie, une sourde rivalité l'empêche d'abandonner entièrement à la marquise les personnes de sang royal. Ne s'avise-t-elle pas, en 1771, de se faire recevoir à Versailles par la jeune Dauphine, sous prétexte qu'elle lui a été présentée en Autriche par l'Impératrice Marie-Thérèse? Les dames d'honneur, au comble de l'étonne-

1. Lettre de Varsovie, 24 juin 1766, archives de M. le marquis d'Estampes.

ment, ajournent leur réponse pendant plusieurs semaines. Et sans doute la célèbre visiteuse de Schœnbrunn finira par obtenir l'audience qu'elle sollicite, et même un accueil particulièrement gracieux, mais son amour-propre aura tant souffert par la longueur de l'attente qu'elle n'osera plus recommencer.

C'est au salon de peinture du Louvre, en 1775, qu'elle se rencontrera pour la dernière fois avec la fille des Césars. Reine de France depuis un an, Marie-Antoinette s'y promène justement avec la comtesse de Provence. A peine a-t-elle reconnu madame Geoffrin parmi la foule que la souveraine va droit à la vieille dame, et, de son air le plus affable, lui demande la permission de lui présenter sa belle-sœur. Tout Paris commente ensuite cette démarche et ce propos. Mais, hélas! en dépit d'une distinction aussi inusitée, les portes de Versailles ne s'ouvriront pas devant Thérèse Rodet, petite-fille de madame Chemineau, épouse de François Geoffrin.

Deux ans après, Joseph II arrive à Paris incognito. Une à une, les journées s'écoulent, et madame Geoffrin doit enfin s'avouer que le « comte de Falkenstein » ne songe nullement à s'informer d'elle, malgré leurs souvenirs de Vienne. Alors cette femme si fière se résigne à implorer sa visite par un billet pathétique, et l'Empereur, apitoyé, consent à passer deux heures chez elle.

A mesure qu'elle vieillit et s'affaisse, les têtes couronnées semblent se détourner d'elle. Plus une ligne de Catherine II depuis bientôt dix ans! Les courriers lui portent bien, de loin en loin, une lettre du Roi de Pologne, un bref compliment de Gustave III de Suède, qu'elle a connu prince royal à Paris. Mais ces politesses étrangères ne la consolent pas des honneurs et des prérogatives que la Cour de France s'obstine à réserver à sa fille.

***

Et madame de la Ferté-Imbault, lit-elle pendant ce temps dans le cœur de sa mère?... Hélas! comme dans un livre... En été 1766, après s'être bien extasiée en public sur les

prouesses que madame Geoffrin accomplit en Pologne, elle jette, une fois seule, ses réflexions sur le papier, ainsi qu'un journal intime de sa pensée, et compare alors malicieusement la voyageuse à Alexandre et à Richelieu. Le conquérant aurait voulu soumettre jusqu'aux peuples de la lune, s'il en existe. Et le cardinal prétendait faire de meilleures tragédies que le grand Corneille en personne.

Par respect pour elle-même, la marquise s'est toujours refusée à sacrifier à sa mère les philosophes qui lui ont donné, après l'Église, ses consolations et ses lois morales. Malgré les doléances de madame Geoffrin, elle a soigneusement entretenu son crédit à la Cour. Ce n'est certes point vanité ni ambition chez une femme que les intrigues et les cabales écœurent jusqu'à la nausée. Mais elle tient absolument à pouvoir servir ses chers neveux d'Estampes. Et il faut avouer que cette double fidélité lui réussit à merveille. Tandis qu'elle prend pied dans l'entourage du Dauphin, de la Dauphine et des enfants de France, au plus près de l'héritier présomptif, ses « folies philosophiques » lui préparent une compagnie variée, agréable, infiniment brillante, pour le divertissement de son vieil âge.

Mais les projets les plus beaux sont aussi les plus fragiles. Tout se change en tristesse le 1er janvier 1760 par un de ces coups de dés qu'amène le hasard. La marquise d'Estampes, à peine âgée de dix-sept ans, meurt en donnant le jour à une fille qui sera plus tard la vicomtesse de Bourdeilles. Et cette catastrophe renouvelle chez madame de la Ferté-Imbault les douleurs qui ont failli l'emporter après la mort de Charlotte-Thérèse :

Mes nerfs, que la satisfaction avait rétablis dans leur équilibre, furent attaqués de nouveau, et je fus un mois sans pouvoir digérer de la viande, et, depuis, tout ce qui m'inspire de la tristesse me fait autant de mal à l'estomac qu'à l'âme. Après la mort de madame d'Estampes, il ne me resta rien que du chagrin de ma belle et bonne adoption, et, sans Montaigne et mon ancienne habitude de me consoler du chagrin que les vivants me donnaient avec les bons conseils des philosophes morts, j'aurais peut-être fait aussi la sottise de mourir [1].

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, relation inédite de madame de la Ferté-Imbault.

Regrets d'autant plus cruels que ses deux neveux répondent mal à son attente. M. de Valençay, le cadet, avec plus d'extérieur et d'esprit[1], lui avait d'abord inspiré une certaine prédilection. Mais il vit en épicurien, ne faisant que se ruiner. Quant au marquis d'Estampes, trop livré aux mauvaises influences et aux plaisirs, trop jeune de caractère pour être assidu auprès de sa tante, il préfère à la Cour le métier des armes, ou bien la vie à la campagne, telle que l'a toujours pratiquée à Mauny défunt son père, le marquis Louis-Roger. En somme, ni l'un ni l'autre ne tiennent compte de ses avis. Et la marquise, voyant qu'elle a semé en terre ingrate, se lamente une fois de plus sur le néant des éducations. Tout se réduit en définitive à la valeur intrinsèque, déclare-t-elle vers ce temps à un ami :

Je conclus donc, monsieur, que Dieu a formé des créatures humaines très différentes les unes des autres; que, quand la valeur intrinsèque manque, les causes secondes ne produisent aucun bien, et que, quand on l'a, on tire même parti des situations les plus fâcheuses. Le grand usage du monde, quand on se plaît à y être spectateur, prouve ces vérités à tout moment[3].

Va-t-elle, pour cela, se détacher de ses neveux?

Je pris le parti de les éloigner tous les deux de moi, de ne plus vouloir en entendre parler et de me remettre à être heureuse par ma gaîté, par ma liberté et par la bonne opinion que le public avait eu la bonté de prendre de moi[3].

Mais alors, c'est la solitude complète. Car ses meilleurs amis, par suite des bouleversements survenus à la Cour, lui font défaut en cette épreuve. Monsieur et madame de Maurepas languissent toujours en exil. M. de Machault, à qui elle commençait de s'attacher, succombe en 1757 aux rancunes féroces de la Pompadour. Bernis lui-même, cet enfant chéri de la favorite, tant choyé, tant caressé, est disgracié à son tour, et la marquise n'a d'autre ressource que de lui rendre visite parfois à Vic-sur-Aisne où il s'est retiré depuis décem-

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, Collection Joly de Fleury, 2483, lettre inédite de madame de la Ferté-Imbault, 23 juillet 1762.
2. *Ibid.*
3. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, relation inédite de madame de la Ferté-Imbault.

bre 1758. Elle l'exhorte de toute son éloquence à entrer définitivement dans les ordres. Il s'y prépare peu à peu. Et c'est un beau jour pour la marquise que celui où le cardinal reçoit enfin la prêtrise. Leur commerce prend dès lors une teinte de gravité. Elle se confie à lui comme à son directeur spirituel. A Bernis maintenant de lui rendre les exhortations salutaires qu'elle lui prodiguait autrefois, du temps de ses erreurs.

Le cardinal s'y prête volontiers, sachant qu'avec elle il ne prêchera point dans le désert; il lui décerne même cet éloge :

— Vous êtes la première femme que je n'ai point vu résister aux bons conseils[1].

Mais une fois nommé à l'archevêché d'Albi, il ne la voit plus. Le cardinal se confine strictement dans l'administration de son diocèse, ne voyageant que pour ses tournées pastorales. Un courrier, soudain, lui annonce qu'il a plu au Roi de le désigner pour l'ambassade de Rome : ordre de partir sur-le-champ, et voilà deux amis séparés pour le reste de leurs jours.

Dans ces conditions, madame de la Ferté-Imbault ne rompt pas avec ses neveux d'Estampes. Un impérieux besoin d'aimer et d'être aimée la pousse à pardonner. Elle est si loin d'avoir tout perdu par la mort de madame d'Estampes, comme elle se l'imagine, qu'elle est destinée, au contraire, à une seconde adoption. Le marquis d'Estampes se remarie en effet le 17 mai 1762 à mademoiselle Joly de Fleury, et la marquise ne peut manquer de prendre part à cet heureux événement :

J'avais passé vingt ans de ma jeunesse à aimer le père de M. de Fleury (le fameux procureur général) qui avait été l'intime ami de mes parents d'Estampes. Ses enfants m'avaient toujours marqué de l'estime en toute occasion. Ils vinrent me demander en grâce de pardonner à MM. d'Estampes et de Valençay. On m'assura que le chagrin de m'avoir déplu les avait corrigés et que j'en serais plus contente à l'avenir.

Je pris tout cela pour bon sans y croire. Mais je sentis que si je ne me raccommodais pas en apparence avec eux, après leur avoir fait autant de bien, je leur ferais par trop de mal; que cela ferait peut-être manquer un mariage qui pouvait en effet fixer M. d'Estampes, qui foncièrement avait le cœur bon, mais dont la tête était encore si légère qu'il était susceptible d'être perdu en totalité par les mauvais

1. Archives de M. le marquis d'Estampes.

exemples. Bref, je fis dans ce mariage tout ce que je devais au nom et à la raison[1].

Les sentiments vifs et exclusifs font peur désormais à madame de la Ferté-Imbault. Elle se tient d'abord sur la réserve, ne voulant pas s'attacher à sa nouvelle nièce avant de la connaître. Il ne faut rien de moins que les vertus et la sagesse de la seconde madame d'Estampes pour la ramener progressivement. De son côté, le marquis s'applique à réparer ses fredaines. La guerre de Sept ans lui en donne l'occasion; il sert avec valeur et distinction. Celui que la charmante mademoiselle de Flavacourt ne put jamais fixer, mademoiselle Joly de Fleury, avec moins d'attraits, mais d'un esprit ferme et judicieux, réussit à en faire le parangon des maris et des pères de famille. Ce ménage exemplaire possédera bientôt toute l'affection de la marquise.

***

Madame de la Ferté-Imbault se lie de plus en plus avec la comtesse de Marsan dont le crédit n'a cessé de grandir. Le petit duc de Bourgogne meurt en 1761, et son puîné, le duc de Berri, le futur Louis XVI, doit passer à l'âge de sept ans, selon l'usage, aux mains d'un gouverneur qui sera malheureusement le duc de la Vauguyon. N'importe! la comtesse de Marsan garde sous sa direction les deux plus jeunes fils du Dauphin, les comtes de Provence et d'Artois, et d'ailleurs l'éducation de leurs sœurs, Mesdames Clotilde et Elisabeth, lui appartient en propre. Impopulaire par son orgueil, par sa pruderie, par ses attaches avec les Jésuites, par l'ambition qu'on lui prête de vouloir élever son frère, le prince de Soubise, à la place de premier ministre, elle n'en a pas moins la satisfaction d'entendre louer hautement ses talents pédagogiques, chaque fois que l'un des petits princes est remis à M. de la Vauguyon. Ses adversaires les plus irréductibles déplorent « que la comtesse de Marsan ne puisse prendre culottes » pour le bien du royaume.

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, relation inédite de madame de la Ferté-Imbault.

D'année en année, madame de Marsan s'éprend davantage de la marquise. Émerveillée de lui voir un jugement infaillible, une piété sans petitesse, des principes qui cadrent exactement avec les siens, elle se récrie sur un mérite si profond et toujours si modeste. Puisqu'elle a la chance de posséder une amie que l'antiquité et le monde moderne nourrissent du miel de leur sagesse, elle la consulte sur toutes les matières d'enseignement et de discipline.

L'enthousiasme de madame de Marsan déborde à la nouvelle que la marquise vient d'offrir à la duchesse de Rohan-Chabot un résumé de Malebranche. Elle se le fait montrer; elle l'étudie. C'est un excellent travail sur la *Recherche de la Vérité* et les *Entretiens sur la Métaphysique*[1]. La gouvernante des enfants de France, l'ayant parcouru, est éblouie de la lumière qui en rayonne. Son intelligence se meut avec facilité parmi les spéculations les plus audacieuses. Tout le système de Malebranche tient à l'aise en trois petits volumes. Et le plus étonnant, c'est que ce chef-d'œuvre de précision se lit presque sans effort. Par reconnaissance, la duchesse de Rohan a fait mettre un portrait de la marquise à la fin du second volume. Et madame de Marsan s'en déclare enchantée, le trouvant aussi exact que l'abrégé lui-même. Elle le lit, le relit, le sait bientôt par cœur :

Madame la marquise de la Ferté-Imbault a fait cet extrait depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de janvier sans rien retrancher de ses occupations et de ses amusements ordinaires. Ce court espace lui a suffi pour séparer d'un ouvrage de la plus haute métaphysique toute la partie qui n'est que morale et en composer pour ainsi dire un nouvel ouvrage, d'autant plus utile que la partie systématique n'est plus considérée aujourd'hui que comme l'effort d'une brillante imagination, au lieu que la partie morale sera à jamais précieuse aux esprits sages qui s'occupent de la recherche du vrai et du solide bonheur en ne se laissant pas aller à leur imagination, en tournant toutes leurs inclinations vers le bien et en réglant leurs passions de manière qu'ils n'en soient jamais maîtrisés.

C'est en suivant ces principes que madame de la Ferté-Imbault est parvenue à fixer le bonheur, non seulement en elle, mais encore

1. Trois volumes, aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal, 2 787-2 789 (66.67 S. A. F.) : « Extrait de l'ouvrage du P. Malebranche sur la *Recherche de la Vérité*. Cet extrait a été fait par madame la Marquise de la Ferté-Imbault dans l'année 1769 pour madame L. D. D. R. »

autour d'elle. Son esprit est profond et étendu. Son imagination est vive et toujours en action, sans cependant faire tort à son jugement qui est très solide. Son cœur est bon. Compatissante pour ses inférieurs, elle est adorée de ses domestiques. Sensible et animée de zèle pour ses amis, elle s'oublie pour eux; elle les sert avec chaleur, les défend avec courage et ne les importune jamais. Élevée avec soin, son esprit a été orné dès sa plus tendre enfance par la lecture des meilleurs auteurs. Ses guides étaient Fontenelle et Montesquieu. Son goût pour la morale, son âme forte et qui se passionne pour les grandes choses lui fit donner la préférence aux anciens. Elle s'est nourrie de leurs ouvrages. Elle s'en occupe encore. Plutarque et Sénèque dont les traductions sont ou gauloises (*sic*) ou sèches ont été mis par elle à portée d'être lus par toutes les femmes qui ne s'occupent pas de pompons. Elle s'est composé de cette manière une bibliothèque dont elle est en quelque sorte l'auteur.

A tant de vertus et de talents, elle joint une qualité rare surtout parmi son sexe : c'est de jouir de tous ces dons sans orgueil. Ce n'est point modestie : elle ne cache rien. Mais quand elle montre ses ouvrages, c'est moins pour briller que pour être utile. Si l'on partage ses goûts, elle s'y attache davantage. Si on n'en est pas frappé, elle n'en est point surprise. Elle a appris de Malebranche que les inclinations des hommes sont aussi variées que leurs visages; que la nature de leur esprit ne comporte pas les mêmes nourritures. Elle plaint les esprits faibles et vit avec eux; elle en tire tout ce qui est nécessaire pour son amusement. Cette disposition si sage en elle-même, si heureuse pour la société, l'a fait vivre dans le monde, et dans le plus grand monde, sans être connue. Elle a toujours montré à la multitude une gaîté vive, souvent produite par les ridicules que présentaient à son imagination toutes les différentes manières de voir, de penser et d'agir, souvent excitée pour s'étourdir de l'ennui et des importunités que cause l'essaim d'êtres mouvants, qui, fatigués sans savoir pourquoi de leur existence, sont pénétrés de leur mérite et accablent les autres de leur nullité.

Madame de la Ferté-Imbault, au milieu de ce tourbillon, s'est toujours assez estimée pour ne pas désirer qu'ils la distinguent. Elle rit de tout, leur plaît et s'en amuse. Contente de s'être fait une existence à elle, d'avoir toujours eu des mœurs et une conduite irréprochable, elle s'embarrasse peu des jugements sur son esprit et ses lumières. Elle abandonne encore sa mobilité à l'opinion que s'en forme ce public qui compose les cercles. Assez sage pour tirer de lui tout ce qui peut la réjouir, elle n'est pas assez dupe pour multiplier des sentiments qu'elle n'accorde qu'à ceux qui sont assez heureux pour l'apprécier tout ce qu'elle vaut.

Mais qui donc, plus que madame de Marsan, se pique d'apprécier la marquise? Elle va le lui témoigner de la manière la plus solennelle. Après l'abrégé de Malebranche, leurs con-

férences, jusque-là poursuivies discrètement, sans autres témoins que les jeunes princesses et leur service, sont brusquement rendues publiques. Louis XV fait prier la marquise de la Ferté-Imbault de choisir désormais elle-même les morceaux de littérature et de philosophie qui seront mis sous les yeux des princesses.

Ceci se passe en 1771, à l'époque où la comtesse de Marsan redouble de sollicitude pour Madame Clotilde, avec l'espoir que l'Empereur Joseph II souhaitera d'épouser cette princesse. La marquise de la Ferté-Imbault, élevée par des penseurs célèbres, instruite de tous les grands philosophes grecs et romains, lui paraît singulièrement apte à parachever son ouvrage. Outre Malebranche, la marquise n'a-t-elle pas étudié Cicéron, Sénèque et Plutarque, trois auteurs que le confesseur de madame de Marsan, le Père Griffet, tient en haute estime? Elle supplie madame de la Ferté-Imbault de les mettre à la portée de Madame Clotilde, âgée de douze ans, sans parler de Madame Elisabeth qui n'a guère plus de huit ans.

Les petites princesses, au lieu de suivre leur grand-père à Fontainebleau ou à Compiègne pendant les voyages de la Cour, restent sagement à Versailles, sous la garde de madame de Marsan. La marquise se transporte alors au château et leur fait après les promenades, entre huit et neuf heures du soir, un cours familier de philosophie, qui consiste surtout à lire quatre pages de ses *Extraits*, avec les éclaircissements nécessaires.

Comme ses amis s'amusent à lui préparer d'avance un commentaire qui permet aux princesses de comprendre les termes les plus rébarbatifs, ces leçons de la marquise remportent tout de suite un succès triomphal.

La princesse se rengorgeait d'avoir bien compris ce que c'est que la philosophie, et la petite même était toute glorieuse d'avoir été admise au cours, de manière que, quand elle avait de l'humeur et de la paresse pour ses autres études, il suffisait à madame de Marsan de lui dire qu'elle ne serait point admise le soir à la philosophie pour lui faire faire tout ce qu'elle voulait [1].

Madame de Marsan désire-t-elle offrir à ses élèves de petits

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, lettre inédite de madame de la Ferté-Imbault, 25 mai 1784.

à-propos dramatiques sur un sujet moral, la marquise se charge de les « faire mettre en œuvre » par des poètes de ses amis.

Trois ans s'écoulent ainsi avec le résultat le plus heureux. Madame de Marsan, obligée par sa charge d'écrire journellement au Roi dès qu'il se sépare de ses petits-enfants, a trouvé enfin le moyen de corser l'intérêt de ses lettres, jusque-là sèches et monotones : elle rend compte des leçons de philosophie. Louis XV approuve en souriant, et madame de la Ferté-Imbault n'a jamais eu autant de plaisir à la Cour :

Tous les matins, je vivais avec mes bons amis, dont j'ai toujours préféré dès ma jeunesse l'intimité et la conversation à celle des vivants. Et puis, étant, comme la comtesse de Marsan, indignée contre les mauvais philosophes en les voyant tourner tant de têtes sans remède, j'avais une joie profonde du mal que je leur faisais directement et vertueusement à la Cour. Je savais que madame de Marsan prenait aussi acte de là pour dire d'eux ce qu'elle pensait au Roi. Elle introduisait aussi à cette étude les jeunes personnes qu'elle avait jugées assez sages et assez bien élevées pour être la compagnie des princesses aux heures de récréation.

Il arriva que mon cours de philosophie fut très prôné et très à la mode vis-à-vis de tout ce qui habitait le château de Versailles pendant les absences du feu Roi. Cela fit du bruit à Paris, et toutes les jeunes personnes, enfants de mes amies, qui avaient de l'esprit et de la raison et qu'on avait élevées dans l'aversion de la mauvaise philosophie, me demandaient en grâce, ainsi que leurs père et mère, de leur faire connaître les extraits que je donnais à Mesdames[1].

Rien de plus vrai. Ces leçons données aux princesses ont un retentissement prodigieux. Les esprits les moins accessibles aux influences de la mode prennent une opinion avantageuse d'une femme que le Roi a jugée indispensable à ses petites-filles. Un de ces parlementaires que madame de la Ferté-Imbault a toujours aimés et respectés, le président Louis d'Ormesson de Noiseau, s'exprime ainsi dans son journal intime :

Madame, sœur de M. le Dauphin, qu'à cause de sa grosseur inouïe pour son âge on appelle *le Gros-Madame*, donne des marques d'un esprit et d'un cœur excellents. Madame de Marsan s'y attache infiniment et sent toute l'importance de former l'un et l'autre d'une manière qui réponde à d'aussi heureuses dispositions. Mais elle n'a pas les connaissances nécessaires pour cette partie de son éducation ;

1. *Ibid.*

elle a pensé que les maîtres qu'elle pourrait y employer ne rempliraient pas cet objet aussi parfaitement que le pourrait faire une femme qui aurait les lumières et les sentiments joints à l'esprit du monde et à un grand usage de la société.

Elle connaissait depuis longtemps madame la marquise de la Ferté-Imbault; elle avait été de ses amies intimes dans sa jeunesse; elle a pensé qu'elle avait précisément tout ce qu'il fallait. Depuis six mois, elle l'a priée de venir souvent passer des quinzaines de suite à Versailles pour étudier le caractère de Madame et voir la manière de la prendre pour lui faire goûter les leçons qu'il serait question de lui donner. Madame de la Ferté-Imbault s'est portée avec plaisir à ses désirs. Elle est pleine de génie et de feu; elle a traduit Plutarque, les *Offices* de Cicéron; elle a la tête meublée de tout ce qu'il y a d'agréable dans la littérature grecque, latine et française; elle en fait usage avec une gaîté que rien ne peut altérer, et avec un naturel, un à-propos, un attrait qui la rend aimable et intéressante pour tout le monde. Elle a déjà commencé à composer de premières leçons extraites de l'*Amitié* de Cicéron qui sont agréables et qui ont fort bien pris auprès de Madame. Le choix de ce sujet a serré de plus en plus les nœuds de l'amitié qu'elle a pour madame de Marsan et a jeté les fondements de celle qu'elle aura bientôt pour une personne qui seconde aussi bien les sentiments de l'une et de l'autre et qui doit être en tiers autant dans leur intimité que dans leurs travaux. Il y a une grande apparence que ce genre de leçons réussira mieux encore que celles des maîtres qui ne peuvent jamais avoir l'assaisonnement de l'amitié ni celui d'une confiance animée par le plaisir d'une société aussi aimable qu'utile[1].

Vengée par ces hommages des sarcasmes de sa mère, la marquise se prépare enfin à rejeter son « domino de déraison » et à prendre place ouvertement parmi les moralistes de son époque.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

(*A suivre.*)

1. Cf. 10 septembre 1772, *Journal inédit* de Louis le Fèvre d'Ormesson, comte de Noiseau, président à mortier, puis premier président du Parlement de Paris (1718-1789).

LE « QUATRIÈME POUVOIR »

EN

ANGLETERRE ET EN AMÉRIQUE

Le quatrième pouvoir, c'est la presse. Du moins, on le dit. Il y a des journalistes qui n'en sont pas absolument convaincus; mais ils laissent dire. Mieux vaut toujours paraître puissant que misérable....

Au reste, la presse est certainement une puissance. Si elle n'est pas la quatrième dans l'État, — en France, je mettrais volontiers la bureaucratie après ou même avant le législatif, l'exécutif et le judiciaire — elle est tout de même une force. Elle l'est notamment en Angleterre et en Amérique où l'opinion publique est sinon la souveraine maîtresse, du moins la souveraine arbitre de la nation. Elle l'est surtout à cause du prodigieux développement matériel, financier, industriel que représente là-bas un grand journal ou une grande revue.

Et c'est, si vous le voulez bien, cette force que nous allons étudier dans les deux pays de langue anglaise où, sous des aspects variés, elle a pris une ampleur inconnue et redoutable.

Rendons d'abord visite aux journaux d'Angleterre.

L'Anglais lit son journal avec confiance et fidélité. C'est un devoir rituel qu'il accomplit, comme de prendre du bacon à son *breakfast* le matin ou d'aller au *church* le dimanche. Il ne pratique pas, en matière d'événements, la doctrine du

splendide isolement. Il veut savoir ce qui se passe dans le monde. Il en a besoin pour ses affaires, pour son commerce ou pour satisfaire son amour du sport. A toute époque, il a eu le goût de la nouvelle.

Si l'on prend le premier numéro du *Times*, qui parut le 1er janvier 1788, on constate qu'il publiait un nombre déjà considérable de correspondances étrangères : il en publiait deux de Paris et de Rotterdam, en date du 25 décembre 1787, c'est-à-dire sept jours après; de Francfort en date du 14 décembre, c'est-à-dire dix-huit jours après; de Varsovie, le 5 décembre, c'est-à-dire après vingt-sept jours et de Constantinople, le 10 novembre, c'est-à-dire après cinquante-deux jours.

La tradition s'est maintenue. Et les journaux, dits populaires, publient aujourd'hui encore une masse de nouvelles de l'étranger qu'on ne retrouverait en quantité dans aucune autre presse du monde. Ces nouvelles ne sont jamais fabriquées, elles sont bien parties de l'endroit indiqué, à la date mentionnée; elles ont bien été transmises par câble, par sans-fil, ou par poste; elles n'ont pas été polluées en route par l'affreux microbe moderne, le *microbe expansionniste*, grâce auquel, avec une dépêche de cinquante mots, on peut confectionner une colonne de texte. Mais elles sont exclusivement destinées à la consommation britannique; elles ont été rédigées par des Anglais qui invariablement se placent au point de vue anglais.

J'ai souvent fait cette comparaison. Prenez trois journalistes : un Français, un Américain, un Anglais. Envoyez-les tous les trois sur le même théâtre d'événements. Envoyez-les, par exemple, étudier le bolchevisme en Russie. Et amusez-vous à regarder ce que chacun d'eux vous rapportera de là-bas... Pour le Français, c'est couru : il reviendra avec une opinion personnelle nettement arrêtée, il reviendra ou bolcheviste, ou anti-bolcheviste; pour l'Américain, il ne regardera pas bien profondément et cherchera surtout à cueillir à la surface de bonnes histoires, *good stories*, qui fassent bien rire ou bien frémir son public; pour l'Anglais, moins de doute encore que pour les deux autres : il aura scruté les hommes et les choses avec une jumelle britannique et il n'y aura démêlé

que les hommes pouvant servir l'intérêt britannique et que les choses pouvant nuire à l'intérêt britannique.

Ceci explique l'extraordinaire esprit insulaire de l'Anglais, son incompréhension de l'Europe, sa méconnaissance des peuples européens. Ceci explique qu'aux jours tragiques de juillet 1914, Sir Edward Grey ait pu répondre d'une voix dolente aux adjurations de Paul Cambon de jeter immédiatement l'épée de la Grande-Bretagne dans le plateau de la balance internationale : « Non, je ne puis.... L'opinion publique anglaise ne comprendrait pas que nous risquions un conflit pour la Serbie. » En effet, elle ne l'eût pas compris, parce que ses journalistes ne lui avaient guère montré la petite Serbie que sous le prisme étroit du commerce que la Grande-Bretagne faisait avec elle, parce qu'ils ne s'étaient eux-mêmes jamais imaginé que cet arbrisseau lointain pût mettre le feu à toute la forêt européenne et que les flammes viendraient lécher le rivage des Iles Britanniques. Pour n'avoir jamais regardé que les intérêts matériels immédiats de l'Angleterre, les journalistes anglais n'ont pas aperçu les intérêts moraux lointains auxquels malgré tout était lié le sort de l'Angleterre. Un seul peut-être l'a vu, Wickham Steed, qui avait vécu pendant des années à Vienne et à Rome. Et Steed a été prophète partout, sauf en son pays. Le *Times* lui-même n'a pas compris Steed, qui comprenait trop bien le monde. Et il a fini par briser avec un homme, qui ne voulait pas briser avec son européanisme.

Le résultat le plus curieux de cet esprit insulaire, c'est qu'il met le pays le plus flegmatique et le plus méthodique de l'univers à la merci d'une impulsivité, qui est la négation même de la méthode et du flegme.

Sait-on, par exemple, que l'entente cordiale est due pour bonne partie au fait que, en 1900, Lord Northcliffe possédait déjà une automobile et vint se promener avec cette automobile sur les routes de France? L'histoire vaut d'être contée... En 1900, la France n'avait pas en Angleterre d'adversaire plus acharné que le *Daily Mail*. Chaque matin, la feuille populaire, qui tirait déjà à un million d'exemplaires, disait son fait à la France et aux Français. Et ce fait n'était rien moins qu'aimable. Lors de l'affaire Dreyfus, le *Daily Mail*

avait été jusqu'à demander qu'on boycottât en Angleterre tout ce qui venait de France : produits, marchandises, et même le vocabulaire. Le hasard voulut qu'alors son propriétaire eût une automobile et qu'il désirât l'essayer sur les routes françaises, dont chacun lui vantait la magnificence. Northcliffe commence donc à rouler le long de nos chemins, s'attendant à quelque incident : n'écrivait-on pas chaque jour dans son journal que la vie n'était pas tenable pour les touristes anglais en France? D'incident, il n'y en eut pas le moindre. Partout, dans les plus petites auberges, on reçoit avec égards ce gentleman à la figure ronde et au regard clair. On le traite bien. On traite bien son chauffeur. On traite encore mieux son auto, que les enfants dans les villages regardent avec admiration. Northcliffe est surpris, charmé, conquis. Comme tout Anglais loyal, il pratique le *fair play*. On a trompé le public en Angleterre sur le compte de la France. Il le sait. Il le voit. Eh bien, il le dira... Et, rentrant à Londres, il prend lui-même la plume, raconte ce qu'il a vu, détruit de ses propres mains l'échafaudage de sottises qu'il a laissé élever, renverse la vapeur de sa locomotive journalistique, fait marche en avant pour la France. Depuis lors, nous n'avons pas eu d'ami plus fidèle et le *Daily Mail* n'a jamais cessé de nous témoigner sa sympathie...

O étrange destinée qui gouverne les hommes et qui fait que les mêmes gestes n'engendrent pas toujours les mêmes résultats! Lord Northcliffe n'est plus, mais il a laissé derrière lui un frère, Lord Rothermere, qui règne aujourd'hui sur le *Daily Mail*. Lord Rothermere a également une auto et la fantaisie l'a pris, lui aussi, l'été passé, d'aller rouler sur les routes de l'Europe centrale. Ses cylindres l'ont mené en Hongrie et, à vingt-sept ans d'intervalle, il a été pris pour la République magyare du même enthousiasme que son frère jadis pour la République française. Comme lui, il a cru devoir saisir la plume en rentrant et il a célébré les plaines hongroises, leurs habitants, leurs gouvernants. Il a poussé l'enthousiasme jusqu'à demander qu'on revise le traité de Trianon et qu'on rende une partie de la Slovaquie à ses anciens maîtres. Voilà Budapest dans la jubilation et Prague en émoi! Voilà l'Europe centrale en ébullition!

Qui niera, après cela, que l'automobile joue un grand rôle dans les affaires de ce monde? Et à quoi tient le sort des peuples et le remous de cette mer, qui s'appelle l'opinion publique?

***

Mais regardons d'un peu plus près Sa Majesté la presse anglaise...

Le doyen, qui est d'ailleurs demeuré le prototype des journaux britanniques, est le *Times*. Nous avons vu qu'il était né le 1er janvier 1788 et qu'il marchait par conséquent sur ses cent quarante ans. Ne croyez pas que cette longue existence fut exempte de toutes vicissitudes. Que d'obstacles il y eut à vaincre! Que de difficultés à surmonter!

Dès l'année qui suivit son apparition, son propriétaire, John Walter, était mis en prison pour avoir laissé écrire que « le prince de Galles et le duc d'York avaient eu une conduite telle que le roi leur avait infligé un blâme sévère. » John Walter subit seize mois de détention : son journal n'en continua pas moins à paraître.

Plus tard, en 1810, les ouvriers typographes déclarèrent subitement la grève. On se mettait déjà en grève en 1810! Heureusement, c'était un samedi. Le *Times* ne paraissant pas et n'ayant jamais paru le dimanche, John Walter avait quarante-huit heures devant lui pour parer au danger... Sans rien dire, il racola rapidement quelques apprentis du dedans et quelques imprimeurs du dehors, endossa lui-même une blouse de typo et, avec son escouade novice, travailla sans relâche pendant trente-six heures. Le lundi matin, les grévistes virent avec stupeur le *Times* paraître à l'heure exacte et se distribuer comme d'habitude. La lutte se prolongea pendant cinq mois, au cours desquels, chaque soir, John Walter fit lui-même office d'ouvrier. C'est à cette indomptable énergie que le journal dut de ne pas voir son cycle interrompu un seul jour.

Une autre fois, ce fut le gouvernement lui-même contre lequel le *Times* eut à lutter. Le ministère Pitt, ne pouvant le faire servir à ses vues, résolut de le discréditer et le ruiner. Par ordre supérieur, les correspondances spéciales du *Times*,

organisées déjà suivant un vaste système, furent arrêtées dans les ports de débarquement pour donner l'avance aux correspondances des feuilles ministérielles. John Walter, exclu de la voie commune des paquebots et de la poste, créa un service particulier, eut ses navires, ses malles-postes et ses courriers. Il battit même le gouvernement en organisant le premier un service mensuel de dépêches entre les Indes et l'Angleterre.

Aujourd'hui toutes ces tribulations sont loin : la petite feuille de 1788 est devenue un grand journal qui paraît chaque jour sur vingt pages et qui est remarquable par la perfection de son impression et la qualité de son papier. La première page demeure exclusivement consacrée à la publicité et, selon une tradition désormais légendaire, les naissances, les mariages, les décès paraissent en tête de la première colonne, à l'endroit même où, en France, nous avons coutume de mettre nos leaders. Les pages 9 et 10 appartiennent aux nouvelles de l'étranger et de l'Empire. La page 11 est celle des éditoriaux (il y a presque toujours trois éditoriaux dans le *Times*). La page 14 est réservée aux illustrations et constitue une concession aux goûts modernes pour la photographie. Les pages 15, 16, et 17 appartiennent habituellement aux cours de bourse et de commerce, qui ne couvrent pas moins de vingt et une colonnes du journal.

L'orgueil du *Times* a pendant longtemps été son service de dépêches étrangères.

— Nous avons, — disait un jour Disraëli, — deux ambassadeurs dans chacune des grandes capitales du monde : l'ambassadeur de Sa Majesté et le correspondant du *Times*.

Ces correspondants, dont plusieurs tels que O'Reilly, Billy Russell, Prévost-Paradol, Blowitz, Morrisson, Steed ont laissé ou laisseront des noms fameux dans l'histoire du journalisme, n'étaient pas seulement des informateurs de premier ordre, qui accomplirent de véritables exploits de reportage, mais c'étaient aussi de redoutables manieurs d'opinion publique, qui exerçaient une influence considérable sur le jugement de la masse anglaise.

A la différence des ambassadeurs de Sa Majesté qui regardaient parfois à la dépense pour tenir Downing Street au

courant, aucun sacrifice pécuniaire ne coûtait aux correspondants du *Times* pour renseigner à travers leur journal l'Angleterre entière. Les quelques chiffres que voici sont couramment cités comme des exemples classiques...

En 1882, un seul câblogramme, parti de Colombo et donnant une description du Tonkin, a coûté 40 000 francs. La même année, le correspondant spécial du *Times* à Alexandrie a dépensé en chiffres ronds 500 000 francs pour les dépêches qu'il expédia sur les événements d'Égypte. Vers la fin du siècle, une révolution ayant éclaté en République Argentine, un correspondant du *Times*, qui se trouvait par hasard sur les lieux, n'hésita pas à dépenser de sa propre autorité 50 000 francs en deux jours pour tenir l'Europe, qui l'ignorait, au courant de ce lointain changement de gouvernement. En 1900, lors du soulèvement des Boxers, le *Times* dépensa en quelques semaines 250 000 francs pour les dépêches du docteur Morrison, assiégé à Pékin dans les légations, et il en dépensa 300 000 pour ses câblogrammes de Tien-Tsin, de Changhaï et de Tokio — si bien que l'insurrection chinoise lui coûta plus d'un demi-million en dépêches!...

Mais, quelque énormes que ces chiffres paraissent encore aujourd'hui, ils ont pâli — nous le verrons plus loin — à côté des sommes que les Américains jettent dans la télégraphie avec ou sans fil. Et puis, les correspondants du *Times*, beaucoup plus commentateurs qu'informateurs, sont peut-être moins prisés du grand public actuel, qui veut avant tout des nouvelles et se fait lui-même une opinion sur les événements. Aussi est-ce ailleurs qu'il faut de nos jours chercher le secret de la suprématie du vieux journal de la Cité.

Peut-être bien réside-t-il dans l'ampleur des documents que chaque matin il continue à apporter au public. C'est ainsi qu'il publie presque *in extenso* les comptes rendus du Parlement, en même temps qu'il donne sans exception tous les cours cotés au Stock-Exchange, le programme détaillé et complet des théâtres, des courses, etc. En outre, la tradition s'est maintenue, quand un homme d'État, ou un savant, ou un littérateur, a une observation à présenter, d'écrire au *Times* : il est donc bien rare qu'il n'y ait pas encore aujourd'hui, chaque matin, une lettre insérée qui porte un des

grands noms de la politique, de la diplomatie, de la finance ou du théâtre. Cette lettre, adressée au rédacteur en chef, se terminait invariablement, il y a encore peu de temps, par la formule :« *I am, Sir, your obedient servant.* Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur ».

Enfin, les annonces sont demeurées d'une haute qualité. Elles n'envahissent pas tout le numéro. Sur vingt pages, elles ne dépassent pas huit pages, laissant à la rédaction une place considérable. Elles sont remarquablement classées par catégories : Commerce, Immeubles, Finances, Distractions, Voyage, etc.... Toute publicité de caractère immoral ou même douteux est impitoyablement refusée — ce qui n'empêche certaines insertions d'être parfois aussi pittoresques qu'amusantes. On a relevé, par exemple, un jour, une annonce ainsi conçue :

« *Un pauvre pasteur, qui ne peut joindre les deux bouts de l'année et qui a six enfants, demande qu'on veuille bien lui faire cadeau d'un piano, afin que sa fille aînée apprenne la musique.* »

Et, une autre fois, on a vu paraître l'annonce suivante :

« *A louer journaliste à la ligne ou au mois. Fournit reportages, biographies et critiques.* »

Les deux annonces eurent d'ailleurs un succès éclatant : le journaliste à louer a trouvé preneur et est devenu une des plus fines plumes du Royaune-Uni. Quant au pauvre pasteur, il a reçu non pas un piano pour sa fille, mais six pianos pour chacun de ses enfants.

De toutes façons, le *Times*, qui dans son premier numéro avait affiché cette légendaire profession de foi : « *Nous aurons deux faces comme Janus : avec l'une, nous sourirons constamment aux amis de la vieille Angleterre; avec l'autre, nous froncerons toujours le sourcil contre ses ennemis,* » est demeuré fidèle à lui-même. Il est certainement, après cent trente-neuf ans d'existence, le journal le plus typique de la presse anglaise. Et, quand on le parcourt, on comprend le magnifique éloge que Sir Bulwer Lytton prononça un jour en pleine Chambre des Communes :

— Messieurs, si j'avais à transmettre aux âges futurs une preuve de la civilisation anglaise au XIXe siècle, je ne choisirais ni nos docks, ni nos chemins de fer, ni nos édifices publics,

ni même le magnifique Parlement où nous sommes. Non : il me suffirait, pour donner cette preuve, d'un simple numéro du *Times*....

***

Bien entendu, il y a en Angleterre d'autres grands journaux. Il y en a à Londres et il y en a dans la province anglaise.

Le phénomène intéressant est qu'ils sont peu nombreux et, en quelque sorte, stéréotypés. Alors qu'en France, il ne se passe pour ainsi dire pas d'année où quelque feuille nouvelle ne vienne à bourgeonner et quelque feuille ancienne à mourir sur l'arbre journalistique, la floraison britannique ne se renouvelle pas. Elle ne s'étiole pas non plus. Les journaux vivent vieux de l'autre côté de la Manche...

A Londres, à une unité près, on compte les mêmes qu'il y a vingt-cinq ans : *Times, Daily Telegraph, Morning Post, Daily News, Daily Chronicle, Daily Mail, Daily Express, Westminster Gazette.* Seul, le très conservateur *Standard* est mort et le très communiste *Daily Herald* est né. C'est dans la nature des choses. En province, il n'y a guère que huit journaux comptant réellement : le *Manchester Guardian*, la *Liverpool Post*, la *Yorkshire Post*, le *Sheffield Daily Telegraph*, le *Scotsman*, le *Glasgow Herald*, les *Plymouth Western Morning News* et les *South Wales News.*

Le prénom de chacun de ces journaux indique très clairement la région ou la ville où il règne. Quant à l'étiquette politique, c'est la nuance conservatrice qui domine nettement. Sont seuls libéraux : à Londres, le *Daily Chronicle*, les *Daily News* et la *Westminster Gazette*; en province, le *Manchester Guardian*, la *Liverpool Post* et les *South Wales News.* Le *Times*, qui s'est toujours piqué d'indépendance, a en fait plutôt soutenu les cabinets conservateurs et les deux journaux populaires, le *Daily Mail* et le *Daily Express*, qui ont participé à l'impulsivité et à la variabilité d'opinion de leurs deux propriétaires, Lord Northcliffe et Lord Beaverbrook, tendent en tout cas plutôt vers le conservatisme. Le *Daily Herald*, comme il a été dit, représente la doctrine de Moscou.

On observe la même prédominance conservatrice dans les grandes revues : la *National Review*, la *Fortnightly Review*,

la *XIXth Century Review*, la *Saturday Review*, le *Spectator*, toutes revues anciennes, puissantes, solidement rédigées et remarquablement éditées, qu'on se dispute dans les grands clubs, sont conservatrices. Seuls, le *Truth* et la *Nation*, plus légers et chétifs d'aspect, défendent la doctrine libérale. Le *New Statesman* représente l'idée travailliste et Moscou n'a pas encore jugé à propos d'avoir son magazine.

Au fond, c'est peut-être moins en conservateurs et libéraux qu'en anciens et en modernes qu'il conviendrait de cataloguer tous ces journaux et toutes ces revues. Il y a, d'un côté, la vieille presse conservatrice ou libérale, faite sur le même modèle qu'il y a trente ou cinquante ans et il y a, de l'autre côté, la jeune presse, dont le *Daily Mail* et le *Daily Express* sont les prototypes. Northcliffe, quand il a créé son *Daily Mail*, n'a pas seulement bouleversé les règles de la mise en page, des titres et de la présentation : il a aussi bouleversé les lignes bien arrêtées et tirées au cordeau de la politique, la mentalité des lecteurs, l'esprit du public. Il a fait éclater à la fois les cadres des formes d'imprimerie et la croûte épaisse des traditions enracinées de la masse.

Northcliffe n'était ni un grand organisateur (son frère, lord Rothermere, lui a organisé presque toutes ses publications), ni un grand journaliste (M. Kennedy Jones lui a soufflé presque toutes ses campagnes), ni un grand cerveau, ni un grand cœur; mais il avait une intensité de vie et d'imagination extraordinaire. N'importe qui eût pu créer un de ses journaux ou un de ses magazines. Mais lui seul a pu les faire vivre en leur insufflant cette mobilité de pensée, d'action, d'enthousiasme, de colère qui est le propre de la vie. Et les peuples, quels qu'ils soient, marchent vers la vie. Si, comme cela est indéniable, la lutte aujourd'hui est entre la vieille presse traditionaliste et la presse populaire, mieux vaut miser sur la jeune presse, car elle a pour elle la vie...

***

On ne peut quitter la presse anglaise, sans avoir réservé une mention spéciale à deux publications qui n'ont leur pareille dans aucun autre pays au monde : *Punch* et *Tit-Bits*.

Punch est le roi des journaux satiriques. Il a réalisé ce tour de force d'être à travers les âges gai sans effort, mordant sans méchanceté, spirituel sans aigreur. On demandait un jour à Paul Cambon :

— Mais enfin qu'est-ce au juste que l'humour britannique?

Et il répondait :

— Achetez un numéro du *Punch* : vous comprendrez...

Punch est en effet un comprimé hebdomadaire de l'humour anglais, pas seulement en matière politique mais en matière sociale, dans ce qu'il a de meilleur. Il est la peinture des mœurs et de l'esprit d'un peuple. Il mériterait presque d'être mis entre les mains de nos étudiants comme on leur met Shakespeare ou Bacon.

Quant à *Tit-Bits*, c'est une autre affaire et une autre histoire.

Il y avait une fois — vers la fin du siècle dernier — un pauvre avocat sans cause, qui passait toutes ses journées à Londres à lire des journaux. Il s'appelait George Newnes. Quand quelque chose le frappait ou l'intéressait, il sortait une paire de ciseaux de sa poche, pratiquait une ouverture dans le journal et mettait le morceau découpé dans un tiroir. Il en eut ainsi bientôt un meuble plein. Il se dit alors qu'il serait injuste de garder tous ces trésors pour lui et de n'en pas faire profiter le public. Et il résolut d'éditer, sous forme de volume, ses découpures.

Il publia donc une brochure verte d'une vingtaine de pages environ qu'il intitula *Tit-Bits* (traduisez : *Pour la bonne bouche*!) et qu'il vendit dix centimes. La brochure s'enleva en un clin d'œil et il fallut en refaire dix éditions successives.

Alléché, l'auteur en publia une seconde, puis une troisième, puis, il la transforma en journal périodique paraissant tous les samedis. Au bout de trois ans, *Tit-Bits* tirait à cent mille exemplaires. L'avocat résolut alors de fonder une société anonyme en faisant appel au public : seulement, il fit appel à un public spécial — au public des marchands de journaux. Et, dans son prospectus d'émission, il stipula que, pour souscrire une action de *Tit-Bits*, il faudrait être vendeur de journaux ou détenteur de kiosques...

On voit d'ici le résultat : chaque libraire de Londres, étant actionnaire de *Tit-Bits*, eut intérêt à ce qu'il prospérât et

poussa de toutes ses forces à la vente. *Tit-Bits* tirait encore, il y a quelques années, à 2 200 000 exemplaires; le pauvre avocat sans cause était devenu quarante fois millionnaire; il portait titre et avait siège à la Chambre; on l'appelait Sir George Newnes.

Ce qui faisait l'originalité de son invention, c'est que *Tit-Bits* ne s'occupait pas de littérature, ni de philosophie, ni de morale, ni de religion, ni de politique. Il était d'une correction exemplaire et les filles les plus rigides pouvaient en permettre la lecture à leurs mères les plus dévergondées. Il s'occupait exclusivement de statistique. Mais c'était une statistique qui n'avait rien de rébarbatif et qui était presque toujours amusante, parce qu'elle était toujours d'actualité.

Un théâtre, par exemple, venait-il à brûler, *Tit-Bits* vous donnait la liste exacte et complète de tous les théâtres, qui ont brûlé depuis la civilisation du monde. Il y en a dix-huit mille sept cent quatre-vingt-trois! Il vous annonçait en même temps que chaque théâtre comptait en moyenne douze cents spectateurs et que la statistique prouvait que le dixième en était régulièrement rôti : cela fait deux millions deux cent cinquante-trois mille neuf cent soixante personnes qui ont péri depuis Jésus-Christ, parce que la commission des théâtres, depuis deux mille ans, n'a jamais fait à temps son devoir ou parce que les pompiers ont fait le leur trop tard.

Un déséquilibré tirait-il sur le prince de Galles ou sur un chef d'État, *Tit-Bits* en profitait pour dresser au moins cinq statistiques : 1° statistique de tous les criminels qui, depuis cent ans, ont été reconnus être des dégénérés ou des détraqués; 2° liste des personnages princiers sur lesquels on a tiré depuis le commencement du siècle et qu'on a ratés; 3° nomenclature des coups de revolver fameux; 4° relevé des personnages célèbres auxquels il est arrivé malheur en voyageant; 5° noms de toutes les gares de chemin de fer du globe où des tentatives criminelles ont été commises.

Il y a des gens sur lesquels ces chiffres produisent un effet déprimant à la longue : ils ne peuvent plus manger un œuf à la coque sans penser qu'il y a eu dans la matinée 8 400 933 poules qui ont pondu 17 800 483 œufs et cette pensée leur coupe la digestion. Mais il y en a d'autres qui sont enchantés de

savoir ces choses-là : en Angleterre, il y en a au moins douze cent mille qui, avant la guerre, donnaient chaque semaine, douze cent mille pence pour s'en repaître. Cela faisait sept millions de pence par mois et quatre-vingt quatre millions de pence par an...

Arrêtons-nous là. La statistique, comme la danse, a ses vertiges. Elle vous entraîne. Quand on commence à se laisser enlacer par elle, on ne sait plus où on va...

***

Et nous avons à aller en Amérique pour voir comment s'y comporte le quatrième pouvoir.

La grande différence, l'énorme différence qu'il y a entre le lecteur anglais et le lecteur américain est que le premier lit consciencieusement son journal, tandis que le second se contente de le regarder.

Comment le lecteur américain lirait-il? D'abord, il appartient à un pays où on a coutume de réduire au minimum l'effort physique et cérébral : or, lire suppose un effort à la fois physique et cérébral. Ensuite, il appartient à un peuple qui se suffit à lui-même et n'a pas besoin pour sa vie quotidienne de savoir ce qui se passe chez les autres. Enfin, on lui remet, sous forme de journal, une telle masse de papier qu'il est submergé.

— Quelqu'un, — me disait un jour le président Butler, — qui à l'aube commencerait à lire le *New York Times* sans en passer une ligne, ne serait pas certain de l'avoir fini au coucher du soleil. En tout cas, le dimanche, il n'arriverait sûrement pas à lire d'un bout à l'autre les cent pages de l'édition dominicale.

— Alors, — demandai-je indiscrètement, — comment font les gens pressés?

— Ils ne lisent que les trois ou quatre choses qui les intéressent. Parfois, ils mettent de côté une feuille ou un article et les lisent cinq ou six jours plus tard, quand ils prennent un train ou quand ils vont en week-end à la campagne...

De cette inaptitude à lire et de cette impossibilité de tout lire vient l'aspect particulier— et qui choque le goût européen — des journaux américains : ces titres énormes, imprimés en caractères d'affiche; ces doubles et triples sommaires,

qui s'efforcent de résumer en une dizaine de lignes le contenu de plusieurs colonnes de textes; ces débuts d'articles où l'auteur commence par condenser toute son histoire en un ou deux paragraphes, quitte à la recommencer ensuite pour la narrer en détail; ces portraits gigantesques, qui couvrent parfois l'espace d'une demi-page... Il faut à tout prix accrocher le regard du lecteur, à défaut de son attention. Il faut lui donner au moins une idée vague d'un événement ou d'un raisonnement. Il faut lui mastiquer les nouvelles de la planète pour qu'il en digère au moins la substance essentielle. Il faut lui implanter quelques notions de ce qui se passe de par le monde.

De là vient aussi cette coutume barbare, qui a commencé de s'établir en Europe, de ne donner en première page ou en bonne place qu'un quart ou un tiers d'un article ou d'un reportage et de rejeter les trois autres quarts ou les deux derniers tiers à la page 17 ou à la page 43. Il faut ménager les forces de ce lecteur débile. Il faut au moins lui donner le prologue et le commencement de l'intrigue d'une pièce politique : tant pis s'il ignore le dénouement et la conclusion! Il ne tenait qu'à lui d'aller les chercher plus loin.

Cependant, soyons équitables : ces procédés, contre lesquels proteste notre esprit latin, ont un avantage. Ils facilitent la lecture de celui qui veut vraiment lire. Par dessus tout, ils donnent au journal une impression extraordinaire de vie et de variété. Et la vie, la variété, le mouvement — nous l'avons vu à propos du *Daily Mail* — sont des lois auxquelles nulle entreprise moderne ne saurait se soustraire.

— Dieu lui-même a besoin de cloches, — disait le bon Lamartine auquel ses admirateurs venaient un jour, en tremblant, proposer de faire de la publicité sur son grand nom.

Le journal américain dispose quotidiennement d'un nombre considérable de cloches, et même de bourdons, grâce auxquels il espère faire entrer les fidèles à l'intérieur des colonnes de son temple. Si ces fidèles y viennent pour méditer et s'instruire, il n'y a que demi-mal...

***

Par ailleurs, il y a de grands, de très grands journaux américains. Du consentement universel, le *New York Times* est le plus grand de tous. Et il lui manquerait très peu de chose pour être le premier journal du monde civilisé. Étrange coïncidence qui veut que, dans les deux hémisphères anglo-saxons de la planète, les deux plus grands journaux s'appellent tous deux *Times*!...

M. Louis Wiley, qui a la gérance administrative — son titre exact est *business manager* — de cette extraordinaire entreprise, me donnait récemment les chiffres suivants que tout commentaire affaiblirait.

— Le tirage quotidien du *Times* est en semaine de 400 000 et le dimanche de 600 000 exemplaires. Pour l'imprimer, nous usons 174 tonnes de papier blanc par jour, coûtant 15 600 dollars et 4 tonnes d'encre coûtant 654 dollars. La seule distribution du journal par camion et chemin de fer coûte annuellement plus de 1 million de dollars... Rien que dans notre *building* de la 43e rue, nous employons 2 200 personnes, auxquelles nous versons chaque semaine 100 000 dollars de salaire... Notre facture pour les câbles et les télégrammes s'élève à elle seule à 300 000 dollars par an. Chaque jour, nos dépenses totales se montent à 40 000 dollars — soit 1 800 dollars par heure...

M. Wiley n'ajoutait pas — je l'ajouterai pour lui — que le *New York Times* est la plus merveilleuse affaire qu'on ait connue. Acheté en 1896 par M. Adolph S. Ochs pour la somme modique de 75 000 dollars, il a, en trente ans, rapporté plus de 100 millions de dollars et sa valeur commerciale atteint aujourd'hui 1 milliard de dollars. On peut avantageusement comparer ce journal à une mine du Transvaal.

Et j'ajouterai aussi que cette encyclopédie quotidienne — le *Times*, nous l'avons dit, paraît chaque jour sur quarante pages — honore véritablement la pensée et le travail modernes. C'est la photographie impartiale et complète de tous les événements du globe terrestre.

La caractéristique la plus remarquable est le soin jaloux avec lequel le *fait* s'y trouve séparé du *commentaire*. D'un

côté, il y a les informations, c'est-à-dire presque tout le journal; d'un autre côté, il y a les appréciations, c'est-à-dire une seule page, dite page éditoriale. Un homme politique prononce-t-il un discours? Quel que soit le parti auquel il appartienne, son discours est reproduit le plus souvent *in extenso*, sans que le reporter exprime la moindre opinion. Dans la page éditoriale, il est ensuite loué ou éreinté selon le jugement du rédacteur en chef. Un événement financier, économique, littéraire surgit-il? Quelle que soit la répercussion qu'il puisse avoir, il est présenté sans commentaires dans le corps du journal : c'est affaire au rédacteur en chef, dans la page éditoriale, à en apprécier la portée et les conséquences. L'inconvénient est peut-être de rendre un peu incolore la lecture du journal; mais l'immense avantage est que, à part la page éditoriale, les lecteurs de tous les partis, de toutes les opinions, de toutes les croyances, peuvent tout lire sans éprouver la moindre contrariété, le plus léger heurt. On leur apporte des matériaux : libre à eux de les disposer, selon leur jugement, comme ils l'entendent.

Naturellement, ce qui fait la prospérité matérielle du *New York Times*, ce sont ses annonces... Mais ici encore le mieux est de laisser la parole à M. Louis Wiley. En quelques chiffres il va vous faire toucher du doigt le mécanisme budgétaire d'un grand quotidien.

— Le *Times*, — vous dira Wiley, — se vend deux cents en semaine (deux sous-or français) et cinq cents le dimanche. Là-dessus 40 p. 100 n'arrivent jamais jusqu'à la caisse du journal : ces 40 p. 100 restent entre les mains des dépositaires et des vendeurs, à titre de commission. Résultat : les recettes de la vente seule ne suffiraient pas à couvrir le prix du papier, qui nous coûte annuellement 5 millions et demi de dollars. Rien qu'avec le papier nous aurions chaque jour un manque à gagner de 6 000 dollars. Il faut donc bien que, pour couvrir les frais énormes auxquels entraînent le papier, les machines, le matériel, les services de rédaction, le personnel, nous ayons d'autres ressources. Ces ressources, nous les demandons exclusivement à l'annonce... Pour nous, l'annonce est une nouvelle : c'est même dans un certain sens de l'information. Un journal qui n'a pas d'annonces est un journal qui prive

ses lecteurs d'une masse considérable et curieuse de nouvelles et d'informations. Aussi bien, notre administration traite-t-elle l'annonce comme notre rédaction traite l'information : elle la contrôle, elle l'examine avec soin, elle s'assure qu'elle ne contient rien de contraire aux lois ou aux mœurs, elle exige que l'annoncier en assume l'entière et pleine responsabilité, elle veille à ce qu'elle soit agréablement présentée et attire le regard comme le plus joli des paysages... Grâce à ces principes, notre publicité a un rendement qui va croissant : en 1896, nous avions inséré 2 227 196 lignes d'annonces; en 1923, nous en avons inséré 24 101 126 lignes.

Si nous supposons, ce qui n'est pas excessif, que chacune de ces 24 101 126 lignes a rapporté en moyenne 10 francs français, cela fait plus de 240 millions qui sont entrés dans la caisse du bon Wiley. Il a pu, avec ça, acheter du papier qui n'était pas de chandelle...

***

Il y a, bien entendu, d'autres journaux aux États-Unis que le *New York Times*. Il y en a même une multitude. D'après une statistique officielle du Département du Commerce, que j'ai sous les yeux, il y avait très exactement, au 1er janvier 1927, 20 766 journaux et revues en Amérique — à savoir 2 333 quotidiens, 13 176 hebdomadaires et 5 257 publications mensuelles ou trimestrielles. La population des États-Unis, selon le dernier recensement, étant de 117 millions d'habitants, cela fait donc un journal ou une revue par six mille habitants. On a calculé en outre que ces 20 766 journaux et revues employaient 420 000 personnes et distribuaient annuellement 700 millions de dollars de salaires. Les 2 333 quotidiens représentent à eux seuls un tirage quotidien de 35 millions d'exemplaires. C'est, comme on le voit, pour un peuple qui lit peu ou qui lit mal, une masse énorme...

Dans cette masse se trouvent de très beaux et très bons journaux, dont la facture ressemble d'ailleurs beaucoup à celle du *New York Times*. On peut citer le *New York Herald-Tribune* et le *World*, à New York; le *Public Ledger*, à Philadelphie; la *Chicago Tribune* et les *Chicago Daily News*, à

Chicago; le *Globe Democrat*, à Saint-Louis; le *Milwaukee Journal*, à Milwaukee; le *Chronicle*, à San Francisco; la *Free Press*, à Detroit, etc. Les journaux régionaux sont naturellement devenus presque aussi puissants que les journaux de New York : l'éloignement et la distance les a favorisés. Il faut un jour et demi pour aller de NewYork à Chicago, deux jours pour aller à Saint-Louis, cinq jours pour aller à San Francisco. La vente des journaux de New York est donc presque nulle à Chicago, à Saint-Louis et de l'autre côté de la barrière des Rocheuses. Mais la réputation des journaux new-yorkais y reste grande, car, par suite d'entente, leurs dépêches et leurs informations sont très reproduites et leurs noms sont cités en tête de la dépêche ou de l'information.

La presse Hearst mérite une mention à part. Elle comprend une dizaine de journaux qui sont la propriété de M. William Randolph Hearst et une cinquantaine de journaux affiliés. M. Jusserand l'a admirablement définie, quand il a dit que « elle était aussi peu considérée qu'elle était lue ». L'Américain, qui a une certaine culture et un certain *standing*, n'achète pas plus un journal de M. Hearst qu'une automobile de M. Ford. Le bas public lit au contraire volontiers ces feuilles à manchettes énormes, à titres tapageurs, qui contiennent des nouvelles toujours sensationnelles et généralement inexactes, avec des éditoriaux rédigés sur un ton de prédication où des appels humanitaires sont faits à des sentiments qui ne sont pas parmi les plus beaux de l'humanité. Mais, chose curieuse, le bas public lui-même se laisse peu prendre à cette cinématographie vulgaire et à cette rhétorique fielleuse. La preuve en a été fournie de façon éclatante pendant la guerre. Seul, de toute la presse américaine, M. Hearst a pris parti pour l'Allemagne contre les Alliés. Seul, quand son pays se battait, il a affiché des sentiments pacifistes. Seul, il s'est montré l'adversaire constamment perfide et injurieux de la France. Et ses lecteurs mêmes ne l'ont pas suivi. La grande masse du peuple, celle à laquelle il prétend s'adresser, a montré pour la cause des Alliés un enthousiasme, qui restera une des pages émouvantes de l'histoire de la guerre. Cette même grande masse garde au fond du cœur pour la France un sentiment de prédilection, dont on peut dire qu'il est un des phénomènes

les plus touchants de notre époque réaliste. M. Hearst est le mauvais berger, hypocrite et hargneux, d'un immense troupeau, qui lève la tête pour écouter son air acidulé de flûte, mais qui ne se laisse pas guider par lui et qui se garde tout seul : c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un troupeau...

Enfin, les magazines jouent un rôle considérable. Nous avons vu qu'il y en avait plus de dix-huit mille ! Il y en a là-dedans de graves, de techniques, de plaisants, de scientifiques, de féminins, d'universels, de spéciaux. On trouve toutes les gammes de l'arc-en-ciel typographique. On rencontre de quoi satisfaire tous les goûts, toutes les tendances, toutes les religions.

Je ne puis dresser un catalogue, ni même une anthologie. Je citerai seulement deux publications, l'une parce que son succès l'a mise hors pair, l'autre parce qu'elle n'a pas sa pareille comme conception dans le vieux Monde.

La *Saturday Evening Post*, qui est éditée à Philadelphie par M. Curtis, est incontestablement la reine des revues américaines. Elle ressemble assez comme aspect et comme format à notre *Illustration*; mais son volume est plus fort. Elle publie des contes et nouvelles qui passent pour les meilleurs de l'Amérique. Elle publie aussi, sous la signature des écrivains les plus réputés d'outre-Atlantique, de grandes enquêtes sur les événements du jour. Ainsi, elle s'adresse à la fois aux femmes et aux hommes, aux jeunes filles et aux étudiants, à la masse et à l'élite. C'est ce qui explique, pour une bonne part, son succès formidable, car la *Saturday Evening-Post* a eu, à un moment donné, un tirage qui avoisinait le million...

Le *Literary Digest* n'est comparable, comme formule, à aucune de nos publications européennes. Il est fait, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, d'extraits intelligemment découpés et adroitement agencés de tous les journaux et de toutes les revues du monde. Il ne traite par lui-même aucun sujet, mais il traite tous les sujets par l'intermédiaire des autres. Y a-t-il des taches dans le soleil de Locarno? Il vous résumera en trois pages les opinions de dix journaux allemands, dix journaux français et dix journaux anglais sur la fâcheuse apparition de ces taches et leur répercussion sur le système solaire pacifique de l'Europe. Y a-t-il des discussions sur les dettes interalliées? Il vous présentera tout ce qui a pu

être écrit là-dessus dans tous les camps de tous les pays par tous les hommes de toutes les écoles.

La variété des sujets traités est d'ailleurs infinie. Témoin cette extraordinaire nomenclature prise dans un numéro de l'été dernier...

« Pouvez-vous, demandait le *Literary Digest* à ses lecteurs, répondre aux vingt-cinq questions que voici?... Non?... Eh bien, vous trouverez la réponse dans nos colonnes, car nous les traitons toutes les vingt-cinq... »

Et les vingt-cinq questions étaient :

1. Quel est le héros de la scène ou de l'écran que les femmes préfèrent? 2. Quel est l'auteur fameux qui refusa peu aimablement de venir dîner à la Maison-Blanche? 3. Un docteur a-t-il le droit de mentir à son malade? 4. Quel pays souffre, à l'heure actuelle, d'anémie commerciale? 5. Quel est le président des États-Unis qui décommanda un dîner accepté par un fougueux sénateur? 6. Où y a-t-il en Europe plus d'un million de chômeurs? 7. Un homme sait-il toujours épeler correctement son nom? 8. Pourquoi la fumée pourrit-elle les vêtements? 9. Quelle est la célébrité féminine de l'Europe qui a qualifié M. Coolidge de « dîneur des plus agréables? » 10. Quelles sont les trois raisons de la prospérité américaine? 11. Qui était Ben Jonson? 12. Combien de temps peut vivre un perroquet? 13. Quels sont les deux prix d'ambition que ne put obtenir le général Leonard Wood? 14. Dans quelles îles orientales ont été supprimés tous mouvements communistes? 15. A quelle nationalité appartenait l'auteur de *Elizabeth et le jardin allemand*? 16. Quelle est la longévité naturelle d'un ver de terre? 17. Qui a été surnommé le prophète américain de la préparation? 18. Quelle est la propriété du lait qui peut être accrue par des rayons ultra-violets? 19. Que risque un aviateur quand il vire à pleine vitesse? 20. Quelle sera la lutte titanique que l'automobile aura à supporter? 21. Pourquoi certains missionnaires ont-ils changé d'opinion à propos du nationalisme chinois? 22. Quelle est la classe américaine qui va réaliser 200 millions de dollars de gains, par suite de l'augmentation de prix d'un certain produit? 23. Les églises protestantes gagnent-elles ou perdent-elles des fidèles? 24. A quel bateau devons-nous l'échec de la conférence navale de

Genève? 25. Pourquoi juge-t-on nécessaire de traduire à nouveau le vieux Testament?

Cela a évidemment l'air d'une gigantesque salade russe confectionnée pour de tout petits enfants. Mais les grandes personnes, elles aussi, aiment la salade russe. Et puis, il n'y manque pas un condiment...

***

La presse américaine compte-t-elle de grands journalistes?

Elle compte des écrivains pénétrants, qui ont un don prodigieux de vulgarisation, comme Simmonds et Garrett; de brillants correspondants, admirablement au courant des affaires d'Europe, comme James et Bell; un redoutable polémiste, comme George Harvey, hier encore ambassadeur en Angleterre et qui, avec une petite feuille analogue à la *Lanterne* de Rochefort, déboulonna en un an le président Wilson du socle où l'avaient élevé ses concitoyens; un chroniqueur populaire, sachant remuer la foule, comme Arthur Brisbane; d'autres encore...

Elle compte de grands directeurs de journaux et de grands directeurs d'agence, actifs, entreprenants, toujours à l'affût d'un progrès ou d'une innovation, toujours prêts, comme on dit là-bas, « à mettre au jeu », conduisant leur affaire de haut sans se perdre dans le détail, laissant une grande liberté d'opinion à leurs collaborateurs.

Tous ou presque tous les journalistes ont des situations stables et largement rémunérées. Le métier d'écrivain est de l'autre côté de l'Atlantique, un métier qui nourrit son homme. Il n'y a pas d'article de revue qui soit payé moins de 100 dollars, soit 2 500 francs de notre monnaie; pas de grande nouvelle qui soit payée moins de 200 dollars, soit 5 000 francs; pas de rédacteur en chef un peu important qui ait moins de 2 000 dollars, soit 50 000 francs d'appointements *par mois*. Et le plus petit rédacteur touche au minimum 50 dollars, soit 1 250 francs *par semaine*. Arthur Brisbane a fait une fortune avec ses articles quotidiens et est devenu un des riches propriétaires immobiliers de New York, où il possède tout un quartier.

Il faut dire qu'il existe en Amérique un système de publi-

cation, qui accroît considérablement les ressources des journaux et permet de donner de beaux honoraires aux écrivains : c'est le *syndicat*. Entendez par là que les plus grands journaux concluent des ententes soit entre eux, soit avec les petits journaux, pour la publication simultanée d'articles, de reportages, de dépêches. On revend, en d'autres termes, la copie qu'on détient; on la revend à cinquante, soixante, deux cents autres journaux; on en tire donc un bénéfice parfois élevé et qui dépasse largement les frais; on peut, alors, soit allouer une part bénéficiaire importante à l'auteur, soit lui accorder des honoraires inconnus en Europe.

J'ai vu, par exemple, pendant la guerre, un général anglais qui adressait tous les deux jours au *World* un article militaire de cent lignes, lequel lui était payé 200 dollars, soit deux dollars la ligne. C'était incontestablement un beau prix, qui eût satisfait tous les généraux-écrivains. Or, le *World* revendait pour la somme modique de 5 dollars ce même ar-article aux quatre-vingts journaux régionaux faisant partie de son syndicat : il encaissait donc 400 dollars et non seulement la collaboration de l'excellent général britannique ne lui coûtait rien, mais elle lui rapportait.

Voilà un effet heureux de la loi d'association que nous ne soupçonnons pas en France!

Quelle est la plus grande qualité du journaliste américain? C'est, en dehors de sa rapidité de mouvement, son objectivité d'esprit. De tous les reporters du monde, c'est celui qui est le plus disposé à l'impartialité. Il n'a généralement ni grande haine, ni grande passion. Il n'a, comme je l'ai dit plus haut, que le désir de faire un bon papier. Pourvu qu'il puisse servir un plat pimenté à ses lecteurs, il est satisfait!

Et quel est son principal défaut? A coup sûr, son penchant pour le bizarre, le sensationnel. Tout n'est pas sensationnel et bizarre dans la vie. La majorité des événements sont très simples, très terre-à-terre, très dépourvus d'originalité. Et l'art du journaliste doit consister à leur donner de la saveur, à les rendre intéressants, à en montrer l'importance dans la trame de l'Histoire.

J'ai souvent cité cet exemple typique... En avril 1921, je traversai l'Atlantique en compagnie de René Viviani, qui se

rendait en mission aux États-Unis. Toute une série d'événements secouaient alors notre vieille Europe : grève de chemins de fer en Angleterre, referendum en Silésie, agitation nationaliste en Allemagne, terreur rouge en Russie... Aussi les passagers de la *Lorraine* étaient-ils littéralement accrochés aux antennes de la T. S. F. C'était à qui assiégerait la petite cabine où l'opérateur, son casque sur la tête, écoutait le langage lointain des grands postes radiotélégraphiques et saisissait au vol les messages aériens... Le quatrième jour de la traversée, tout devint silencieux : on se trouvait à égale distance des deux continents et les messages n'arrivaient plus. Le cinquième jour, le crépitement de la T. S. F. se fit entendre à nouveau. Enfin! on allait recevoir des nouvelles de la côte américaine. Quelles nouvelles? La grève était-elle terminée en Angleterre? Comment avait voté la Silésie? Que se passait-il à Moscou?... Chacun de se précipiter vers le poste ratiotélégraphique. L'opérateur était là qui, d'une main rapide transcrivait le premier message arrivé des États-Unis. Et voici le message textuellement recopié :

Baltimore : *Lorsque, il y a quatre ans, on mobilisa son fils pour la guerre mondiale, M. Benjamin Zion Kramer éprouva une telle émotion qu'il en perdit l'usage de la parole. Hier Kramer dut aller chez son dentiste pour se faire arracher deux dents. Chose curieuse, le choc opératoire lui a rendu la parole. « Quelle chance! » s'écria-t-il en se levant de sa chaise. Ce sont les premiers mots qu'il prononça après quatre ans de silence.*

Je me souviendrai éternellement de l'indignation de Viviani :

— Dire, — s'écriait-il, — que voilà à quoi on fait servir la plus merveilleuse invention de la civilisation moderne!...

Évidemment, la T. S. F. devrait avoir mieux à signaler aux paquebots qui sillonnent l'Océan que les résultats de l'arrachage de dents de M. Benjamin Zion Kramer...

***

Faut-il conclure?

Le quatrième pouvoir en Angleterre est solide, sérieux, un peu vieillot, un peu lourd et fait partie intégrante de la grande machine politique anglaise dans laquelle il vient s'emboîter.

Le quatrième pouvoir en Amérique est vivant, bruyant, tirant l'œil, un peu futile, un peu factice, et ne poursuit d'autre dessein que d'intéresser et de récréer la masse. Le journal anglais convient exclusivement à des cerveaux et à des estomacs anglais. Le journal américain se rapproche davantage de l'appétit de l'humanité, mais de l'humanité moyenne, pas d'une humanité trop cérébrale et intellectuelle.

Dans chacun des deux pouvoirs, la presse française peut prendre, admirer, imiter. Il y a dans le journalisme britannique une belle continuité de vues, une magnifique somme de travail, une grande honnêteté dans le dessein et l'exécution. Il y a dans le journalisme américain une intensité de vie extraordinaire, un sincère effort vers l'impartialité, une prodigieuse rapidité de mise en œuvre. Il y a naturellement dans chacun des choses à laisser de côté...

La presse, contrairement à l'opinion de beaucoup, ne peut pas tout. Elle ne peut rien contre l'atavisme, la tradition, l'instinct national. Il y a des goûts auxquels il faut sacrifier et des couleurs qu'on ne peut acclimater. Mon ami Lawrence Hills, directeur de l'édition parisienne du *New York Herald*, me disait récemment :

— Ce que j'admire dans la presse française, c'est l'impeccabilité du récit. Il y a un commencement, un milieu, une fin, pas de répétitions et pas d'enchevêtrements. Ce que je lui envie, ce sont ses articles où il y a à la fois de la documentation et de l'appréciation, mêlées à doses égales, où le lecteur apprend simultanément le fait qui s'est passé et la conclusion qu'il doit en tirer. Nous n'avons pas cela en Amérique.

Mais ce dont Hills faisait ainsi l'éloge, c'était peut-être moins de la presse française que de l'esprit français, qui est un esprit latin, formé par des siècles de culture classique. Mettre dans un article de l'unité et dans un journal de l'harmonie, cela n'est possible que si le lecteur auquel le journal et l'article sont destinés a lui-même l'amour de l'harmonie et la passion de l'unité.

Une presse est l'image d'un peuple. On ne refait pas plus une presse qu'on ne refait un peuple.

STÉPHANE LAUZANNE

SANS ÂME[1]

VI

Au jour, la maison, le logement, qu'il avait crus vétustes, apparurent presque neufs et montrèrent çà et là le plâtre frais. Mais des odeurs populaires l'imprégnaient déjà, vieillissaient tout. Un grand soleil régnait sur les hauts étages, et de chez Lucette on voyait tout Montrouge avec des clochers, des cheminées, au delà de la Glacière morose; l'enseigne de la nuit n'offrait plus au regard qu'un treillage brûlé dans le ciel délicat.

Aux murs de la chambre pendaient des pastels sans cadre, qui figuraient soit des scènes de guerre : une batterie en action, une distribution de soupe, soit l'épopée sociale : des prolétaires à ceinture rouge devant l'usine, sous une aube d'apothéose et de menace, ou bien des haquets tirés par un maigre cheval sur une pente raide, devant deux agents oisifs et goguenards. Luce expliqua que le contremaître d'Ivry avait laissé là ces preuves de son adresse. Il passait quelquefois des dimanches entiers à dessiner ces imageries naïves, au lieu de promener son amie. Enfin on allait pouvoir brûler tout cela! Mais Julien s'y opposa, admira les pastels, et Luce prit aussitôt un air détaché qui masquait du contentement. Il y avait bien près du lit une machine à coudre; sur la cheminée deux poupées-Gaby aux yeux de crapaud, reflétées dans une glace plus trouble qu'un aquarium. Partout une

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre.

propreté appliquée; des bouts de tapisserie ourlés de ganse sur des chaises, une descente de lit ovale, noir et orange, que les grands magasins de faubourg vendent pour moderne. Et ce parfum piquant de savon qui emplissait l'air.

C'était samedi, et midi arriva bien vite. Ils descendirent jusqu'à la place d'Italie pour déjeuner. Dans la foule noire qui sortait du métro, un seul homme s'avisa d'eux. Cet homme était Léon Davidou; il les salua avec une telle emphase que Julien y vit de l'ironie, déjà furieux de la rencontre. Quoi! les tronçons de sa vie se rejoignaient si facilement?

— C'est ton ami, celui-là? Il est bien brun, comme je les aime. Mais pourquoi a-t-il une moustache? Et puis ces lorgnons! Il doit travailler dans les bureaux?

Julien se hâta d'appuyer ce grief. Il fut convenu entre eux que Davidou était un gratte-papier, trop peu dessalé pour le Laboratoire. Luce ne demandait point du tout ce qu'était le Laboratoire : elle feignait assurément de comprendre sous ce mot tout ce que les gens d'instruction y entendent et n'ont pas besoin d'éclaircir. Mais elle s'étonna seulement que Julien fût si rarement astreint à y aller. Il répondit que les affaires marchaient toutes seules; il avait juste besoin de se montrer tous les deux ou trois jours, pour surveiller les appareils, les inventions... Ce dernier mot fit merveille, et racheta le soupçon d'oisiveté. D'ailleurs elle savait bien que Julien était aussi graveur et courait, les après-midi, pour placer ses images. Elle aimait qu'on fût dans le commerce, en attendant pourtant la fortune d'un coup imprévu, d'une grande invention par exemple.

Ils mangèrent dans une brasserie. Elle avait horreur des potages et des petites viandes, qui sont plats de gosses. Elle se nourrissait de concombre et de moutarde, elle salait le jambon, elle poivrait la choucroute. Elle n'aimait pas même les gâteaux; elle buvait son vin pur et à grands verres. D'ailleurs, elle était atteinte de boulimie, se sentant défaillir, dès qu'elle tardait un quart d'heure à manger, et tombant dans une humeur noire. Ce que mangent les maigres, disait-elle, ne profite pas. Par la vitre, ils voyaient sur un banc de l'avenue d'Italie un mendiant ronger une croûte. Il était vêtu d'un pyjama complet en laine violette, à brandebourgs, il ouvrait

une musette militaire sur les genoux. Elle déclara qu'il devait être Russe. Parce que les Russes, même dans la misère, sont seuls à garder tant de pittoresque. Celui-là avait peut-être été prince dans son pays. Alors il n'avait pas volé de connaître à son tour le pain dur.

— Tu as de l'imagination, — dit Julien.

Elle répliqua, mécontente :

— Moi, pas du tout; je suis très raisonnable, je vois les choses au clair; on me l'a toujours dit.

Ils se turent. Ils se querellèrent encore quand il rappela le souvenir de l'autre mois : il prétendait que dans la rue, sur deux copines, il y a toujours une jolie et une laide, et que la jolie arrange cela exprès. Elle protesta, et non par modestie : après tout, avait-il seulement remarqué la grosse Suzanne au *Madelon-cinéma*, que tout le monde trouvait belle femme? Alors il se rabattit sur Lydia et elle ne protesta plus, parce qu'elle n'aimait point qu'on fût si petite et chétive. Et c'est lui qui, secrètement, commençait à mentir.

Ils s'entendirent pour aller boire dans le petit café qui les avait accueillis le premier soir. Ce pèlerinage les attendrit; ils s'étaient promis de s'amuser, d'aller danser très loin, à Tabarin par exemple. Elle voulait rentrer pour faire toilette. Une fois seuls, ils ne pensèrent plus à sortir avant la nuit —; et Julien revit près de lui cette figure dormante que la pénombre lui avait à demi cachée... Elle avait les yeux un peu gonflés, la bouche lasse; le cou gracieux et jeune laissait deviner la poche qu'il ferait plus tard sur le menton. Il se demanda si aucune femme l'avait jamais si bien mis hors de lui-même. Il surveillait son sommeil pour savoir si elle se ranimerait par un soupir ou par un sourire.

Mais un coup de sonnette les mit debout. Lucette rajustée semblait interdite et inquiète. Ils attendirent. De grosses voix devisaient à la porte. Et soudain, elle dit :

— Que je suis bête! C'est la semaine anglaise de Raymond. Il s'amène avec son copain Marcel. Je te promets que c'est un type... On y va, une seconde, on y va!

Elle ajouta, coquetant devant le miroir trouble :

— Sans compter que je vais te présenter. Il faut bien qu'ils fassent ta connaissance.

Les deux hommes entrèrent. Elle embrassa le premier. L'autre enleva sa casquette, et solennellement :

— Salut et fraternité!... Oh! pardon, il y a un monsieur! Mille excuses, belle dame, et vous, monsieur...

Il parlait avec une lenteur théâtrale, ironique, peut-être. Peut-être aussi avait-il bu. C'était un homme de trente ans, vêtu sans soin, et dont la tête était blonde, fine, élégante au possible. Il avait un haut front, la moustache cavalière, le nez délié d'un Rodenbach de faubourg.

— La jambe! — lui dit Lucette. — Pas de boniments ici! Voilà Marcel Mercy, boulanger... à ses heures. Et voilà monsieur Julien, mon ami. Verhaege il s'appelle.

— Ah! ah! — fit stupidement Raymond Fauvel, en regardant les pastels de l'ancien maître.

Raymond Fauvel avait l'air d'une brute douce et paisible, fort occupée à respirer. Il ne ressemblait pas à sa sœur. Ses lèvres étaient si épaisses qu'elles souriaient au repos; ses joues brillaient autant que ses yeux, gros et luisants comme des marrons d'Inde. Ç'avait été sans doute, cet orphelin, un enfant bien agréable à voir.

Il serra la main de Julien dans sa main rude et se remit à rouler les épaules dans le chandail gris que découvrait son veston. Puis il s'assit placidement; il portait des bottines luxueuses à tige claire. Il dit enfin, en regardant son camarade qui pérorait :

— Sacré Marcel, va! visez un peu l'oiseau!

— Vous croyez peut-être que je suis zinc, — poursuivait alors ledit Marcel, se dandinant entre deux chaises. — Erreur, erreur, messieurs et dames. Je n'ai rien bu depuis mon repas, le repas des fauves, que j'ai eu l'honneur de consommer auprès de monsieur Fauvel ici présent... Je suis donc en pleine santé de corps et d'esprit, bon pour faire mon testament, si seulement il y avait du plâtre... Mais aussi triste que si j'étais malade... Triste, mon âme, jusqu'à la mort; et ce n'est pas étonnant en cette garce de saison qui fait tomber le soleil à quatre heures... Le soleil, bon dieu! Le soleil... !

Il cria ces mots à tue-tête, et sourit ensuite finement :

— Oh pardon, belle madame, ne froncez pas le nez, les voisins en verront bien d'autres.

— Et vous, monsieur, — reprit-il devant Julien, — monsieur et cher ami, si vous permettez, vous avez l'air d'un intellectuel; je pourrais l'être aussi, mais je ne daigne. Je gagne ma vie dans la farine, et comme salarié, serf, esclave, moujik, dans un souterrain... Cela n'empêche que l'âme est libre, et qu'on a des consolations dans l'existence.

— Je pense bien, — dit Luce. — Il sert de gigolo à sa patronne et c'est elle qui l'entretient. Chacun ses goûts, mais moi je n'aimerais pas ça.

Marcel Mercy la regarda en levant le doigt, comme on fait à une enfant terrible, et soudain :

— Milliard de dieux ! — s'écria-t-il. — Est-ce qu'il n'y a pas moyen de rester tranquille derrière le mur de la vie privée? Est-ce que ça n'est pas terrible d'entendre partout de la morale? voilà le mur : Mané, Thecel, Pharès; l'œil était dans la tombe, et regardait Colin... Ah! monsieur, je ne suis pas ce que vous croyez. Je suis un homme libre, plus affranchi que les gars qui le disent et qui croient l'être... Je suis même libertaire, et j'envoie des observations au *Drapeau noir* qui les insère toujours. Libre des dieux, des hommes et des femmes. Tenez, savez-vous ce que c'est que les femmes? Je l'ai lu, moi :

Les jamb' en l'air comme un' femme lubrique,
Brûlant et suant ses poisons,
Elle ouvrait d'un' façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

— Ce qu'il est mal élevé, tout de même! — dit Luce en pouffant de rire.

— Erreur, erreur; hein, c'est tapé, ces vers-là? et je peux vous lire la suite, vu que j'ai le livre.

Il tira de sa poche un bouquin déchiré, mouilla son doigt, puis renonça à lire.

— Toutes pareilles, depuis que le monde est monde, et responsables de la misère humaine, voilà les femmes, belle amie et cher monsieur. Pouah! la sale engeance...

Et faisant vers l'armoire un geste d'exorciste : — Caltez, boudins!

Raymond se leva et bourra son ami de petits coups de poing :

— Ça va, — dit-il, — tu embêtes le monde. On n'est pas venu pour entendre tes sermons, mais pour offrir une promenade à Lucie. Sinon, t'as le bonjour d'Alfred et tu vas descendre tout seul les escaliers. D'ailleurs, tu es de trop pour aujourd'hui. Voilà, j'ai mon outil en bas; mais on ne peut pas monter quatre dans un side-car. Trois à la rigueur, la gosse dans le baquet et l'un de vous à califourchon sur ma selle. Oh je ne dis pas qu'il sera bien; mais on ira juste danser à Maisons-Alfort, et on épatera les flics au passage. Mais pour choisir, le choix est tout cuit. D'abord monsieur est en droit de se faire inviter. C'est le nouvel ami de ma sœur; on arrose. Et puis toi, noirci que tu es, tu tomberais sur le pavé au premier tournant. Alors tu viendras par le tram, comme tu pourras, ou tu iras briffer avec ta patronne. Voilà. Gy! les jeux sont faits.

Marcel ne protesta pas. Il salua galamment et baisa la main à Lucette qui lui donna une petite gifle, puis s'essuya la paume et le dos. Il dit encore *Salut et fraternité* et s'en fut, très lentement, tenant la rampe. Il avait laissé par terre un petit journal anarchiste, imprimé sur papier vert et orné de dessins puérils.

— Il vaut dix, cet animal-là, — fit Raymond. — Quel dommage qu'il boive comme ça!

— Tu sais, — reprit Lucette pour Julien, — qu'il ne conte pas de blagues : il a fait ses études; il est d'une bonne famille; ses vieux restent à Pont-Audemer en Normandie; on l'a fourré en pension à Évreux; il a sauté le mur à quinze ans, il a navigué (oh! comme gâte-sauce...), il s'était mis boulanger avant la guerre; il en est revenu pochard; le voilà mitron quelque part à la Bastille; mais c'est vrai qu'il n'en fiche pas une secousse, et qu'avec sa patronne, une vieille d'au moins quarante ans, et teinte, qu'il dit, en queue de vache...

Les renseignements affluèrent pendant un quart d'heure, parce que la toilette était longue et que Raymond n'ouvrait plus la bouche. Il descendit en avance pour soigner son side-car. Tous trois montèrent sur cet insecte peint en bleu vif, qui tressautait et crissait horriblement. Julien essaya du porte-bagages, préféra la coque où il tenait par miracle. Il gardait Luce dans ses bras; il sentait, cramponné à elle, la fourrure hérissée, la joue fraîche, qu'elle tourna vers lui quand

il fut en équilibre. Elle poussait des petits cris; elle le défendait contre le vent; il avait pourtant les mains gelées; et par de grandes avenues sombres, chaussées désertes, trottoirs grouillants, ils atteignirent un quai où les ténèbres pesaient, mais où le ciel verdissait encore, puis des routes très mal pavées, où le froid piquait, des carrefours où les grands tramways de verre tournaient en chantant.

A Maisons-Alfort ils s'arrêtèrent devant une grande baraque de bois, pleine de foule et de musique. On y entrait par un jardin en terrasse qui dominait la Marne toute noire, un trou encombré de roseaux et de barques, une île dont les branchages nus portaient les lanternes des beaux jours, comme des fruits en loques... L'orchestre participait du jazz-band et du bal-musette, rythmant les airs à la mode avec des grelots implacables, un métronome auvergnat. On le relayait avec un piano mécanique, pourvu de toute une batterie. Il n'y avait pas très gros public, mais grosse poussière; la plupart des femmes étaient en cheveux, Luce se décoiffa. On vendait aux danseurs comme en été des éventails de papier, et comme en hiver des pralines, des amandes confites. Raymond semblait connaître peu de monde; sa sœur ne saluait personne; mais elle embrassait Julien si souvent et si ostensiblement, qu'elle semblait le présenter à la foule.

On s'embrassait d'ailleurs beaucoup dans ce lieu de plaisir, mais on causait à voix discrète; sauf des adolescents qui avaient la gaîté brutale, tous ces gens paraissaient un peu las, et prétendaient à la correction. Quelques hommes, dans les répits, dépliaient un journal; on se demandait du feu avec mille politesses, et quand les couples se bousculaient, ils se souriaient gravement. D'ailleurs la danse les menait, sauf au centre où frétillaient quelques virtuoses qu'on admirait du coin de l'œil, en une ronde triste et monotone, qui formait un ruisseau à demi stagnant autour d'un tourbillon plus vif. Au fond, les fenêtres dépolies laissaient deviner des groupes de mômes amassés dans la rue et qui tâchaient à gratter les vitres avec leurs ongles. D'autres profitaient de la musique et dansaient parodiquement sur le trottoir de boue séchée. Parfois une auto meuglait, venant de loin, les dispersait avec ses phares. Parfois le patron de la salle sortait, brandissait une

serviette tressée, en façon de trique, et menaçait de la police le premier qui toucherait à ses croisées. Raymond, toutes les dix minutes, allait voir si l'on respectait son véhicule.

Vers sept heures, Marcel Mercy fit son entrée, guère moins droit ni moins solennel. Ses yeux verts clignaient pourtant un peu trop sous leurs paupières dédaigneuses. Il s'écria : « Mais il y a du linge ici, y a du linge! » Il se glissa entre les tables et, devant ses amis qui soufflaient, il s'abattit. Il expliqua longuement son voyage; il philosophait sur les moyens de transport et le transit des jours à demi fériés. Il parlait à la troisième personne, s'appelant *Sézigue pâteux.* Un air bien connu, un titre l'inspira soudain et il se mit à chanter pour animer la danse. *Lorsque le pélican — Lassé, lassé d'un long voyage — Dans les brouillards, brouillards du soir — Revient, revient à ses roseaux-Zeaux* — Cela dura au point qu'un voisin bougonna :

— Il va ramener longtemps sa fraise, celui-là?

Mercy l'ayant appelé monseigneur, l'affaire se gâtait. Lucette revenait avec son ami. Raymond quittait une danseuse. L'inconnu dit entre ses dents : « Une coterie comme ça, moi, ça m'intimide. Trop d'hommes pour une seule poule! » Et il se retourna dédaigneusement.

Raymond le prit par l'épaule, lui demanda raison. Ils commencèrent par s'injurier, puis ils se radoucirent, se défiant seulement par leurs titres et qualités. Chacun feignait de croire que l'autre fût un gâcheur d'ouvrage, un petit compagnon, un bouche-trou d'atelier. Ils échangeaient des ironies solennelles :

— Peut-être bien que vous seriez épaté si je vous disais que moi...

— Et vous ne savez pas seulement à qui vous causez, dans votre partie...

L'inconnu était ajusteur à Ivry, Raymond se targua d'être marteleur en grosse chaudronnerie : « Est-ce que vous connaissez seulement la maison Raille, d'Anzin et de la Courneuve? C'est là que je bosse, moi, et j'essaie des locomotives, mon garçon. » — Et l'autre : « Pas de quoi faire le malin; quand nous autres, on règle des alésages sur aluminium au dixième de millimètre... » On les écoutait et contemplait à la ronde.

Marcel Mercy tentait de placer un mot de temps en temps. Il commençait : « Tas de ballots, le travail, c'est l'esclavage... Et vous devriez... » Ou bien, en chantant : « *Le travail, mais c'est la liberté!* » Quant à Julien il n'avait rien à dire et Lucette ne le regardait point.

Enfin l'orchestre fit tant de bruit qu'on dut se taire. Les quatre levèrent le camp. Au dehors Raymond montra de la mauvaise humeur. Il prit congé de tout le monde; il s'excusa; il partit seul sur sa machine, et Mercy s'éloigna aussi, en rasant les murs, escorté de son ombre. Luce et Julien avaient accepté de rentrer seuls. Au pont d'Ivry il cherchait une voiture. Elle lui dit :

— Mais non, voyons; c'est de la bêtise. Les trams coûtent moins cher et vont aussi vite, pour aller par chez nous.

Sur la plate-forme d'arrière, ils regardaient fuir les rails impides, l'ombre, le vide des rues.

Elle se tenait collée à Julien. Elle lui confia :

— Raymond trouve que tu es très gentil. Il me l'a dit en douce tout à l'heure. Mais il m'a demandé si tu étais bien sérieux. J'ai répondu que oui. Je suis bête, hein?...

Ils sourirent ensemble du soupçon. Elle reprit :

— Marcel était vraiment collant ce soir. Mais pourquoi tu n'as pas pris leurs crosses? Il est vrai que tu n'y connais rien, toi.

Elle pensait peut-être au contremaître de sucrerie qui, lui, aurait discuté le coup, et les mérites des travailleurs. Elle se tut et lui dit :

— Je t'aime bien quand même.

Le soir ils furent à un concert du boulevard Beaumarchais, où paraissaient de beaux chanteurs en habit, aux yeux d'émail, aux dents d'or.

Le dimanche ils poussèrent jusqu'à la rue de la Gaîté, pour s'asseoir dans un grand cinéma dont le plafond était tout en charpentes de fer.

— On se croit sous un pont, — disait Luce, — avec les trains qui vont passer. Mais tu sais, derrière les murs de l'écran, il n'y a rien, rien que le cimetière Montparnasse. Tu penses si c'est triste pour les morts.

Elle songeait que peut-être, entre les tombes et les ifs, la foule pâle se relevait la nuit pour voir à travers la muraille le tableau lumineux, et aussi la presse des vivants. Elle aurait voulu exprimer cela. Mais l'image fut trop précise, et elle en eut si grand peur qu'elle poussa un léger cri. L'obscurité même, derrière le frêle rempart de la musique, lui devint insupportable. Elle voulut s'en aller. Elle tremblait. Il n'était qu'onze heures. — « Je t'expliquerai, » dit-elle.

Mais elle n'osait ni ne savait; et comme Julien ne pouvait comprendre, il la rassura, serrée contre lui, sur le boulevard funèbre qui longe les tombeaux. Tout ce qu'elle osa faire, ce fut de passer à sa gauche, pour qu'il marchât entre elle et le triste mur vêtu de lierre. Elle fermait les yeux et ne parlait pas. La nuit était aigre. Des moignons d'arbres, moins hauts que les réverbères, jalonnaient les trottoirs déserts. Parfois, au delà du cimetière, où le vent faisait frémir les feuillages éternels, se levait une rumeur de fête foraine, un léger halo rougeâtre, comme si en effet minuit éveillait l'impalpable kermesse des morts. A la fin Julien s'écria :

— Mais tu trembles, tu as peur? C'est ce coin-ci?

— Oh! oui, — dit-elle. — Moi, je ne passerais jamais par ici. J'ai trop peur des...

Il acheva :

— Des macchabées? Bien, c'est malheureux, pour une femme comme toi. Tu m'étonnes, vrai, tu m'étonnes. Qu'est-ce que tu crois donc?

— Oh! — dit-elle, — moi, je ne crois à rien. Mais il y a des gens qui vous en content assez pour vous ficher la frousse. Chez Lydia, par exemple... Enfin, ne parlons pas de ça, veux-tu? Moi, j'ai aussi peur d'un cimetière que d'une église.

— Tiens! Pourquoi?

— Tu penses, — dit-elle. — Avec leurs chandelles, leurs statues, leurs âmes, quoi?

— Alors tu aurais peur, — fit-il en riant, — même de la Sainte Vierge?

Elle montra par un geste qu'elle ne voulait plus évoquer tous ces spectres-là. Ils descendirent au métro pour trouver enfin la prison rassurante, une terre bardée de porcelaine,

les trains éclairés, le bruit des vivants. Et quand ils furent à nouveau chez Lucette, ils regardèrent avec plaisir derrière la fenêtre le ciel occupé par la grande enseigne électrique, la nuit vaincue, le vide comblé. Et puis ils se couchèrent, ils se défendirent l'un l'autre, contre la solitude du sommeil et des rêves, qui à la fin les séparèrent pourtant. Mais ils furent ensemble plus vieux d'une nuit, et plus proches de la mort.

VII

Bien qu'il fût quatre heures du soir, Félix apparut en pantoufles, mal rasé, la pipe aux lèvres. Il fut abasourdi en voyant Julien.

— Comment, — dit-il, — vous ne savez pas qu'il n'y a personne ici depuis huit jours? Et ce sera ainsi jusqu'aux fêtes. Monsieur Comte est parti pour faire des conférences en Norvège. Oh! il n'a pas voulu vous déranger!... J'ai fermé la boutique, quoi? Je pensais bien que personne ne viendrait, surtout vous.

Il mentait d'un air bonhomme et ne livra pas le passage. Il prit une mine plus réjouie encore et ajouta :

— Monsieur Comte n'a pas donné son cours aux Hautes-Études depuis le jour où vous l'aviez prévenu que vous ne pourriez plus faire le public. Lui, d'un sens, ça lui est égal; mais il ne faudrait pas que la chose dure, à cause du ministre. Alors il a dit de vous dire que vous n'ayez pas d'inquiétude, parce que dans ce pays, là-bas, il aurait un gros succès, et que sur les Norvégiens d'ici, des touristes, vous pensez, et des gens à la hauteur, il y en aurait peut-être un ou deux pour suivre le cours.

— Il ne vous a pas parlé d'un monsieur Davidou?

— Que si! — répondit Félix; — même nous le connaissons à présent; mais monsieur Léon — il s'appelle Léon Davidou — a un emploi et ne peut pas faire l'auditeur là-bas, et puis ici le préparateur... Oh! pardon! mais vous comprenez...

— Comment, il vient ici, Davidou? — fit Julien, peu touché dans son honneur. — Mais je suis très content! Je regrette seulement de ne pas le rencontrer ce soir.

Le vieil homme, rassuré, s'enhardit :

— Il ne viendra pas aujourd'hui, pour sûr; mais les autres soirs, c'est rare qu'il ne paraisse pas une ou deux heures. Même qu'il vient tard à mon avis : à des six heures et quart, lorsque je voudrais bien aller me dérouiller un peu. Il fait du zèle, quoi, ce petit monsieur, mais il n'est pas dérangeant; on peut avoir confiance, et maintenant je le laisse seul dans la boîte. Tenez, hier dimanche, il est resté là-haut tout l'après-midi. Ce matin j'en ai été verdure, comme vous diriez : il a rangé les papiers, il a classé la bibliothèque, il a même épousseté des appareils; il n'est pas fier. On ne reconnaîtrait plus notre salle.

— Ah! je veux voir ça! — dit Julien.

Et il pénétra d'assaut dans les parterres, dans la baraque. L'ordre se remarque moins que le désordre; la profusion des objets y paraissait surtout. La seule surprise, c'était une blouse de toile blanche, pendue auprès de la blouse de M. Comte, et qui attendait un préparateur suppléant, mais studieux. Des vitrines les flacons avaient disparu. Sur les planchettes éclataient maintenant des étiquettes neuves avec des lettres d'alphabet; sur la table du maître, un fichier, de beaux titres en ronde : *Vampirisme, Vaudou, Verbe divin (cf. Logos), Virginité,* etc...

— Monsieur Davidou, — remarqua Félix qui suivait avec un peu d'inquiétude, — écrit aussi bien qu'un instituteur. Ce n'est pas pour dire; mais on pourrait chercher loin parmi les gens qui ont fait de si bonnes études. Tenez, sauf votre respect, monsieur Comte, lui, gribouille comme un chat ou un médecin. Quand il me laisse un ordre au crayon (d'aller chercher du charbon par exemple ou de reclouer la porte), vous ne pouvez pas croire comme c'est dur à lire... Ce que j'en dis, n'est-ce-pas?...

Il fit une pause, inspecta sa pipe et ajouta :

— Oh! nous n'étions pas inquiets de vous. Monsieur Léon m'a dit hier qu'il vous avait vu passer dans nos quartiers. Et je pensais, moi : Tant mieux s'il prend du bon temps, n'est-ce-pas? Et je lui ai dit que vous étiez un artiste, un garçon de famille aussi.

» Lui, il n'a pas cette chance-là, le pauvre. Il m'a raconté toute son histoire, voyez-vous. Son père est cultivateur dans

le Lot, comme étaient mes vieux; sa mère tient l'épicerie; sa sœur est maîtresse d'école. Mais ils ont de grandes relations dans la politique, à cause de leur député. Et monsieur Léon lui-même, il ne dit pas qu'il ne s'y mettra pas un jour. Vous savez qu'il a déjà ses diplômes de physique; mais ça n'enrichit pas un homme; alors il étudie dans le droit, et on le nommera peut-être bien sous-préfet. En attendant il est bien aimable : il m'a donné l'autre jour des entrées pour un concert à la Loge des Étudiants. Je n'y suis pas allé, comme de juste, parce que j'aime à me coucher à neuf heures. Mais c'est pour vous dire qu'il comprend les choses, monsieur Léon.

Il entendait sous ces éloges de vagues reproches à Julien qui, lui, ne le tutoyait pas, et qui semblait trop supérieur à sa tâche : ces gens-là, on les admire sans les aimer.

— Monsieur Léon, — poursuivit-il, — est tout l'après-midi dans les assurances, malgré ses cours à préparer et les leçons qu'il donne. On le paye six cents francs par mois; j'appelle ça une exploitation. Et il ne se plaint pas; il bricole, voilà tout. Mais pour faire le jeune homme à Paris, il faudrait autre chose. Ce n'est pas lui qui doit se payer les petites femmes, hé?

— Je reviendrai bientôt, — dit Julien. — En tout cas avant la Noël; et puis je dois rendre visite à madame Comte dans une semaine. Qu'on se dise bien que je ne suis pas mort! Au revoir, Félix.

La porte de planches se ferma, puis des loquets, des targettes. L'affiche au phoque vert commençait à vieillir; elle était déjà envahie par un placard humide qui vantait un dépuratif. Toutes choses semblaient dans ce coin caduques et frileuses, mal protégées contre le temps, contre la solitude. Si Lucette eût été là, elle aurait peut-être pris peur, et Julien lui-même se sentait mélancolique, abandonné. Le bruit, la lumière des villes ont été inventés pour guérir des âmes comme la sienne. Pourquoi donc songeait-il soudain à M. Drémoncourt qui par de tels soirs d'hiver devait, dans sa villa noyée de brume, lire au coin du feu les journaux de la veille, chauffer du genièvre dans sa main, songer à son passé qu'il n'aimait pas, à son avenir, qui tournait court devant ce vieillard... Était-ce vivre que de survivre ainsi? Julien se répétait qu'il eût mieux aimé mourir; il avait pour ces existences étrangères,

inconcevables, une grande faculté de mépris, de répugnance et de terreur cachée. Quelquefois, par jeu, pour s'alarmer sans crainte, il se disait qu'il n'était plus tout jeune à trente ans, que près de Luce il figurait presque un homme mûr, et près de Lydia donc, cette enfant!... Mais les chiffres ne l'alarmaient pas trop. D'abord parce qu'il avait à recouvrer des années en retard, celles de la guerre, et aussi parce qu'il se connaissait peu de rivaux, ne fréquentant guère les gamins, cette foule arrogante de vingt ans qui paraît plus inintelligible à des aînés qu'à des pères...

Pour le moment il suivait à distance le troupeau de moutons qui, à force de vaguer et de ralentir, tenait tout le boulevard. Ces bêtes faisaient étape vers l'abattoir et bêlaient niaisement, rassurées par leur nombre. Arrivées devant la voie ferrée qui sort du parc Montsouris, elles assiégeaient la barrière comme si leur plus cher espoir eût été de passer sous les roues d'un train. Julien monta dans le parc, où des lampes blanches crépitaient, clignotaient sur les pelouses théâtrales, derrière des collines de sapins.

A la porte d'Orléans, Luce l'épiait devant le métro, tournant une clé dans ses mains nues. Elle avait bien déjà l'habitude de se faire attendre; mais ce soir-là la course était d'importance. Et c'est lui qui se fit tancer. Elle portait un chapeau, ne sortant en cheveux que dans son quartier. Cependant elle avait remords de tant d'apparat; car il ne s'agissait pas d'éblouir les pauvres gens; elle avait supplié Julien de l'accompagner chez la tante de Lydia, qui s'appelait madame Lormier et gîtait rue Du Cange, à Vaugirard. C'était un devoir que d'aller voir cette bonne femme, un peu avant Noël, tous les ans, et de lui porter une surprise. Mais, depuis la dernière fois, madame Lormier intimidait Lucette pour des raisons mystérieuses, et elle n'osait se risquer seule.

— Enfin, qu'y a-t-il là-bas? — disait Julien.

— Rien du tout, que tu es bête! Tu le verras bien toi-même. Mais je veux être accompagnée. Des idées comme ça!

— Elle habite un sale coin? Elle est seule?

— Mais non. D'abord Lydia y a logé jusqu'à l'an dernier; seulement c'était trop loin pour rentrer la nuit de son théâtre. Et puis il y a le vieux Lormier, le père, qui vit dans la cabane.

Oh! je sais bien qu'il ne compte pas. C'est un vieux fou, pochard en plus, qui a été fondeur en Belgique, et à qui il manque la moitié d'une jambe. Il ne parle presque jamais; il se laisse mourir; quand il est saoul, il bafouille une seule chanson qui n'a que le refrain.

Tout ce coin de Vaugirard formé de ruelles inachevées, d'impasses, de chantiers herbus où pousse çà et là une maison neuve et déjà noire de fumée, semble accroupi sous la rampe du chemin de fer. Parfois elle l'enjambe sur des ponts maussades, qui puent le charbon et l'urine; parfois elle le coupe et l'écartèle, pareille à une digue sur un marécage. Les rues se heurtent soudain à un long mur infranchissable, que domine seul un ciel morne, traversé du hurlement de la vapeur ou de fumées rougeoyantes. Une espèce de chasse nocturne hante les airs au-dessus des masures terrifiées. Quant à la rue Du Cange, c'est un misérable boyau sans pavés, sans réverbères; un ruisseau intarissable y baigne des maisonnettes de banlieue, qui ont gardé des jardinets où la volaille picore les poubelles, des perrons d'auberge, des cours de ferme, des balcons de bois, des fils de fer chargés de linge, des murs étayés où quelque enfant pâle a accroché une balançoire.

Madame Lormier entendit frapper à la porte; elle cria d'abord, se traîna plusieurs minutes sur le carreau et vint ouvrir; une petite lampe à essence fumait dans cette pièce où un lit plié, un dressoir rustique, une table ronde tenaient tout l'espace. Dans un coin il y avait aussi M. Lormier, l'infirme, qui ronflotait sur une chaise d'enfant, enveloppé dans un vieux tapis de table.

Luce montra d'abord la surprise, un sac de chocolat qu'il fallut goûter aussitôt. Elle avait présenté « monsieur Julien, mon fiancé, qui connaît Lydia... » sans que la vieille sourcillât seulement.

C'était plus qu'une grosse femme, madame Lormier; elle avait débordé la forme humaine; elle ne paraissait pas vêtue, mais couverte, à peu près comme son lit pliant l'était d'un chiffon à fleurs. On ne remarquait de son visage que des lunettes énormes, miroitantes, des verres à cataracte qui, malgré la pauvre lumière, miroitaient sur des yeux morts.

Elle avait une voix aussi lasse que ses gestes, et elle suçait les bonbons, le corps dans un fauteuil, les bras à la table, comme pour se tenir de couler davantage.

Mais tout à coup elle eut un sursaut :

— Il faut pourtant allumer la suspension, — dit-elle, — puisque vous voilà. Je vais vous apercevoir un peu. Car maintenant j'ai des yeux, savez-vous!

Elle établit une lumière nauséabonde, qui charbonnait, faisait pleuvoir des mouches noires. Le vieux Lormier sortit de l'ombre, et continua de dormir.

— Il baisse, — dit sa sœur. — Il ne sort plus. Il est usé, mon pauvre frère. Et puis il n'a plus beaucoup la foi, depuis que sa jambe est partie. Alors je ne peux rien pour lui.

— Et vous, madame Lormier? — interrompit Lucette. — Vos yeux sont tout à fait bien?

— Oh! — fit l'autre. — C'est un miracle, un vrai miracle que je dois au Père. A la première Opération, où l'on me traînait avec un bandeau sur le nez, ç'a été fait en cinq sec. La Mère qui était là elle-même, venue de Jemmeppes, m'a inondée de fluide. Et puisque je n'avais pas le doute, qui est l'imagination de la matière, j'ai retrouvé la vue.

— ... Oui, — expliqua Luce qui paraissait vouloir couper court. — Avant, madame ne voyait qu'un brouillard; elle distinguait juste la nuit et le jour. C'est qu'elle a tué ses yeux autrefois, pour élever mademoiselle Lemège, sa nièce, la petite Lydia.

— Je peignais les bandes de cinéma, monsieur, — fit la vieille. — Je mettais en couleur, à l'aniline, et avec un pinceau, pas au pochoir, allez; on n'avait pas inventé ça il y a vingt-cinq ans. Alors j'avais mon pupitre de verre dépoli juste sous la fenêtre, avec une grosse loupe montée devant, et la pellicule qui roulait : un pantalon rouge, mille pantalons rouges, mille taches d'un millimètre... et après on recommençait : un buisson vert, mille buissons verts; un visage rose, et cœtera... Je changeais bien d'œil, et j'avais la main légère, mais à la fin vous comprenez... D'abord les éblouissements, des taches, puis du sang, du feu, tout un incendie devant les yeux, et enfin, pendant des jours entiers, le noir... C'est ma petite Lydia qui me conduisait par la main quand

j'allais livrer le travail, chez le photographe. On refusait presque de m'en redonner d'autres; on me disait : « Soignez-vous, reposez-vous! » mais je suppliais. Et j'ai eu raison : puisque je ne suis pas devenue tout à fait aveugle; et que mon vieux-là a obtenu son secours de l'Assistance, après le chômage de la guerre, et que Lydia à présent gagne dans sa partie. Elle me donne des sous, la pauvre petite. Elle a si bon cœur, savez-vous. Mais elle a été malade aussi; ça la rongeait; elle ne respirait plus, elle tremblait de fièvre; à danser, vous pensez qu'elle serait morte! Et même à vivre dans les couloirs, les courants d'air; alors elle a bien voulu arrêter un peu, travailler en perles. Elle est guérie maintenant ou à peu près. Et elle va rentrer au théâtre, où elle se fera trente francs par jour. Jusqu'ici elle avait bien dix-sept francs. Mais si elle m'avait écoutée, elle aurait guéri aussi vite que moi.

— Comment cela? — fit Julien.

— Ah! monsieur! Je suis antoiniste, monsieur. C'est le salut de l'humanité, c'est la guérison par la foi et la conscience. Et puis nous savons qu'il n'y a point de mal, point de morts. Il n'y a que le fluide et les esprits.

— Ça va bien, — coupa Lucette. — Ne parlons pas trop de cela. Vous savez que ça m'impressionne...

Elle regardait autour d'elle, les murs jaunis, le fourneau tapi sous une cheminée de campagne, le dormeur livré au néant. Mais madame Lormier continuait :

— Vous avez tort, ma petite fille. Dites-lui donc, monsieur, qu'elle a tort de ne pas s'occuper de la Révélation. Les gens les plus instruits sont avec nous; il y a un commandant belge, tenez, et un professeur du collège à Bruxelles. Et puis trois cent mille adeptes qui ont signé une pétition pour faire reconnaître la religion par leur gouvernement là-bas.

— J'ai connu une adepte, — dit Julien, — c'était dans le Nord. Elle était bien malade, elle aussi.

Il n'ajouta pas qu'elle était morte, la vieille Irène.

— ... Vous voyez, — s'écria madame Lormier. — D'ailleurs nous sommes dans le monde entier : le salut par les fluides, que je vous dis. Telle pensée, tel fluide, vous compre-

nez? Je ne vois pas pourquoi votre petite amie ne se rend pas à l'évidence. Il n'y a qu'à se servir d'un fluide plus éthéré et s'améliorer, quoi! C'est le progrès et la propagation de la croyance.

Lucette cherchait une diversion.

— Montrez donc à Julien les belles photos de Lydia, — dit-elle.

Elle tournait son ami vers la muraille où on voyait épinglée la figure d'un corps absolument nu orné de trois cabochons et de quelques plumes. Il y avait par-dessus une tête peinte qui, Dieu merci, rappelait à peine Lydia. Chose singulière, ce spectacle fut pour Julien la chose la plus désagréable du monde... D'un vieil agenda de magasin, madame Lormier tirait d'autres épreuves, où cette fois Lydia montrait son seul visage défendu par un sourire hiératique, ou son dos maigre et pur, avec un profil perdu ou un coup d'œil en coulisse, et enfin une toilette barbare et somptueuse, cascade de perles, et tiare de diamants sous le faix desquels elle dressait ses pointes tordues, ses jambes contractées, une hilarité factice et douloureuse. Mais Julien trouvait moins pénible l'impudeur de souffrir : c'était chez lui une étrange délicatesse.

Il n'en fit point part à Lucette ni à madame Lormier qui sur ces images n'essayait que la force de ses yeux, en voilant l'un, puis l'autre de sa paume, s'approchant, se reculant sous la lampe, et s'émerveillant de si bien voir. Rassurée, elle reprit l'éloge de sa nièce :

— Quand on pense, monsieur, qu'au début, on a mis cette enfant toute nue dans un arbre de carton sur la scène, attachée par une ceinture. Elle avait le vertige; et une de ses camarades est tombée de cinq mètres, juste après le baisser du rideau. Elle en rêvait la nuit, une fois rentrée, et elle criait toute seule. Heureusement que moi, les bruits ne me font pas peur, la nuit; j'ai l'habitude des choses psychiques. Et le vieux Lormier, il dort à poings fermés, que sa femme reviendrait, il ne se réveillerait pas. Je dis cela parce qu'il est veuf depuis quarante ans; mais il n'appelle pas sa femme, il dit qu'elle est bien où elle est.

— Lydia, — interrompit Lucette, — était si douce quand

elle était môme qu'on l'appelait *roudoudou*; et puis elle léchait tout le temps le sucre d'orge en boîte. Et elle aimait tant les bêtes, elle soignait le serin, elle mettait des robes au chat! Où est donc passé votre chatte, Pompon, celle qui avait le dos comme un escargot?

Madame Lormier soupira :

— C'est Lydia qui la garde, dans son hôtel; malgré le règlement. Elle la soigne bien : deux œufs par jour; elle la punit seulement quand elle miaule. Elle l'enferme en pénitence dans sa valise, sans quoi le garçon les dénoncerait à la patronne. Mais moi, je n'ai pas plus le droit de garder une bête chez moi. Parce que, voyez-vous, l'enseignement du Père a bien dit que les bêtes, c'est de la matière, et, par conséquent, elles gênent le développement des bons fluides et de la conscience. Les adeptes ont défense de les garder chez eux. Moi j'ai compris la Révélation, et je me suis soumise. J'aimais pourtant bien Pompon. Même j'ai emmenée cette pauvre bête, avant de la quitter, un jour, en autobus, pour lui montrer la maison où elle est née. Je ne voyais pas bien; j'ai conté l'histoire au receveur pour qu'il me prévienne quand on passerait devant. Il rigolait, cet homme; il ne savait pas les choses; je lui ai donné une brochure des Adeptes. Et peut-être que, s'il est malade, il se guérira par l'antoinisme.

— Et les esprits? — demanda Julien tout à trac. — Vous n'évoquez pas aussi les esprits?

— Quelquefois, — dit madame Lormier; — mais mademoiselle Luce ne veut pas qu'on parle de ça. Si vous voulez savoir, revenez quelque jour sans elle.

— Ah! oui, — s'écria Luce. — Je veux dormir la nuit, moi, et avec vos histoires...

— Nous sommes psychiques, quoi! — reprit la vieille. — Mais spirites, c'est à chacun sa mode. Allan Kardec, vous savez, c'est le précurseur de notre Père comme Jean-Baptiste l'a été de Jésus-Christ. Notre bon Père à nous, il a été ouvrier aussi, mineur en Allemagne, métallurgiste en Russie, concierge aux Tôleries de Liége, et c'est là qu'il a fait ses miracles, monsieur. Il a guéri des milliers et des milliers de gens; mais d'abord il se faisait aider des esprits; après il n'avait plus besoin que de ses fluides. Vous comprenez?

— C'est très clair, — dit Julien. — Et c'est admirable, si vous êtes guérie aussi.

— Vous voyez, ma petite, — fit madame Lormier triomphante. — Ah! vous y viendrez à votre tour, malgré que vous n'ayez pas de religion.

Il poussa à Julien une idée saugrenue et il n'y résista point :

— Est-ce que mademoiselle Lemiège est baptisée à l'Église catholique?

— Ah que oui! — dit la tante. — Mais pourquoi vous me demandez ça?

— C'est qu'on m'a baptisé aussi, — fit Julien. — Car c'est drôle ces choses-là. Nous voilà un peu de la même famille... Mais pas Lucette.

— Pour sûr. Et Lydia s'en souvient bien, la petite, vu qu'elle avait huit ans déjà; et des souliers vernis qui la faisaient souffrir. Ah! elle pleurait toute l'eau de son corps. Je la portais comme un poupon. C'est une voisine qui nous avait décidés de la conduire au curé, en même temps que sa gosse à elle : parce que, disait-elle, si ça ne fait pas bien, ça ne fait pas de mal. Et plus tard, ça peut servir pour certaines places : il paraît qu'il y a des grands magasins où ils demandent aux vendeuses leur acte de baptême. Moi, n'est-ce pas, je l'avais bien été en mon temps. Les parents de la petite étaient morts; je les ai consultés à la Table, ils ont dit oui. Et mon vieux frère, lui, il est toujours d'accord, vu qu'il y a toujours une bonne bouteille après, comme après les communions. Mais pour Lydia, ç'a été tout. Nous autres, on est tolérants; voilà; on laisse libres les idées d'un chacun.

Lucette, de mauvaise humeur, intervint :

— Mon frère Raymond, — dit-elle, — était plus dessalé que vous tous quand il avait douze ans. Tous les trois mois, il allait se faire inscrire dans un patronage à curés. On le baptisait, on le rebaptisait, on lui donnait un trousseau; et puis il allait ailleurs, il avait un nouveau trousseau, et du sel sur la langue, des pièces de cent sous, des bêtises, quoi! Il a fait ainsi toutes les églises, du Raincy jusqu'à Puteaux.

— Dans l'antoinisme, — dit madame Lormier, — on respecte les choses, mais on n'a plus de ces simagrées-là. On reçoit le fluide et voilà tout; ça s'appelle l'Opération. Quand on a un

gosse, quand on se marie, on peut venir au Temple devant l'Arbre-de-la-Science-de-la-vue-du-mal; mais ça suffit. Et quand on meurt, allez, dans un trou, sans pierre, sans nom, sans croix! Dam! puisqu'on est simplement désincarné, n'est-ce pas? Le Père Antoine, lui, il y a onze ans qu'il a été désincarné; en 1912 juste, par une maladie d'estomac. Il avait donné ses fluides à la Mère, qui est bien vieille maintenant, mais qui vient quelquefois à Paris. Elle vous regarde avec des yeux qui sont l'auréole de la conscience; c'est elle qui m'a guérie, moi. C'est elle aussi qui a donné aux adeptes la robe révélée. Quand j'aurai de quoi, je me paierai ce costume-là; c'est notre uniforme. Il y a une jupe noire, à manches pagode, comme on disait de mon temps, un fichu noir tricoté, et puis une ruche de trois centimètres sur le front, avec un voile. Le Père, lui, avait eu le temps de prescrire le costume des hommes qui est tout à fait correct : la lévite noire, onze boutons, et le chapeau droit. Quand on est vraiment initié, on peut avoir la lévite jusqu'aux talons. D'autres la laissent aux genoux. Ah! si mon Lormier n'était pas si bas, je l'aurais bien attifé, moi, et nous sortirions ensemble en costume jusqu'à la Convention, jusqu'à Vanves, peut-être. Ça en jetterait un coup, et sans parler des fluides...

— Vous êtes nombreux dans le quartier?

— Oh! bien sûr; mais on ne se connaît pas trop bien à présent : tout le monde n'est pas en costume. L'an dernier il y avait un petit temple installé rue du Château, dans une boutique, et c'était bien commode pour moi. Mais le propriétaire a fait expulser l'adepte qui n'était que sous-locataire; et à présent on y vend des appareils à gaz.

A ce moment le vieux Lormier remua comme un ressuscité; il renifla, ouvrit l'œil, un œil plein de sang qui rappelait ceux de M. Drémoncourt. La lampe l'éblouit et il se détourna en geignant. On l'observait en silence. Sa sœur lui mit sur les genoux un chocolat. Et comme il n'y touchait point, elle reprit son air dolent, épuisé :

— Vous voyez, — soupira-t-elle, — est-ce qu'on vivrait seulement si on n'avait pas ses croyances? Allez, jeunes gens, vous pouvez être fiers, vous autres; mais les pauvres malheureux comme nous?

On se dit adieu et merci. Madame Lormier supplia les visiteurs de revenir avant Pâques : elle était si seule, Lydia même paraissait si rarement! On ne voyait plus en cette bonne femme qu'une dépouille monstrueuse qui un beau jour s'affalerait, et dont le poids ferait pester les croque-morts. La pluie tombait de nouveau; il fallut sauter des fondrières. Dans les rues à bitume, une boue mordorée faisait luire le trottoir. Luce attendit quelques minutes, puis éclata de colère :

— Tu ne pouvais pas te dispenser de pousser cette vieille folle? Ca t'amusait, toi, ses bobards? sont-ils assez cinglés, dans la maison? Tu as vu de tes yeux, tu dois être content! Moi, c'est fini, je n'y refourre plus les pieds. Ces gens-là me donnent trop le cafard; ça devient humiliant d'écouter des choses pareilles. Et la croyance... et la guérison... et ma grand'mère, savait-elle danser? Non, non et non. Est-ce que la mère Lormier a fait repousser les doigts de pied à son frère?

Julien voulut la calmer, lui marqua la bonté évidente de cette femme à demi aveugle, qui avait élevé Lydia, qui avait sacrifié sa chatte, qui avait.... Est-ce que Lydia avait la foi, elle aussi?

— A la fin, — cria Luce, — je trouve que Lydia te passe bien souvent par la tête. Il n'y a vraiment pas de quoi : chaque fois que vous êtes en présence, elle fait un nez comme si elle marchait sur un crapaud; elle si gaie au naturel. Tu l'embêtes, quoi! elle ne s'accroche pas avec toi.

— C'est heureux, je pense?

— Ce n'est pas flatteur, en tout cas.

— Elle a des béguins? — osa-t-il demander grossièrement. — Elle ne vit pas, je suppose, de l'air du temps, à enfiler des perles ou à se les coller sur la peau?

Luce hésita entre la franche colère et le froid soupçon. La vérité l'emporta, comme plus désagréable :

— Mon pauvre garçon, — dit-elle. — Elle n'attend pas après toi, ni après d'autres. Elle gagne sa vie. Et depuis la première histoire qu'elle a eue, elle se fiche un peu des hommes. Je te conseille de ne pas courir après elle, car je serais la première avertie.

— Par les fluides? — dit-il.

Elle enragea de ce rappel.

— Que non! par elle-même.

Et elle se mit à bouder. Il la prit par la taille. Elle avait horreur de cette attitude de promis de village. Mais elle lui fit l'affront de ne même pas se dérober, jusqu'au moment où ils s'abritèrent, les joues battues de pluie, dans un petit bar tout couleur d'orange. Alors il regarda Luce comme après une absence, et il eut, comme toujours, l'impression poignante, douloureuse, que cette femme aux traits en désordre existait seule pour lui.

VIII

Le *Star-Hôtel* avait été bâti et orné à la mode de 1905; des peintures claires, du stuc et des vitres décorées de roseaux: le tout avait vieilli, jauni et grisonné, montrant une sorte de jeunesse flétrie. Il subsistait d'un ascenseur minuscule la cage vide où l'on jetait les journaux et les vieux bouquets. Aux étages nobles habitaient des étudiants chinois, des ménages sans logis, des filles en puissance d'amis commerçants; plus haut, la population moins stable offrait des provinciaux de passage, affectionnés au quartier des Écoles, des employés célibataires, des musiciens. Lydia logeait au sixième, si près du ciel que par une fenêtre à demi mansardée elle voyait les arbres du Jardin des Plantes assiéger les toits voisins. Elle avait d'ailleurs gardé l'habitude de dormir le jour, au moins jusqu'à trois heures du soir; car la nuit est terrifiante pour le sommeil, surtout quand on s'endort sur des romans pleins de brigands et de fantômes. Elle s'éveillait souvent sur des cauchemars affreux, du genre sanguinaire. Un rayon de lune suffisait à former une vision abominable; et jamais elle n'avait eu si grand peur qu'en voyant phosphorescent dans un bol un hareng oublié par la chatte.

Elle vivait tout entourée de choses vivantes : Pompon d'abord, bien dressée au silence, qui adorait la poudre de riz jusqu'à toujours y fourrer son museau et qui se cachait sur la gouttière dès que le garçon venait balayer; puis un escargot, jadis tombé du toit par miracle, et qu'elle appelait *Égrillard*, en mémoire d'un cheval qui, l'an passé, lui avait volé cent vingt francs aux courses du Tremblay. Cette bête,

enfermée soigneusement, avait le don d'ubiquité, se retrouvait soudain sur le miroir, sur le parquet, en grand péril d'être écrasée. Il y avait eu aussi des pierrots sur le chêneau du toit, mais ils disparaissaient l'hiver, acceptant la nourriture, non l'hospitalité,

Une amie de Lydia, la grande Michèle, lui avait assuré la veille que des sadiques achètent des vipères chez les naturalistes qui les montrent grouillant sous le verre, et les sèment ensuite au Bois ou sur l'herbe des fortifs. Depuis cet avis, Lydia fermait sa fenêtre comme si les serpents allaient aussi se glisser dans les combles. Elle rêvait en revanche d'un petit chien frétillant et criard, qui sauterait à la gorge des ennemis et qui lui mordillerait gentiment les doigts. Mais il n'y fallait point songer dans cet hôtel. Sa meilleure défense était le mot de passe. Il ne suffisait point aux amis de frapper à la chambre 61 et de crier « C'est moi »; ils devaient crier Pompon! Le mot changeait en principe dès qu'une brouille intervenait; mais depuis trois mois il restait le même. C'était une période fortunée.

Il faut peu de choses pour embellir un logis : cette cretonne à citrons jaunes, à feuilles bleues, voilait le lit et la toilette, formait abat-jour et tentures de penderie. Cela n'empêchait qu'on vît souvent des bas sécher sur le radiateur toujours assoupi, et qu'une houpette traînât sur une coquille de Saint-Jacques au milieu de la table où Lydia tressait de petits sacs en perles, ornés de dessins aux points carrés comme de la tapisserie.

Aux murs il n'y avait qu'une couche continue de photos superbes, poignardées de dédicaces emphatiques : des hommes et des femmes, tous beaux, maquillés, souriants et vainqueurs, plastrons blancs ou gorges nues; ou bien les deux sexes en tenue académique; quelques couples de danseurs acrobates, la femme portée à bout de bras et semblant nager dans l'espace. Des écritures violettes, maladroites ou faraudes, faisaient honneur à Lydia de ses mérites et de ses charmes : « A Lydia, petite gale, à Lydia, cœur fidèle », disaient les femmes. « A Lydia, ma gentille camarade », disaient les hommes célèbres. « A ma vieille Lydia », disaient les plus jeunes et les plus beaux.

Ce soir-là, s'étant réveillée avec une affreuse migraine, elle versait sur du sucre des gouttes de chypre et de fougère, qu'elle suçait aussitôt, pour ménager le sucre. La grande Michèle, quand elle venait chez Lydia et restait à coucher, buvait plutôt l'eau de Cologne, goût vulgaire. Lydia passait aussi ses biens en revue, s'écriant de dépit chaque fois qu'elle découvrait de nouveaux ravages du temps sur les objets : un coupon d'étoffe lamée de Bailey, acheté à une copine dans la gêne, réservé pour les fastes futurs, était déjà taché de vaseline. La chatte avait essayé ses ongles sur l'étoffe du parapluie. Et justement il ne restait plus de pommade pour les cheveux. Lydia les avait maigres et les portait tout plats. S'ils séchaient trop, elle les comparait à du rafia, ou même à du cresson; et elle les soignait avec rancune. Elle pensa brusquement à Marise, une autre amie, qui végétait au Moulin-Rouge, et qui ne savait même pas coudre : à chaque bas troué elle faisait un nœud, jusqu'à porter des espèces de chaussettes tordues.

Ce souvenir la ragaillardit et elle reprit confiance au destin, qui d'ailleurs allait de nouveau sourire. Elle se sentait agile des muscles, quoique lourde de la tête, bien portante enfin. Elle se jeta sur les mains, fit le poirier, puis les pieds au mur. Un de ses chaussons de danse tomba. Puis elle fit trois fois, dans toute la longueur de la chambrette, une promenade sur les pointes, et sauta pour un double entrechat qui réussit mal; les verres à ventouses alignés sur une planchette tremblèrent et chantèrent doucement. Lentement elle essaya des reins cassés, se redressa sans trop de souffrance, et en souriant, les mains à la nuque, devant la glace fêlée de son armoire, elle se laissa glisser jusqu'au grand écart, tomba enfin comme une poupée.

A ce moment on frappa à la porte. Elle haletait un peu, mais elle se releva furtivement; et pas selon les règles.

— Qui est là?

Point de mot de passe... L'homme tapait toujours : il fallait bien que ce fût un homme pour y mettre tant de lourdeur et de gaucherie. Il finit par dire :

— Mademoiselle, ouvrez donc. Je suis l'ami de Lucette.

Elle poussa alors le verrou, renfrognée.

— Qu'est-ce que vous voulez? elle est malade donc, qu'elle vous envoie? Vous savez, moi, je ne reçois pas le monde.

Il s'excusa, plus timide qu'il n'eût cru, occupé surtout d'inspecter les lieux sans trop le paraître. Il dit franchement :

— Non, elle ne sait même pas que je viens. Mais entre vous deux, hein? c'est la franchise?... Alors, s'il y avait du mal à ma visite, elle serait la première prévenue. Je ne me cache pas. Je suis monté comme ça, par hasard. Je ne savais pas vous déranger. En bas on m'a dit le numéro; et la clé était absente. Vous savez que j'ai fait la connaissance de monsieur et madame Lormier?

— Ah! ah! — dit-elle, — les pauvres vieux! Ils se portent bien? Un mois que je ne les ai vus! Qu'est-ce qu'ils doivent penser de moi?

Elle suçait son ongle, un peu trop verni et trop rouge. Elle pensa soudain qu'elle portait un tricot déchiré au coude; et elle s'indigna après l'indiscret visiteur. Mais il dit :

— Je suis venu vous chercher pour dîner avec nous. J'ai eu cette idée-là, pas Lucette, je l'avoue. En ce moment-ci, à force d'être seuls ensemble, on se chercherait des crosses; on se ferait des scènes. De temps en temps, il vaut mieux avoir des invités.

— C'est vous sans doute, — fit Lydia, — qui devez avoir un sale caractère.

Elle n'en pensait pas un mot. Ce grand garçon mince et blond paraissait plutôt facile à vivre, mais pas trop sérieux, en tout cas sans passions dangereuses. Elle se sentait une envie irrésistible de lui faire offense, de le brimer, pour montrer qu'elle était du moins une femme forte et point commode. L'accusation relevait la dignité de ce faible adversaire.

Il protestait pourtant, et mal, par galanterie, désir de plaire. Il ne s'enflammait pas contre les erreurs trop évidentes; il se connaissait trop bien, et sa mollesse naturelle, son égoïsme accueillant : un assez bon diable qui ne se croirait jamais un tyran, ni un monstre.

Mais il avait aussi la curiosité des êtres; et il était assez intelligent après tout pour trouver mystérieux un esprit qui comprît les choses de travers. Voilà quel malentendu Lydia

créa de ses propres mains. Il s'intéressa à elle un peu plus fort, du moins plus consciemment.

Ainsi engagés par leurs propres mensonges, ils bavardèrent. Elle le fit asseoir sur le lit, à côté d'une poupée en robe cloche qui avait couvert une boîte de fruits confits et qui eût pu déguiser une lampe. Il feuilleta distraitement des livres épars, des feuilles de cinéma, vrais catalogues de portraits sur papier à chandelle. Elle lui dit qu'elle aimait beaucoup lire, et c'était vrai. Il tira négligemment de sa poche une gazette *l'Aurore spirituelle*, que M. Pardoux lui transmettait tous les mois. Il voulait voir si elle sourcillerait; mais elle ne fit rien paraître.

— Ma mère, — disait-elle, — qui est morte quand j'avais cinq ans, lisait toute la journée, qu'on m'a dit. Des romans, des livres russes. Elle avait ses brevets, et elle n'aimait que le sérieux. Elle m'a appelée Lydia, de mon vrai nom, parce qu'elle l'avait lu dans un livre. J'ai revu ce nom-là dans des films qui se passent à Rome ou en Égypte, chez les anciens, avec du soleil, vous savez.

— C'est un nom charmant, — dit-il. — Sans rire. Un nom charmant est celui qu'on trouverait impossible à changer pour la personne.

Elle fut flattée et remarqua :

— Au théâtre, je n'ai pas voulu le changer, ni le tourner. Dialy, on dirait une chienne, un lévrier arabe, vous ne trouvez pas? Mes amies, les vraies, s'appellent Marise, Michèle, Isa, Coco et Édith. Il y a aussi Suzy, mais je l'ai balancée, résiliée. Elle était folle. Elle ne voulait aller qu'au Grand-Guignol et dans les cinémas-fantômes où l'on voit, vous savez, les sujets allemands... Elle m'avait même menée à la Morgue un dimanche; elle avait parié que j'aurais peur, et c'est elle qui tremblait en sortant; elle a dû boire un petit rhum derrière Notre-Dame. Moi, sur le moment, j'ai du courage; mais c'est ensuite que l'esprit travaille, quand on est seule, quand on rêve... Je crois d'ailleurs aux rêves. J'ai vu une fois en dormant, au mois d'octobre, ma copine Isa sur une bicyclette avec un gros bouquet de fleurs; eh bien! huit jours après, elle a gagné la course des tandems dans le gala du Théâtre à Buffalo, pour la catégorie petites-femmes. Moi j'ai appris le vélo sur le

plateau, pendant l'entr'acte, avec un nègre : c'est beaucoup mieux que dehors, parce qu'on apprend à bien virer. Le nègre était Américain, mais vraiment gentil; il me disait en tenant la selle que chez lui, on n'aurait jamais voulu de femmes blanches. Ni le contraire, à ce qu'on m'a raconté. Ils sont bien vengés, les noirs, puisque, à Montmartre et même dans ce quartier-ci, toutes les femmes raffolent d'eux. Mais il paraît qu'ils ne sont pas plus sérieux que les autres...

Il la ramena au sujet; car il sentait éveillée la vague jalousie de ce monde inconnu qui s'ouvrait devant lui, et où il n'entrerait pas.

— Madame Lormier, — dit-il, — elle s'occupe beaucoup de sa religion. Est-ce qu'elle vous a emmenée des fois à son temple?

Lydia détourna le visage et baissa la voix :

— Ça ne peut pas vous intéresser, vous autres. Laissez donc!

— Mais si, — répliqua-t-il. — Je m'intéresse grandement aux croyances. Sérieusement, vous savez!

Elle le regarda alors, non sans dédain.

— Dites ça à d'autres. Moi, je n'ai pas le cœur à en plaisanter.

— Moi non plus, je jure.

— Allons donc, je vous connais. Vous n'êtes pas du modèle voulu, mon pauvre garçon.

— Hé quoi?

— Non, — dit-elle enfin, — les gens comme vous, ça n'a pas d'âme.

Il fut si étonné qu'il ne souffla mot. Il pensa vaguement à se moquer d'elle, à lui demander si elle croyait aux fluides, aux rétines qui se recollent, aux cristallins qui s'éclaircissent brusquement sur un ordre de la foi. Mais c'était là de ces discours intérieurs qu'on ne fera point passer sur les lèvres. Et ces lèvres même dirent tout le contraire :

— Vous avez tort, mademoiselle Lydia. Je pense avec vous qu'il y a dans le monde plus de choses qu'on ne dit, des mystères, quoi!

Elle hocha la tête. Elle roulait des souvenirs qu'elle ne voulait pas confier. Elle songeait à une petite Anglaise moins chipie que les autres, et qui saluait le monde dans les couloirs, dans la rue même — cette girl était tombée folle un beau soir,

en criant, en écumant, au milieu de ses compagnes de loge, et on l'avait bâillonnée, ligotée pour l'emporter. En serait-il autrement si les démons existaient et pouvaient saisir les hommes?... Et puis cette vieille échevelée qui parfois, passé minuit, sur les boulevards, courait après les femmes qu'elle croyait légères, en faisant des signes de croix avec son parapluie. Une fois elle brandissait un canif, elle poursuivait Lydia et Marise, alors les agents avaient dû l'emmener.

Pendant ce temps Julien parlait et elle ne l'écoutait pas. Au point qu'il finit par se taire et la regarder livrée à sa rêverie. Il aurait donné cher pour en percer le secret. Mais elle s'évadait fort loin de lui, par exprès, estimant qu'elle avait fait à cet homme-là trop de confidences. Le silence ne la gênait aucunement, car elle n'avait aucun sens de la durée, comme les enfants. Julien s'amusait avec le chat qui s'étirait derrière la poupée, le ventre en l'air. Et Lydia songeait maintenant aux vieilles gens en général, qu'elle n'imaginait point jeunes, à madame Lormier qui n'avait jamais dû danser ni marcher toute seule — à une maîtresse de ballet impotente, madame Cucoli, qui montrait à sa petite classe les pas avec ses mains tordues de rhumatisme — à tout ce qui paraissait dans le monde de décrépit, de caduc, de déclinant. Et sans y voir de menace personnelle, elle se sentait attristée soudain. Elle pensa enfin que ce monsieur, assis près d'elle, ne devait pas avoir beaucoup de cœur puisqu'il s'intéressait à une religion faite pour les pauvres et les infirmes. Est-ce donc qu'il aimait à voir souffrir?

Mais de lever les yeux sur lui, cela suffisait pour être rassurée, et même pour sourire. Et alors il sourit aussi.

— Je vous croyais partie tout à fait, — dit-il. — Comme vous rêviez! Ah! vous n'avez pas l'air d'une femme qu'on met en cage! Les barreaux de Saint-Lazare n'y suffiraient pas.

— On verra bien un jour, — répondit-elle. — Quand j'étais à l'école, une amie à moi, qui avait douze ans, et qui volait toujours du chocolat pour moi, y a bien été fourrée à Saint-Lazare.

— Que faisait-elle?

— Je crois, — dit-elle tout bas, — qu'elle n'était pas sérieuse...

Il sentait bien qu'elle tenait pour responsable de ces horreurs la société, les hommes, les riches, et que peut-être, jouet d'eux, elle ne leur avait point pardonné. Il aurait rougi de honte s'il avait cru qu'elle le prît pour un bourgeois, lui aussi. Et en même temps sa brutalité de mâle se piquait au vif. Pourquoi était-il venu chez cette petite fille? Au fond, tout simplement parce que Luce eût interdit la visite : on est libre, on se montre libre, n'est-ce pas? Lydia ne le troublait pas beaucoup, mais il la contemplait avec trop de curiosité pour rester calme. Elle avait un visage régulier et doux, qui n'appelait qu'une tendresse apitoyée, lorsqu'elle baissait ses yeux bruns que le maquillage rendait durs et impersonnels. Parfois un sourire très plissé, un sourire proche des larmes, animait ses traits puérils... Par vanité et grossièreté, il imagina, durant une seconde, ce que pourrait être la scène dont il voyait le décor et les personnages : une résistance, des petits cris, des pleurs, cette peau maladivement pâle, et la résignation, les caresses nonchalantes que ces doigts glacés et légers lui lâcheraient peut-être sur les joues... Mais Lydia se connaissait au regard des hommes. Elle se leva morose, le sourcil froncé.

— Nous allons descendre, — dit-elle. — C'est assez! Luce vous attend à cette heure.

Elle prépara le dîner de Pompon, entr'ouvrit la fenêtre, retapa les coussins. Il chassa ses mauvaises idées; et puisqu'elle rappelait Luce, il entreprit de parler de celle-ci. Il plaisantait un peu l'absente, pour créer une complicité. Il l'accusait d'être peureuse et de n'aimer pas les enterrements ni les cimetières : ah! voilà l'amie qui eût convenu à la danseuse Suzy qui se plaisait à la Morgue!

— Moi, — dit Lydia en descendant l'escalier interminable, — moi aussi j'ai peur des morts; mais pas de la mort, vous comprenez. C'est-à-dire que je ne tiens pas à ma peau, et que je n'aurais pas peur de sauter dans le noir. L'an dernier quand j'étais si malade, je restais des après-midis entiers tournée contre le mur, toute seule, et me disant : Si ça pouvait être maintenant! J'appelais la chose de toutes mes forces, le repos enfin, le vide, vu que je ne pouvais pas être plus fatiguée ailleurs qu'ici, plus abandonnée, plus morte.

Un chacun ne comprend pas ça; mais je m'entends. Et une autre fois que je tournais près de Pontoise pour les ciné-romans et que du haut du pont je devais plonger dans la rivière, j'avais une pétoche affreuse. Une copine me poussait et m'asticotait par derrière, en attendant le coup de porte-voix. Nous avions des maillots blancs et des espèces d'ailes. Je me disais : Si je me noie, on dit que je ne serai jamais tranquille, parce que, après les morts violentes, on n'est pas comme les bons morts; on vagabonde, en mendigote, on apparaît. Ce que ça me dégoûtait d'avance!

— Est-ce que vous croyez, — demanda-t-il, — qu'il y en a qui reviennent de là-bas pour renseigner les vivants?

Elle secoua la tête.

— Bon pour ma tante, — dit-elle. — Le système serait trop simple et trop commode... Et pas si consolant! Maintenant, qu'on se revoie là-bas les uns les autres, je ne dis pas non!

Elle accrocha sa clef dans un casier et dit :

— Avec vous, on a une drôle de conversation : vous pouvez vous en vanter. Mais vraiment, ces histoires-là ont l'air de vous tracasser. Je ne croyais pas ça de vous.

Autour d'eux, la foule agitait des soucis plus ordinaires. Une famille de six personnes sortait d'un débit et, le père, la mère au milieu, en cheveux gris, bras dessus bras dessous, la tribu avinée bouchait tout le trottoir. Aux Gobelins, les enseignes au mercure frémissaient de toutes parts; une salle d'auditions éclatante de lumière montrait des gens recueillis penchés sur des boîtes, avec, aux oreilles, leur rêve en deux écouteurs; devant les yeux le texte encadré de la chanson, le portrait de la vedette chérie. En remontant vers la place d'Italie, des baraques foraines poussaient çà et là, s'assemblaient. Malgré le froid, des parades à grand bruit de troupes montraient des lutteurs drapés et dédaigneux, une pauvre sonnerie électrique annonçait dans une cabane louche des danses orientales avec « femmes d'origine ». Comme Julien y attardait son regard, Lydia fronça le sourcil et le devança. Il rougit et elle ne regarda pas sa honte. Plus loin, une foule innocente se pressait autour d'un ours que son dompteur menait clopinant boire à une prise d'eau, le long du trottoir semé de cornets à frites.

Quand ils furent à la Butte-aux-Cailles, Julien regarda en l'air. Les fenêtres de Luce brillaient.

— Eh bien, non! — dit soudain Lydia, — je ne monterai pas, je ne dînerai pas avec vous autres.

— Quel caprice! — dit-il. — Vous êtes venue jusqu'ici! Allons, avez-vous peur? Je dirai que nous nous sommes rencontrés.

— Non, non, tant pis, — fit-elle. — Ça n'est pas correct toute cette combine.

Elle ne s'apercevait pas qu'elle créait une faute en la dénonçant, mais son scrupule s'avivait à mesure qu'elle approchait de Luce, et elle ne rusait pas avec sa petite conscience. Julien voulut protester, raisonner; il sentit aussi que la circonstance lui faisait en quelque sorte honneur à lui, puisqu'elle trouvait sa compagnie inavouable.

— Alors, — dit-il, — vous êtes fâchée contre moi?

Elle secoua la tête.

— Dans l'autre cas, puisque vous me pardonnez, nous allons être camarades en secret, par cachoterie. Eh bien, tant pis, vous l'aurez voulu.

Elle dit non encore; mais elle ne niait pas au fond d'elle-même. Elle ne songeait plus aux vilains regards qu'il avait posés sur elle; elle tenait surtout à ne le point contrister. Et il lui prit une main, deux mains, que par jeu enfantin elle rapprocha et écarta tour à tour. A ce moment elle le touchait profondément. Oh! ce n'était pas, comme pour Luce, une morsure cruelle et tenace, mais l'expression d'une douceur naïve qui enchantait et pouvait consoler. Par intuition, il sut comment prendre congé d'elle. Il fit avec ses lèvres le mouvement de paroles toutes simples « Au revoir, Lydia », qui, de n'être point prononcées, acquéraient un charme intime. Et elle répondit de même, sans même figurer le prénom. Et chacun s'éloigna, la bouche flattée de cet artifice plus secret et plus doux qu'un baiser.

Après cette audace muette, il est cruel de monter un escalier nu, jauni d'un gaz criard et aveuglant, d'entrer dans un logement où Lucette, les mains humides, éponge sa cuisine carrelée.

— Que tu es rouge, que tu es gai ce soir! Il fait donc bien froid? — remarqua-t-elle.

Il se retrouve aussitôt en servitude. Elle est toujours avec lui comme une femme assurée de son pouvoir, à qui l'habitude familière fait perdre les affectations et le mystère de la courtoisie ou de la coquetterie. Il n'est point rassasié d'elle, au contraire; mais il nourrit pour elle le dégoût obscur qu'ont les hommes pour une femme trop connue, trop possédée, qui ne cache plus son impureté, son impudeur natives, à qui tout dire c'est dire trop, qui ne respecte plus en somme le secret de leur cœur, de leurs sens. Voilà justement le seul grief qui jamais ne puisse s'exprimer, et qui seul se loge dans un bonheur comblé, si cela mérite le nom de bonheur.

L'âme de Lucette garde pourtant des recoins obscurs, des domaines réservés, mais ce n'est que ceux de son amour-propre, de son obstination, de son illogisme, qui ne passionnent pas le curieux, s'ils divertissent l'amateur. Elle subit des sautes d'humeur, qu'elle explique fort bien par les vicissitudes de son corps; elle répugne à comparer le présent au passé ou à l'avenir, ce qui est d'une bonne philosophie, mais ce qui tarit les entretiens. Elle est fort loin d'être sotte; mais elle a peu de pittoresque dans l'esprit; mais elle voit les choses sous le seul aspect de l'utile et du plaisant, méprisant à l'excès celles qui ne s'y rangent point. Elle est tendre, mais elle n'est pas douce; elle est vive, mais elle n'est pas juvénile; elle est franche, mais elle n'est point naïve et spontanée. Quand Julien lui apporte un cadeau, elle ne cache pas longtemps qu'il lui déplaise, qu'il soit mal choisi, que l'argent en soit gâché. Elle épouse parfois ses goûts, mais en lui faisant sentir son enfantillage. Il a l'impression, devant elle, d'être le moins sérieux et le moins instruit des deux. Elle ne l'intimide pas, elle ne le tyrannise aucunement, mais il fuit comme la peste les occasions de s'opposer à elle, en silence ou par contradiction.

Ensemble, ils ne voient presque personne. Luce est de ces femmes qui se contentent de deux ou trois visages, et oublient tour à tour leurs meilleures amies. Julien lui voit parfois, dans la rue, faire un signe de tête à quelque ménagère

majestueuse, à quelque voisin gouailleur. La grosse Suzanne, la compagne du *Madelon-cinéma*, est venue deux ou trois fois en visite, et ne reparaît plus. C'était une lourde créature, riant sans cesse et ne parlant que marchés et friandises. Lucette l'embrassait comme une sœur et lui parlait comme à une étrangère. Drôle d'amitié!

D'ailleurs tous deux n'encombrent pas mutuellement leurs existences. Quelquefois il va loger rue Saint-André-des-Arts, où elle n'a jamais voulu coucher, estimant de sa dignité de n'être en ménage que chez elle. Il la laisse souvent des journées entières, cousant, brodant, feignant de lire, à l'aide d'une gazette, feignant de penser, à l'aide d'une attitude méditative. Elle n'a pas besoin de compagnie, peut-être même d'affection; elle vit fort à l'aise dans ses limites. Elle est sûrement sage et fidèle, même en rêve et dans ses souvenirs. Elle est sensible à sa façon, et bonne avec méthode. La nuit, dans un petit café où ils fréquentent vers onze heures, un vieillard piteux offre des journaux moisis et tachés. Elle exige qu'on lui en achète cinq ou six; et puis elle ne regarde plus, apitoyée et langoureuse, les loques de ce pauvre homme et son dos chargé de misère. Elle soupire parfois que la liberté est la meilleure condition pour une femme, et elle spécifie bien que cet axiome ne comporte ni reproches ni regrets. De l'indépendance, que ferait-elle? d'une âme, comme dit la petite Lydia Lemiège, pourquoi s'encombrer? Il est surprenant, pense Julien, que les femmes aient le renom de représenter dans le monde les inquiétudes, les aspirations que l'on prétend spirituelles. Aucun être n'est mieux fait qu'elles pour accepter l'horizon borné de la vie; la nature avec elles n'a rien à craindre, révoltes ou malédictions. Il s'assure que cela est fort bien ainsi, et qu'il devrait, selon les vœux de Lucette, selon l'exemple d'un compagnon facile à vivre, courir satisfait les salles de danse ou de spectacle, rentrer plus satisfait encore de tout oublier, même la fatigue, même l'ennui, pour les caresses et le repos, ou bien d'autres soirs attendre à côté d'elle, sous la lampe, que le travail des doigts et des yeux ait comblé l'esprit et le cœur de Lucette, qu'elle se lève en disant : « Là! voilà du boulot au moins! » et qu'elle mette son sourire poignant, son sourire

tragique sur ce contentement de forçat résigné. Car elle n'a pas besoin pour l'heure de gagner sa vie; elle pense même vivre noblement, mais elle ne saurait rester inactive; elle tisserait les feuilles si elle était oiseau. Il ne la méprise point du tout de cette vocation bénévole; il l'envie même, au contraire, en pensée; mais sa volonté ne la jalouse pas.

Au fond, bien que ne voulant plus lire, ni étudier, ni penser, il garde une certaine répugnance à ceux qui sont comme lui par nature et non après expérience, les incurieux, les inexistants... Il est d'une autre essence, ceux qui sont faits non pour vivre, mais pour se regarder vivre : ceux-là n'ont pas choisi la meilleure part. Sans hypocrisie il l'avoue, et sans plus de mensonge il omet de le regretter.

... Enfin Lucette le prie de sortir, puisqu'il est ce soir si en retard. Il hésite à parler de Lydia; il y renonce; il s'enchante de ce petit secret. Il se retrouve avec l'autre dans une gargote étrange, toute peinte à fresque, et tapissée de petits miroirs, historiés aussi; des Italiens y piaillent, y dansent, y querellent, au son de trois accordéons qui font plus de bruit qu'un grand orgue. Lucette adore ce coin exotique où les buveurs l'admirent avec de gros yeux éloquents, en termes chauds sans doute, mais dans leur patois. Elle joue ainsi à s'encanailler, comme une grande dame qui se fait mener aux Halles. Elle se croit un peu menacée, et jette aux agents de la porte un regard plus indulgent que d'ordinaire. Elle dit toujours à Julien : « Allons chez les bandits », mais elle ne compte point sur lui comme sauveteur.

Ce soir-là, où elle est d'humeur expansive, elle ne remarque pas le silence de Julien. Car il se tait non pas assourdi par les accordéons et les chœurs à deux voix, mais pour songer à une petite fille pâle qui à présent, peut-être, n'a plus peur de penser à lui et articule avec les lèvres, pour son chat et son escargot, des paroles plus silencieuses qu'un sourire.

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

SOUVENIRS

SUR

MARCELLIN BERTHELOT

On était au mois d'août 1889, j'allais quitter l'École Normale après le concours de l'agrégation; le directeur scientifique de l'École, M. Jules Tannery, me fit appeler pour m'offrir une place de préparateur vacante au laboratoire de M. Berthelot. Depuis longtemps déjà, une tradition s'était établie de maintenir un normalien au laboratoire du Collège de France; c'est ainsi que M. Sabatier, le savant réputé de l'Université de Toulouse, lauréat du Prix Nobel, avait été le premier à occuper ce poste de sous-directeur à l'École des Hautes-Études annexée au service de M. Berthelot. M. Tannery me demandait en même temps d'aller rendre visite le lendemain à mon futur « patron » dans son laboratoire de la station de Chimie végétale de Meudon.

Le grand savant, alors dans sa soixante-deuxième année, était en pleine gloire; les trois années passées à l'École, à cette période de la vie où la faculté d'assimilation est vraiment extraordinaire, m'avaient fait pénétrer dans les parties principales de son œuvre et c'est avec une admiration parfaitement raisonnée jointe à mon enthousiasme de nouvel initié que j'allais aborder ce surhomme de la science, m'entretenir avec lui, et, chance inespérée, travailler ensuite sous sa direction.

Malgré mes vingt-deux ans j'étais fort timide et, si cette

première prise de contact me remplissait de joie, elle me causait en même temps une grosse inquiétude.

Je pris le bateau pour Meudon, et, au débarcadère du funiculaire, je m'empressai d'obtenir du premier passant des renseignements sur la résidence de Berthelot. « Monsieur Berthelot, me répondit après réflexion l'homme interpellé, n'est-ce pas un cordonnier? » Je ne saurais dépeindre ma désillusion. Comment pouvait-il exister à Bellevue et à Meudon des habitants ignorant qu'à côté d'eux vivait un homme tenant une si grande place dans la science mondiale et sur lequel tout le monde pensant avait les yeux fixés.

Le cœur me battait bien fortement quand je tirai le cordon de la petite porte d'entrée; le concierge vint m'ouvrir, il adjoignait à sa fonction celle de garçon de laboratoire; d'un air nonchalant et désabusé, qui contrastait singulièrement avec mon état d'esprit, il me conduisit dans le petit pavillon d'entrée, au centre d'une salle, mi-cabinet mi-laboratoire, où le maître vint bientôt me rejoindre.

Cette première visite est restée profondément gravée dans mes souvenirs. Berthelot se présentait avec l'allure d'un propriétaire rural, costumé en coutil blanc, chapeau de paille à larges bords légèrement contournés; mais de cet ensemble émergeait une physionomie qui donnait de suite l'impression de la supériorité. Légèrement voûté, le corps assez frêle, une tête nimbée de cheveux en broussailles entourant un front démesurément développé, sous lequel toute la vie paraissait concentrée, des yeux profondément investigateurs, bien abrités sous d'épais sourcils, un nez volumineux mais d'un profil manifestant la finesse du fureteur, une moustache tombante à la gauloise accusant le dessin de la bouche et du menton volontaire; de tout cet ensemble se dégageait les signes expressifs à la fois de la volonté et de la vigueur intellectuelle.

C'est au laboratoire de Bellevue que Berthelot voulait bien distraire à la science le temps qu'il consacrait à ses visiteurs; il y causait volontiers et tous les savants qui traversaient Paris à l'époque des vacances et lui rendaient visite à Bellevue ont gardé un souvenir précis de leur longue conversation avec Berthelot.

Berthelot me reçut avec beaucoup d'amabilité et de simpli-

cité; c'est en souriant qu'il m'interrogea sur le concours de l'agrégation, qu'il s'enquit si j'avais des idées personnelles sur un sujet de thèse et, sur ma réponse négative, envisagea plusieurs questions que je pourrais traiter à la rentrée.

Lorsque je quittai Bellevue, j'étais l'étudiant le plus heureux du monde; cette prise de contact que je redoutais, m'avait révélé chez le grand savant, dont le nom brillait si fort, un homme bienveillant, aimable, d'un abord facile et j'envisageais, avec la plus grande confiance et les plus vastes espoirs, la nouvelle vie que l'avenir me laissait entrevoir : apporter, moi aussi, ma modeste collaboration à l'édification de cette œuvre scientifique dont l'étude avait été jusque-là le seul objet de mes soucis et effectuer ces travaux sous la direction d'un tel Maître.

La contribution de Berthelot à l'ensemble de nos connaissances dans le domaine de la chimie et de la physico-chimie dépasse de loin les apports des chimistes de tous les temps et de toutes les nationalités. Cette contribution n'est pas seulement prodigieuse par son étendue et sa variété, elle se place, comme qualité, à côté de l'œuvre des plus grands et le nom de Berthelot doit être classé désormais à côté de celui de Lavoisier.

Comment un seul homme, entouré de quelques élèves, a-t-il pu réaliser une œuvre sans précédent par la quantité de faits acquis, par la portée considérable de quelques-uns d'entre eux, par leur variété au point qu'il n'est peut-être pas un chapitre de la chimie au progrès duquel Berthelot n'ait contribué.

Tous les savants s'inclinaient devant l'intelligence de Berthelot, ou plutôt devant les intelligences de Berthelot, car il avait toutes les formes de l'intelligence; français et étrangers s'accordaient à reconnaître cette intelligence comme la plus vaste de son époque. Cette intelligence était d'ailleurs puissamment aidée par une mémoire dont la réputation n'était pas moins universelle.

C'est en joignant à ces qualités naturelles une puissance de travail qui n'a jamais été dépassée que Berthelot put édifier cette œuvre surhumaine, où se manifeste l'universalité de ses connaissances; aucun sujet n'était étranger au lettré, au philo-

sophe, à l'historien qu'était ce savant illustre; il avait sur toutes choses une information étendue et précise.

Berthelot était doué d'une rapidité de conception et de compréhension qui tenait du prodige. Quand on lui soumettait un mémoire, par exemple, une note à présenter à l'Académie des Sciences, il prenait le manuscrit, jetait un coup d'œil sur chacune des pages et immédiatement présentait ses observations et ses critiques; la lecture de ces deux ou trois pages, le plus souvent bourrées de faits, lui avait demandé quelques secondes.

J'ai entendu raconter par Ludovic Halévy, son cousin par alliance (madame Ludovic Halévy était la cousine de madame Berthelot), le fait suivant qui souligne cette rapidité d'assimilation et de conception. Les deux cousins se trouvaient ensemble à la campagne; Berthelot en moins d'un quart d'heure avait feuilleté un numéro de la *Revue des Deux Mondes*, et Ludovic Halévy lui faisait remarquer qu'il paraissait attacher bien peu d'importance au contenu du fascicule, pour l'abandonner ainsi. Berthelot prétendit en avoir lu tous les articles et pria Halévy de l'interroger en détail sur chacun d'entre eux. « L'épreuve fut probante, disait Ludovic, il me répondit sans une hésitation ni une erreur, il avait véritablement lu plus de cent pages en quelques minutes. »

Venait-on l'entretenir d'une question quelconque, l'interlocuteur avait à peine commencé à aborder le sujet que Berthelot l'arrêtait immédiatement et lui fournissait aussitôt la réponse et les explications désirées à sa grande stupéfaction quoiqu'il n'ait pas eu la liberté de les formuler.

Au cours de conversations avec ses assistants sur les travaux en cours, il était souvent conduit à s'appuyer sur des travaux anciens et à renvoyer son collaborateur à la lecture des mémoires correspondants. Presque toujours il indiquait à son élève l'année et le tome des périodiques scientifiques qui les contenaient. C'est avec la même précision, la même sûreté de mémoire qu'il désignait dans la collection la place de tel appareil, les accessoires qui l'accompagnaient, le rôle rempli autrefois par cet appareil et les circonstances les plus minutieuses des conditions de son dernier emploi.

Berthelot avait conservé jusqu'au dernier moment ces qualités incomparables. A la séance de l'Académie française qui précéda sa mort de quelques jours, il avait traité, autour de la grande cheminée de la salle de réunion, certaines questions de haute philosophie avec tant d'éloquence claire et simple que ses confrères en étaient demeurés confondus d'admiration. Il avait même cité trois vers de Lucrèce au cours de cette causerie.

Tous les actes, tous les gestes de Berthelot étaient combinés de manière à utiliser chaque minute de son temps et à obtenir pendant cette minute le maximum de rendement. Fallait-il effectuer un calcul à l'aide des données fournies par une expérience en vue d'en dégager les conclusions, Berthelot avait des moyens à lui d'abréger ces calculs et d'en donner aussitôt les résultats alors que le collaborateur, de son côté, avait à peine commencé le même calcul.

Madame Berthelot, dont l'intelligence n'était pas inférieure à la distinction, avait toutes les qualités de la compagne d'un savant; elle lui servit souvent de secrétaire et se fit sa dévouée collaboratrice. J'ai été témoin bien des fois du fait suivant. Berthelot, logé à l'Institut comme le sont tous les Secrétaires Perpétuels, travaillait dans son modeste cabinet éclairé par une fenêtre donnant sur la cour intérieure de l'Institut, près de la rue Mazarine; ce cabinet était chauffé en hiver par un feu de bois; j'allais quelquefois, quand il y avait urgence, lui porter à domicile les résultats d'expériences; la discussion ou la mise en œuvre de ces résultats l'obligeait à consulter quelques périodiques logés sur les rayonnages qui remplissaient un large couloir contigu. Profitant de ce moment d'absence, madame Berthelot, qui veillait dans une pièce voisine, gagnait rapidement le cabinet pour surveiller l'état du foyer, ajouter du bois et remettre tout en ordre; elle s'esquivait aussitôt avec la même discrétion. Elle évitait toujours de déranger son mari pendant son travail et profitait de toute suspension pour exercer sa surveillance affectueuse et dévouée.

On comprend qu'il n'était pas toujours commode d'obtenir de Berthelot un entretien. Il fallait le saisir à la sortie de son laboratoire vers midi et l'accompagner du Collège de France

à l'Institut. Presque chaque jour, il emmenait avec lui un de ses préparateurs pour l'entretenir de ses travaux. Que de fois nous avons ainsi parcouru ensemble la rue de l'École de Médecine, le passage du Commerce et la rue Mazarine pendant qu'il m'exposait un programme de recherches, ou se faisait expliquer toutes les particularités d'une expérience ou qu'il développait ses idées sur la dernière découverte sensationnelle. Avec un esprit de généralisation qui ne s'était jamais rencontré au même degré dans la science chimique, une compétence s'étendant à tous les chapitres de la chimie, il dégageait tout de suite, presque toujours beaucoup mieux que l'auteur lui-même, toutes les conséquences d'une découverte faite par ailleurs et lui donnait ainsi sa vraie valeur.

Berthelot marchait à petits pas pressés, et pour éviter les voitures qu'il redoutait, traversait généralement la chaussée en redoublant de vitesse. J'avais peine à le suivre et à me retrouver immédiatement près de lui sur le trottoir, car il ne fallait perdre aucun instant et reprendre aussitôt la suite de la conversation interrompue.

Mais c'est surtout à la Station de Chimie végétale de Bellevue-Meudon, comme je l'ai déjà dit, où chaque année il venait s'installer avec sa famille en avril ou mai, qu'il recevait volontiers ses amis, ses élèves, les savants étrangers de passage en France. C'est ainsi qu'à la veille de son retour à Paris, à l'automne de 1906, je m'entretins longuement avec lui pendant la matinée de son dernier dimanche de séjour à Meudon.

Très préoccupé par ses recherches sur la radioactivité, il me montra tous les quartz dont il avait obtenu la coloration en violet sous l'influence du radium reproduisant ainsi pour la première fois la synthèse de la pierre améthyste; puis nous étions passés à l'examen d'expériences en cours, expériences dont il ne devait pas connaître les résultats.

Des petits tubes de verre, remplis de substances variées, étaient rangés depuis quelques jours autour d'un tube central contenant une parcelle de radium; l'examen nous montra qu'aucune transformation apparente ne s'était encore manifestée; après avoir remis tout en place, il me parla des modifications intéressantes qu'il pensait observer dès son retour

au printemps prochain, si toutefois, ajoutait-il, il vivait encore.

A sa vaste intelligence, à sa mémoire prodigieuse, à sa vitesse de travail, il faut joindre pour comprendre la possibilité de son œuvre, une culture littéraire et philosophique des plus approfondies.

Le mercredi 12 avril 1846, dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, le baron Thénard, chancelier de l'Université, proclamait Berthelot Marcellin-Pierre-Eugène, élève au Collège royal Henri IV, lauréat du prix d'honneur pour la classe de philosophie et du premier prix d'histoire naturelle; il recevait du Grand Maître de l'Université, M. de Salvandy, la couronne et la pile de livres noués de rubans.

Renan a tracé ce portrait de son jeune ami vers cette époque :

> Il avait dix-huit ans et déjà l'esprit philosophique, l'ardeur concentrée, la passion du vrai et la sagacité d'invention. Nos ardeurs d'apprendre étaient égales. Nous mîmes en commun tout ce que nous savions. Nos discussions étaient sans fin, nos conversations toujours renaissantes. Nous passions une partie des nuits à chercher, à travailler ensemble. Notre croissance intellectuelle était comme ces phénomènes qui se produisent par une sorte d'action de voisinage.

Berthelot, avant de se consacrer à la science, avait fait les études littéraires et philosophiques les plus fortes, il connaissait ses classiques latins et grecs qu'il relisait souvent dans le texte, par exemple, au cours de ses voyages en chemin de fer. Il les citait d'ailleurs volontiers sans l'ombre d'un pédantisme, mais en homme qui s'est assimilé de bonne heure la moelle et la substance de leurs pensées.

La conversation de Berthelot n'était jamais banale; la distinction de son esprit, la profondeur de sa culture et de son érudition se traduisaient en une conversation très nourrie d'idées, avec, en surplus, un tour original, imprévu, spirituel. Toutes les questions intéressant la langue et la littérature ne le prenaient jamais au dépourvu, en général il laissait ses interlocuteurs les traiter à haute voix et se contentait de révéler la justice malicieuse et la finesse de ses jugements par une réflexion, un trait piquant adressé à ses voisins.

Son dernier article dans la *Revue des Deux Mondes* avait

été rédigé pour prendre énergiquement la défense de l'orthographe et, par là, celle de la langue française consacrée par les siècles et par les œuvres des grands écrivains. Cet article mettait une dernière fois en évidence la haute culture de son intelligence et sa connaissance de tous les secrets de notre langue.

C'était un vrai régal de l'entendre aux réceptions intimes qui, chaque dimanche d'hiver, réunissaient à l'Institut ses amis, ses collègues et quelques élèves. Il abandonnait alors ses préoccupations scientifiques pour se consacrer tout entier aux siens et à ses amis.

Madame Berthelot présidait avec sa haute distinction toutes ces réunions qui faisaient notre joie à nous, jeunes débutants dans les sciences, car nous y rencontrions tous les hommes parmi les plus éminents appartenant à la science ou aux lettres; Gaston Boissier, Renan y avaient toujours un gros succès. Habituellement tous les invités se trouvaient répartis dans le salon de l'Institut par petits groupes agrégés suivant les circonstances ou les sympathies; quand Renan était présent, il n'y avait plus qu'un seul groupe, tous les invités formaient un cercle autour de Renan, assis, le corps immobile dans son fauteuil, tandis que toute l'animation et sa vie se concentraient dans ses yeux et sa physionomie; il parlait lentement, d'une voix plutôt faible, de sorte que les jeunes gens comme moi, qui occupaient le dernier rang du groupe, avaient souvent peine à suivre la conversation. Gaston Boissier, était, lui aussi, toujours très entouré, sa voix portait davantage; tout sujet de conversation était pour lui l'occasion d'anecdotes historiques ou littéraires qu'il racontait avec finesse et qui dans sa bouche avaient un charme singulier.

Edmond de Goncourt a donné, dans son Journal, un joli portrait de la maîtresse de maison :

Nous allons chez Berthelot[1] en voisin et tombons dans l'intérieur du chimiste. Une petite maison dans les bois. Un jardin plein d'enfants, un salon plein de femmes. Madame Berthelot, une beauté singulière,

1. Berthelot était installé à Bellevue où il avait loué une petite maison pour les vacances. La Station Expérimentale de Bellevue-Meudon n'était par encore créée.

inoubliable : une beauté intelligente, profonde, magnétique, une beauté d'âme et de pensée, semblable à ces créatures de l'autre monde de Poé. Des cheveux à larges bandeaux presque détachés, à l'apparence d'un nimbe, un calme front bombé, de grands yeux pleins de lumière dans l'ombre de leur cernure, un corps un peu plat avec dessus une robe de séraphin maigre. Et une voix musicale d'éphèbe, et un certain dédain dans la politesse et l'amabilité d'une femme supérieure. Un enfant, son aîné, est venu s'asseoir tout contre elle, beau comme un enfant fait au ciel.

Cette voix douce, lente et musicale de madame Berthelot était impressionnante; il y avait dans cette diction quelque chose de si nouveau, de si prenant qu'on ne l'oubliait jamais quand on l'avait entendue. Et pour tous ceux qui ont connu madame Berthelot, ce n'est pas sans émotion qu'ils retrouvent certains caractères de cette voix disparue dans la diction de sa fille, madame Langlois, et dans celle de son plus jeune fils.

Berthelot, dans ses cours du Collège de France, avait un langage clair, simple, précis; le débit en était calme et quelquefois un peu monotone; il semblait d'ailleurs faire son exposé sans le moindre effort. Sa mémoire prodigieuse mettait constamment à sa disposition une abondance de faits et de données lui permettant des comparaisons et des rapprochements illustrant sa démonstration; puis avec son esprit généralisateur et sa connaissance unique de l'évolution des systèmes chimiques, il s'élevait progressivement de l'expérience réalisée à ses conséquences de plus en plus éloignées et aux généralisations les plus étendues, sans sortir du domaine de la science proprement dite et sans s'engager dans des hypothèses purement imaginatives.

Car Berthelot avait horreur de cette façon de faire de la science uniquement avec son imagination. Plus on s'éloigne dans l'ordre des conséquences, plus on s'éloigne des réalités observées, plus la certitude, ou, pour mieux dire, la probabilité diminue. Un système n'a de vérité qu'en proportion, non de la rigueur de ses raisonnements, mais de la somme de réalités qu'on y introduit.

Les exposés publics de Berthelot étaient toujours appuyés par de nombreuses et délicates expériences que le savant exécutait avec une habileté consommée : analyse des gaz sur

la cuve à mercure, action de l'étincelle électrique ou de la chaleur sur les gaz, etc. L'auditeur ou plutôt le spectateur assistait ainsi à la répétition des expériences les plus délicates et les plus ingénieuses. On peut répéter pour lui ce qu'il a dit lui-même de la façon de professer de Claude Bernard : « Rien de moins oratoire que ses leçons et cependant rien de plus saisissant pour l'auditeur, rien de plus fructueux pour l'élève que cet exemple pour ainsi dire incessant, cette démonstration par le fait de la méthode par laquelle on provoque les découvertes. Elle était particulièrement à sa place au Collège de France. »

Le professeur Louis Henry, de l'Université de Louvain, dans ses souvenirs sur Berthelot, raconte comment il le vit pour la première fois.

C'est en 1862, lors d'un séjour prolongé que je fis à Paris, que j'appris à connaître cet homme appelé à devenir une si haute illustration scientifique. Quoique jeune encore puisqu'il n'avait alors que trente-cinq ans, Berthelot était déjà une des personnalités marquantes de la chimie française, si brillamment représentée à cette époque. J'assistai au cours qu'il faisait à l'École supérieure de Pharmacie. Par une heureuse coïncidence il traitait en ce temps-là de l'acétylène, cet hydrocarbure fondamental qu'il avait, peut-on dire, ressuscité puisqu'il gisait presque ignoré dans l'oubli, dépourvu même de nom. Par ses études approfondies désormais historiques, il l'avait grandement établi dans la chimie classique, en attendant qu'il le fût plus tard, dans la chimie industrielle.

Berthelot, professeur, avait sa manière à lui. Il y avait loin du calme de son exposition, tranquille jusqu'à la monotonie, à l'animation pittoresque de Wurtz et au décorum majestueux qui caractérisait, dit-on, les leçons de Dumas. Mais quelle netteté précise dans la parole sobre du jeune professeur de l'École de Pharmacie, et quel puissant intérêt offraient ses démonstrations expérimentales, tout autant par leur nouveauté que par l'habileté avec laquelle elles étaient réalisées !

J'ai le souvenir d'un de ses cours dont la dernière partie avait été consacrée à montrer la fécondité de la synthèse chimique, synthèse qui permet, en trouvant le moyen de reproduire certaines espèces chimiques existant dans les végétaux et les animaux, d'établir du même coup la loi de reproduction d'un nombre infini de types chimiques nouveaux doués de propriétés voisines, que la nature n'a jamais engendrés et dont le chimiste réalise ainsi pour la première fois la création.

De même, avait-il ajouté, que nous pouvons créer aujourd'hui un nombre infini de matières grasses à côté des quelques principes immédiats mis en évidence par Chevreul dans les graisses, les beurres et les huiles, de même lorsque nous aurons trouvé les conditions de la réalisation d'un animal, d'une plante, nous saurons également créer toute une série de types d'animaux ou de plantes intermédiaires entre les types naturels. Évidemment, cette fois, Berthelot s'écartait des faits observés et passait tout à fait dans le domaine de la poésie scientifique. J'eus la curiosité de lui demander s'il croyait sérieusement à la possibilité de semblables réalisations. « Tout cela est si loin de nous, me répondit-il, qu'il est loisible de s'aventurer dans de telles hypothèses. »

Les Goncourt ont raconté les dîners chez Magny où Berthelot avait été amené par Renan :

Il y causait beaucoup et tous nous l'écoutions avec un puissant intérêt : non pas qu'il fût un causeur incomparable comme Théophile Gauthier, non qu'il eût beaucoup de verve, mais il parlait très simplement, avec aisance et facilité. On l'écoutait parce qu'il disait des choses curieuses et nouvelles, qui nous semblaient pleines d'audace et d'ingéniosité. Il était bien pour nous le type du savant imaginatif. Il improvisait des théories étranges, d'un raisonnement à l'autre bâtissait des mondes et en démolissait d'autres, dressait des systèmes prodigieux, et cela nous plaisait infiniment.

Je l'écoutais avec un véritable intérêt, surtout lorsque son imagination nous emportait en des théories folles qui, dites après dîner, lui semblaient naturelles, mais que le lendemain, plus calme, il atténua souvent, les regrettant presque. Entre tous Renan suivait sa pensée sans défaillance et je suis certain qu'une foule d'idées émises ensuite par le philosophe en ses volumes avaient été recueillies au cours des conversations du chimiste.

Toutes ces extrapolations scientifiques qui rappellent son tableau de l'état futur des sociétés humaines vers l'an 2000, étaient, comme il l'a dit lui-même, des rêves, des rêves que l'on expose à ses amis au moment des confidences et de la gaieté du fumoir. Tous ces rêves d'avenir que légitime le passé de la chimie et qui donnaient tant d'intérêt à ses conversations, Berthelot ne les considérait pas comme des vérités scientifiques.

Après avoir parlé de la terre qui deviendra un vaste jardin arrosé par l'effusion des eaux souterraines et où la race

humaine vivra dans l'abondance et dans la joie du légendaire âge d'or, Berthelot avait bien soin d'ajouter : que ces rêves ou d'autres s'accomplissent, il sera toujours vrai de dire que le bonheur s'acquiert par l'action, et dans l'action poussée à sa plus haute intensité par le règne de la science.

Il y avait en fait une cloison étanche entre le savant de laboratoire et le rêveur imaginatif, excitateur d'idées. Avant tout, esclave des faits, le savant n'attachait qu'une importance secondaire aux théories et cette discipline scientifique rend compte de sa résistance à l'adoption des formules moléculaires de constitution.

C'est là d'ailleurs un fait qui se rencontre généralement chez tous les savants ayant parcouru une longue carrière scientifique. Ils ont vu s'édifier et s'écrouler tant de systèmes qu'ils arrivent fatalement au scepticisme.

Je lui avais présenté un jour une note contenant quelques idées auxquelles j'attachais beaucoup d'importance et je la lui apportais, très fier de l'exposé théorique dont j'avais encadré les faits observés. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la note, Berthelot saisit un crayon et, d'un geste brusque, marqua d'une croix noire toute la partie de ma note pour laquelle j'avais escompté des compliments.

J'étais alors un débutant et malgré toute l'autorité et l'admiration scientifique que le maître imposait autour de lui, j'avoue que je me consolai de mon désappointement en envisageant cet acte comme celui d'un savant vieilli qui n'était plus à la page. Le souvenir de ce petit incident me revient toujours à l'esprit, lorsque je me trouve en présence d'un mémoire ancien où je vais puiser quelques documents et que j'y trouve ces faits noyés dans les théories de l'époque, théories qui dans l'état actuel de nos connaissances paraissent enfantines et moyenâgeuses. Je m'indigne contre l'auteur qui m'oblige à lire ces puérilités pour rechercher la seule chose qui m'intéresse, le fait expérimental, et je comprends toute la justesse du geste de mon maître.

C'est d'ailleurs le propre de la jeunesse, ignorante, inexpérimentée et présomptueuse, d'avoir sur toutes choses des opinions tranchées et de ne pas admettre sur beaucoup de points l'opinion de gens expérimentés et autorisés. L'âge

guérit vite de ce défaut, dont on garde d'autant mieux le souvenir qu'on le retrouve chez les générations suivantes.

Sous un dehors un peu sec, Berthelot avait le cœur le plus tendre. Ceux qui ont lu les lettres adressées par lui à Renan y découvrent la trace d'une sensibilité facile à émouvoir. Il avait un profond attachement pour les siens et apportait dans la vie de famille une grâce attendrie.

Berthelot eut six enfants : quatre fils et deux filles. Il eut la douleur de perdre sa fille aînée et plus tard un petit-fils, mort tragiquement dans un accident du chemin de fer du Nord. « Nulle perte, a-t-il écrit, n'est comparable à celle d'un enfant qui a grandi sous les yeux de ses parents, entouré et soutenu par leur amour, et qui disparaît à la fleur de la jeunesse en laissant au fond du cœur des siens une douleur inconsolable. »

Le second de ses fils, Daniel Berthelot, professeur de physique à l'École de Pharmacie, membre de l'Institut, qui a su porter dignement dans la science un nom lourd d'héritage, et qui entourait la mémoire de son père d'une si pieuse vénération, est mort au moment où le Comité Berthelot commençait à s'occuper d'une façon active de l'organisation des fêtes du Centenaire de son père et venait de lancer son manifeste en faveur de la Maison de la Chimie. Tous ses amis, c'est-à-dire tous ceux qui ont bien connu ce savant distingué, qui sous son aspect réservé cachait une âme d'élite, ont profondément souffert de l'absence du fils à ces fêtes si réussies du Centenaire et n'ont pas, au cours de ces manifestations solennelles, séparé le souvenir du père de celui du fils.

Aucun ménage n'a été plus uni que le ménage Berthelot. La mort dramatique du grand savant fut la preuve éclatante de l'amour profond qui l'unissait à sa femme; il s'était établi entre ces deux âmes une telle union, une telle adaptation réciproque, que leur existence constituait vraiment ce que les naturalistes appellent une « symbiose ».

Dans le mois qui précéda sa mort, son attitude en arrivant au laboratoire nous renseignait sur l'état de santé de madame Berthelot; pâle, défait, cadavérique dans les périodes critiques, il retrouvait son pas alerte et sa physionomie vivante pen-

dant les périodes d'amélioration. Nous savions tous qu'il ne se faisait plus d'illusion et qu'il vivait sous l'impression d'un malheur inévitable, nous savions que chaque soir, rentré chez lui après le travail de la journée, il pleurait à chaudes larmes. Nous ne doutions pas que la mort de la femme n'entraînerait celle du mari dans un court délai.

Il n'a pu survivre à madame Berthelot, ce fut un sujet de douleur pour ses amis, pour ses élèves, pour tous ceux qui comme moi étaient liés à lui par de profonds sentiments de reconnaissance, mais ce ne fut pas pour son entourage un sujet d'étonnement. Madame Berthelot était si charmante, leurs deux existences se confondaient si étroitement, ils s'aimaient tous deux si profondément et depuis si longtemps que tous les ressorts de la vie se sont brisés en lui à la nouvelle de sa mort.

Cette profonde sensibilité que Berthelot tenait de sa mère, il la refoulait au plus profond de lui-même quand il s'agissait de science et d'occupation scientifique. Très exigeant pour lui-même, il l'était nécessairement pour ses collaborateurs; il estimait ses élèves en raison de leur rendement, de leur initiative et de leur érudition. Avec ses élèves, cette sensibilité de Berthelot n'eût pas été de mise dans un laboratoire, mais qu'une épreuve atteignît l'un d'eux, qu'un événement important se produise dans sa vie, Berthelot intervenait alors avec une délicatesse et une sensibilité dont l'effet était d'autant plus impressionnant que ces qualités intimes ne se laissaient pas deviner au premier abord. Je garde comme une des consolations les plus grandes qu'il m'ait été donné d'éprouver, l'accolade si paternelle qu'il me donna en rentrant au laboratoire après la cérémonie d'inhumation d'un petit garçon de quatre ans qui venait d'être emporté par la diphtérie, une année où cette maladie avait été particulièrement virulente et où le vaccin du Dr Roux s'était montré impuissant. Dans toutes les circonstances importantes de ma vie, Berthelot m'a toujours manifesté de la façon la plus affectueuse et la plus touchante la part qu'il prenait à mes joies ou mes soucis. De tels sentiments exprimés par ce savant dont l'œuvre et la divination instinctive des phénomènes chimiques plaçaient très loin au-dessus des autres, m'ont

procuré des émotions qui sont parmi les plus fortes qu'il m'ait été donné d'éprouver. En rendant publics ces souvenirs intimes, je veux rendre un pieux hommage à la sensibilité de ce Maître éminent entre tous.

Profondément patriote, Berthelot a toujours considéré comme un devoir, pour tout savant, de mettre à la disposition du gouvernement de son pays le fruit de son expérience et de ses connaissances. Il faisait partie de toutes les commissions techniques rattachées aux divers ministères et s'occupait activement à résoudre tous les problèmes posés. Son autorité était telle que partout il s'imposait comme président. Pendant le siège de Paris il fit partie de la commission des savants nommée par le Gouvernement de la Défense; ce fut pour lui l'occasion de se familiariser avec les poudres et le début de ses belles études sur les explosifs, études qui se présentaient d'ailleurs comme la suite logique de ses recherches thermochimiques.

Ce grand savant était profondément libéral, il fut un penseur libre; ses discours, ses faits, ses actes, en apportent de multiples démonstrations. Dans son laboratoire, où se coudoyaient des savants de toute nationalité, le Maître ne se préoccupait jamais des opinions politiques ou religieuses de ses élèves. Des professeurs de facultés catholiques françaises sont venus s'initier dans son laboratoire à ses méthodes et à ses systèmes scientifiques. Le professeur L. Henry, de l'Université catholique de Louvain, lui adressait, lors de son cinquantenaire, une lettre pour lui exprimer avec ses sentiments d'admiration respectueuse pour ses travaux, ses sentiments de gratitude personnelle pour le généreux intérêt qu'à diverses reprises il avait bien voulu lui témoigner; en recevoir l'assurance avait été pour lui parfois une consolation, toujours une force.

Dans une lettre adressée au président du Congrès de la libre-pensée à Rome, il donnait aux congressistes de belles leçons de libéralisme : « Conservons toujours, disait-il, la sérénité bienveillante qui convient à notre amour sincère de la justice et de la vérité. La voix de la science n'est ni une voix de violents, ni une voix de doctrinaires absolus. Quels qu'aient été les crimes de la théocratie, nous ne saurions méconnaître les

bienfaits que la culture chrétienne a répandus autrefois sur le monde. »

Dans tous les domaines où peut s'exercer l'activité d'un être humain, Berthelot a rempli son devoir et tout son devoir. Il fut un savant, un citoyen, un époux, un père, un ami incomparable.

Il semblerait qu'une telle nature d'élite n'eût jamais dû rencontrer de difficultés dans sa carrière; ce serait admettre chez la plupart des hommes une rapidité et une sûreté de jugements dont ils sont peu coutumiers.

Deux mois avant sa mort, j'étais allé lui confier quelques petits ennuis personnels, il s'était mis, comme toujours, à ma disposition, pour m'aider à les surmonter, puis il ajouta : « Je causais hier soir du passé avec madame Berthelot et nous arrivions à cette conclusion que je n'avais pas vécu une seule année sans avoir une lutte à soutenir. »

Je n'ai pas l'intention de développer ici l'œuvre de Berthelot, elle a été suffisamment exposée et commentée récemment par toute la presse et par les orateurs des cérémonies du Centenaire. Je voudrais seulement insister ici sur deux caractéristiques de cette œuvre qui n'ont jamais été dégagées jusqu'ici par ses historiens et ses commentateurs.

Dès ses premières recherches, le jeune chimiste s'est révélé comme un maître et là encore, si nous faisons exception pour Sadi Carnot, qui à trente ans énonçait les deux grands principes qui règlent l'évolution de l'énergie dans tout le monde matériel, nous ne trouvons pas de précédent semblable dans l'histoire de la chimie.

A l'âge de vingt-cinq ans, ses méthodes sont personnelles, ses idées directrices tout à fait nouvelles, il n'est l'élève de personne, ses travaux ne peuvent être rattachés à ceux de ses devanciers, en un mot il est lui-même son propre maître.

Guidé par sa seule passion pour la recherche de la vérité, il met en œuvre, pour cette recherche, sa vaste intelligence, un ardent désir de savoir, une sincérité et une conscience sans limite, une puissance de travail déconcertante. C'est de cet ensemble de merveilleuses qualités que découlent logiquement ses méthodes de recherches.

C'est ainsi que, dès ses premières expériences, Berthelot

a le souci de dégager le rôle de chacun des facteurs de la réaction, température, temps, rapport des quantités de matières réagissantes; il s'efforce également d'établir le bilan complet de ses opérations. Pour atteindre ces résultats, il multiplie les essais en les variant; il permute dans la réaction les principes de même nature; en un mot, il s'efforce de varier tous les facteurs physiques et chimiques de ses transformations en vue d'en pénétrer intimement le mécanisme, de déduire toutes les conséquences possibles, et par là de donner satisfaction à sa soif de connaître.

Berthelot apporte ainsi, dans la chimie, des méthodes de travail entièrement nouvelles, à la fois par leur amplitude en surface et par leur amplitude en profondeur; elles sont la raison des révolutions accomplies par lui dans la science.

Fait surprenant. Ses successeurs n'ont pas eu les mêmes soucis, ni les mêmes méthodes de travail; ils se sont attachés à poursuivre la synthèse de tel ou tel corps sans se soucier jamais d'étudier tous les produits multiples de la réaction et les lois qui président à ces évolutions complexes d'un système chimique initial.

A la possession de ces méthodes qui conduisent à la connaissance totale de la réaction chimique, Berthelot superpose un esprit de généralisation qui s'affirme tout de suite, dans son important travail sur les corps gras (il avait alors vingt-six ans); de cette synthèse il a dégagé hardiment toutes les conséquences et fait progresser du même coup de nombreux chapitres distincts de la science.

A trente-deux ans, quand il publie ses deux célèbres volumes: *Chimie organique fondée sur la synthèse*, ses travaux sont universellement appréciés et sa réputation, solidement établie, dépasse les milieux scientifiques comme en témoigne l'opinion des contemporains. Madame Didier écrit à cette époque à madame Edgard Quinet :

Je ne veux pas oublier de vous faire part d'un savant très savant qui a nom M. Berthelot. On ne jure que par lui rue de l'Ouest (chez Michelet). Madame Michelet m'a dit qu'il irait à la postérité et qu'il ne s'en tenait pas au génie. Il est de plus plein d'esprit et d'une société charmante. Elle m'en a fait un portrait d'homme accompli, je suis curieux de ce prodige, je demande à le connaître et à vous en dire mon impression.

Après l'avoir reçu, elle ajoute :

Il paraît timide, il a une figure très douce et très intéressante. J'ai beaucoup goûté la conversation de M. Berthelot. Si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir le suivre sur le terrain de la science; il a fait de grandes découvertes en chimie et publié deux volumes au-dessus de ma portée; j'en ignorerais jusqu'à la langue. Mais on dit que l'exposition du livre est abordable et donne des conclusions de l'ensemble de ses travaux. Je tâcherai de m'en faire une idée. Au reste, il n'est étranger à rien, il a reçu une éducation très littéraire.

Quesneville, qui fut un Saint-Simon du monde scientifique, mais un Saint-Simon populaire et d'un style souvent un peu âpre, nous donne sur Berthelot, dans son *Moniteur*, l'opinion du public chimique au lendemain de la célèbre leçon sur la synthèse :

Esprit timide, vierge de toute passion mauvaise, M. Berthelot n'a, jusqu'à ce jour, connu que l'étude.

Il est sympathique à la génération nouvelle : les jeunes gens l'aiment, s'intéressent à lui. Que fait Berthelot? Où est Berthelot? sont des questions que vous entendez poser dans toute réunion où se trouve rassemblés deux ou trois chimistes. C'est que Berthelot, en effet, est une étoile qui brille d'un trop vif éclat, pour que le bon public, qui n'a pas besoin qu'on lui montre où est la lumière, ne l'ait pas aperçue tout d'abord. M. Berthelot, dirons-nous, est le Fresnel de la Chimie; il a d'ailleurs toutes les allures de cet éminent savant; modeste comme était Fresnel, il a toute la perspicacité du célèbre physicien, osons dire le mot, le même génie...

Il est arrivé craintif à la Société où l'attendait un auditoire encore plus brillant que celui qui salua M. Wurtz de si chaleureuses acclamations.

Après avoir résumé la conférence, Quesneville ajoute :

Nous aurions voulu faire une étude plus complète des travaux de M. Berthelot, mais le temps nous presse; on veut savoir dans les différents centres scientifiques, avec lesquels nous sommes en correspondance, ce qu'a dit M. Berthelot, car ce chimiste n'est pas seulement sympathique à la France, il l'est plus encore à l'étranger, meilleur juge que nous pour apprécier nos savants, plus juste que nous surtout pour les honorer.

Berthelot a effectué toutes ses recherches avec des appareils d'une extrême simplicité, c'est encore là un des vrais signes du génie. Un expérimentateur fait usage d'appareils d'autant plus compliqués qu'il est plus inexpérimenté; l'appareil simple est généralement le terme ultime des perfectionnements

d'un premier appareil complexe. Berthelot du premier coup a réalisé des dispositifs d'un maniement commode et rapide à l'aide desquels il a résolu les problèmes les plus difficiles.

L'exposition rétrospective organisée à l'École de Pharmacie, pendant les fêtes du Centenaire, mettait bien en évidence cette précieuse qualité de toute la technique du savant.

Dans la mesure des quantités de chaleur, par exemple, Regnault, le premier, a obtenu une grande précision en compliquant les appareils, en superposant en quelque sorte à l'appareil fondamental des appareils accessoires chargés de limiter ou de mesurer les différentes causes d'erreur. Berthelot, au contraire, arrive à la précision par la simplicité des moyens. La technique expérimentale qu'il constitue de toutes pièces pour la mesure des différents facteurs calorifiques aurait suffi à elle seule pour illustrer un physicien.

En 1890, le gouvernement russe qui voulait établir pour sa marine une poudre moderne chargea Meudéléef, le grand chimiste russe, et le colonel Tschetzow, alors professeur à l'École des torpilles de Cronstadt, de venir étudier en France les méthodes scientifiques applicables à l'étude des explosifs. Berthelot me chargea d'initier les deux savants à l'emploi de la bombe calorimétrique, qui avait joué un rôle important dans la découverte des nouvelles poudres, et je me souviens toujours de leur étonnement, quand, après une première expérience, ils se furent rendu compte de la précision et de la rapidité avec lesquelles cet élégant appareil permettait de fixer la puissance d'un explosif. Toute la technique expérimentale de Berthelot se caractérise par ces deux qualités : la simplicité et la précision.

Berthelot restera toujours dans tous les premiers rangs de ces grands esprits, de ces rares inventeurs géniaux qui ont imprimé à l'humanité ses directives dans la voie du progrès et si son œuvre immense appartient au patrimoine du monde entier, par contre nous devons nous glorifier qu'un tel savant soit une des plus belles manifestations du génie français.

CAMILLE MATIGNON,
de l'Académie des Sciences,
professeur au Collège de France.

LA FIN DE RASPOUTINE[1]

XIII

En pénétrant dans la maison, j'entendis les voix de mes amis, mêlées à celle d'un gramophone qui faisait entendre une chansonnette américaine. Raspoutine tendit l'oreille :

— Qu'est-ce que cela? — dit-il. — Fait-on la fête ici?

— Non, ma femme reçoit quelques amis qui vont bientôt partir. Allons, en attendant, prendre une tasse de thé dans la salle à manger.

Nous descendîmes, et, à peine entré dans la chambre, Raspoutine enleva sa pelisse et se mit à examiner l'ameublement avec curiosité. La petite armoire aux multiples tiroirs fixa tout particulièrement son attention. Il en paraissait ravi, comme un enfant; il s'en approchait à tout moment, l'ouvrait, la fermait, et l'examinait au dedans et au dehors.

A mon grand désappointement, il commença par refuser le vin et le thé.

« Aurait-il deviné quelque chose? » pensai-je. Mais, aussitôt, je pris une ferme décision : quoi qu'il advînt, il ne sortirait pas vivant de la maison.

Nous nous assîmes à table et la conversation s'engagea.

Nous passions en revue nos connaissances communes, sans oublier la Wyroubova. On parla naturellement de Tsarskoie-Selo.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre et 1er novembre.

— Grégoire Ephimovitch, — lui demandai-je, — pourquoi Protopopoff a-t-il été chez vous ce soir? A-t-il toujours peur d'un complot?

— Eh bien oui, mon cher, il paraît que mon franc parler gêne beaucoup de personnes. Les aristocrates ne peuvent pas s'habituer à l'idée qu'un simple paysan se promène dans les salles du palais Impérial... Ils sont rongés par l'envie et la colère... Mais je ne les crains pas. Ils ne peuvent rien contre moi. Je suis protégé contre le mauvais sort. On a essayé plusieurs fois de me tuer, mais le Seigneur a toujours déjoué les complots. Khvostoff lui aussi a essayé... eh bien, il a été puni et on l'a renvoyé. Il arrivera malheur à tous ceux qui lèveront la main sur moi.

Ces paroles de Raspoutine résonnaient d'une façon lugubre dans l'endroit même où il devait périr quelques heures plus tard. Mais rien ne pouvait plus me troubler. Pendant tout le temps qu'il parlait je n'avais qu'une seule pensée : le forcer à boire du vin dans les petits verres et à goûter les gâteaux.

Au bout de quelque temps, après avoir épuisé ses sujets habituels de conversation, Raspoutine me pria de lui donner du thé.

Je m'empressai de le faire et lui présentai l'assiette de biscuits. Pourquoi lui ai-je offert précisément les biscuits qui n'étaient pas empoisonnés? C'est à quoi je ne saurais répondre...

Ce n'est qu'un moment après que je lui passai l'assiette aux gâteaux contenant le cyanure.

Il commença par les refuser.

— Je n'en veux pas, — dit-il, — ils sont trop doux.

Pourtant, il en prit bientôt un, puis un autre... Je le regardai avec effroi. L'effet du poison devait se manifester tout de suite, mais, à ma grande stupeur, Raspoutine continuait à me parler comme si de rien n'était.

Je lui proposai alors de goûter à nos vins de Crimée. Il refusa de nouveau.

Le temps passait. Je devenais nerveux. Malgré son refus, je pris deux verres qui ne contenaient pas de poison, je remplis l'un pour lui, l'autre pour moi. Pourquoi répétai-je la même manœuvre? Je ne puis me l'expliquer. Changeant d'avis, Raspoutine accepta le verre que je lui tendais.

Il but avec plaisir, trouva le vin à son goût et me demanda si nous en faisions beaucoup en Crimée. Quand je lui dis que nous en avions des caves pleines, il parut très étonné.

— Verse-moi du madère, — me dit-il.

A ce moment, je voulus lui tendre un autre verre qui contenait du poison, mais il protesta et me dit :

— Verse dans le même verre.

— Cela ne se peut pas, Grégoire Ephimovitch, — lui répondis-je, — il ne faut pas mélanger ces deux vins.

— Tant pis, verse ici... te dis-je...

Il fallut céder sans insister davantage.

A ce moment, je fis tomber comme par mégarde le verre dans lequel il avait bu et j'en profitai pour lui verser du madère dans un verre contenant du cyanure. Raspoutine ne fit plus d'objection.

Je me tenais debout devant lui et suivais chacun de ses mouvements, m'attendant à tout moment à le voir s'écrouler...

Mais lui continuait à boire, lentement, à petites gorgées, dégustant son vin comme seuls les connaisseurs savent le faire.

Sa figure ne changeait pas. De temps à autre seulement il portait la main à son cou comme s'il avait de la peine à avaler. Il se leva, et se mit à arpenter la chambre. Et quand je lui demandai ce qu'il avait, il me répondit :

— Mais rien, tout simplement un chatouillement dans la gorge.

Il y eut quelques minutes pénibles.

— Le madère est bon, donne-m'en encore, — me dit-il.

Cependant, le poison n'agissait toujours pas et le « saint homme » se promenait tranquillement dans la salle à manger.

Je pris alors un autre verre contenant du cyanure, le remplis de vin et le tendis à Raspoutine.

Il le vida comme les précédents, mais sans plus de résultat.

Il ne restait plus sur le plateau que deux verres contenant la drogue.

Alors, en désespoir de cause, pour forcer Raspoutine à m'imiter, je me mis à boire moi-même.

Nous étions assis l'un en face de l'autre et nous buvions en silence.

Il me regardait. Ses yeux avaient une expression de malice. Ils semblaient me dire :

— Vois-tu, tu as beau faire, tu ne peux rien contre moi.

Tout à coup son visage prit une expression féroce et pleine de colère.

Jamais je ne l'avais encore vu si effrayant.

Il attacha sur moi son regard satanique. En ce moment, j'avais pour lui un sentiment de haine particulière et j'étais prêt à me jeter sur lui pour l'étrangler.

Un silence de mauvais augure régnait dans la chambre. Il me parut qu'il savait pourquoi je l'avais amené ici et ce que j'étais en train d'exécuter. Il y eut entre nous une sorte de lutte muette, étrange et terrible. Encore un moment, et j'allais être vaincu, anéanti. Je sentais que sous le lourd regard de Raspoutine mon sang-froid s'échappait; une torpeur indicible s'emparait de moi. La tête me tournait.

Quand je revins à moi, je vis Raspoutine toujours assis à la même place, la tête dans les mains; on ne voyait pas ses yeux.

J'avais repris mon équilibre et je lui offris encore une tasse de thé.

— Verse, — me dit-il d'une voix éteinte. — J'ai grand soif.

Il releva la tête. Ses yeux étaient ternes et il me sembla qu'il évitait de me regarder.

Pendant que je versais le thé, il se leva et fit quelques pas dans la chambre. Ayant aperçu ma guitare que j'avais laissée sur une chaise, il me dit :

— Joue-moi quelque chose de gai, j'aime à t'entendre.

Il était difficile de chanter en un moment pareil, surtout quelque chose de gai.

— Je n'en ai vraiment pas le cœur, — lui dis-je, mais je pris tout de même ma guitare et commençai une chanson triste.

Il s'assit et écouta d'abord avec attention, ensuite il pencha la tête sur la table et ferma les yeux. Il me parut qu'il s'était assoupi.

Quand j'eus terminé la romance, il rouvrit les yeux et me regarda tristement.

— Chante encore un peu. J'aime beaucoup cette musique, tu y mets tant d'âme.

Je me remis à chanter.

Ma propre voix me paraissait méconnaissable.

Et le temps passait, la pendule marquait déjà trois heures du matin... il y avait deux heures que ce cauchemar durait.

« Qu'arrivera-t-il, pensais-je, si mes nerfs ne résistent pas? »

En haut, on paraissait perdre patience également. Le bruit qui arrivait jusqu'à nous ne faisait qu'augmenter. Je craignais que mes amis, n'y tenant plus, fissent irruption dans la chambre.

— Pourquoi fait-on tant de tapage? — me demanda Raspoutine en relevant la tête?

— Ce sont probablement les invités qui s'en vont, — lui répondis-je, — je vais monter voir ce qui en est.

Là-haut, dans mon cabinet, le grand-duc Dimitri, Pourichkevitch et Soukhotine, revolver au poing, se précipitèrent vers moi. Ils m'assaillirent de questions :

— Eh bien, est-ce fait? est-ce fini?

— Le poison n'a pas agi, — répondis-je.

Abasourdis par cette nouvelle, ils me regardèrent tous en silence et d'un air consterné.

— Ce n'est pas possible! — s'écria le Grand-Duc.

— La dose était pourtant énorme ! Est-ce qu'il a tout avalé? — demandèrent les autres.

— Tout, — répondis-je.

Nous nous mîmes à discuter sur ce qu'il y avait à faire et il fut décidé que tous nous devions descendre, nous jeter sur Raspoutine et l'étrangler. Déjà nous étions dans l'escalier, lorsque la crainte me vint de compromettre par ce moyen toute l'affaire. L'apparition soudaine de personnes étrangères éveillerait les soupçons de Raspoutine, et qui pouvait prévoir de quoi cet être diabolique était capable?

Je retournai vers mes amis et leur fis part de mes appréhensions.

J'eus grand'peine à les convaincre de me laisser descendre seul et en finir avec Raspoutine sans leur aide.

Je pris le revolver du Grand-Duc, et je descendis dans la salle à manger.

Raspoutine était toujours assis à table à la même place où

je l'avais laissé. Il avait la tête tout à fait penchée et respirait difficilement.

Je m'approchai tout doucement de lui et m'assis à ses côtés. Il ne fit aucune attention à moi. Après quelques minutes d'un affreux silence, il releva lentement la tête et me regarda. Ses yeux ne voyaient plus rien; ils paraissaient morts.

— Vous sentez-vous mal? — lui demandai-je.

— Oui, j'ai la tête lourde et une sensation de brûlure dans l'estomac. Verse-moi encore un petit verre. Cela me fera du bien.

Je lui versai du madère qu'il avala d'un trait, après quoi il se ranima et redevint gai.

Après avoir échangé quelques mots avec lui, je vis qu'il avait sa pleine conscience et qu'il raisonnait d'une façon tout à fait normale. Tout à coup, il me proposa de l'accompagner chez les Bohémiens. Je refusai sous prétexte qu'il était trop tard.

— Cela ne fait rien, — dit-il. — Ils y sont habitués. Quelquefois ils m'attendent toute la nuit. Il m'arrive d'être retenu à Tsarskoie-Selo par des affaires importantes, ou tout simplement pour parler de Dieu... Alors je me rends directement chez eux en automobile. Le corps, lui aussi, a besoin de repos... n'est-ce pas vrai ce que je dis là? Les pensées sont toutes pour Dieu, mais le corps est pour les hommes. Et voilà! — ajouta Raspoutine avec un clignement d'œil fripon.

Je ne m'attendais certes pas à entendre de telles paroles dans la bouche de cet homme à qui je venais d'administrer une dose énorme du plus inexorable des poisons. Ce qui me frappait le plus dans tout cela, c'est que Raspoutine qui, par une intuition extraordinaire, saisissait et devinait généralement tout, fût si loin de penser qu'il allait mourir.

Comment ses yeux perçants n'avaient-ils pas vu que je tenais derrière mon dos un revolver qui, d'une minute à l'autre, serait braqué sur lui?

Je tournai machinalement la tête et j'aperçus le Crucifix en cristal. Je me levai pour m'en approcher.

— Qu'as-tu à regarder si longtemps ce crucifix? — me demanda Raspoutine.

— Il me plaît beaucoup, — répondis-je, — il est si beau.

— En effet, — dit-il, — il est très beau; il a dû coûter cher. Combien l'as-tu payé?

En disant ces mots, il fit quelques pas vers moi, et sans attendre ma réponse, ajouta :

— Quant à moi, l'armoire avec les glaces me plaît davantage; — et allant vers elle, il l'ouvrit et se remit à l'examiner.

— Grégoire Ephimovitch, — lui dis-je, — vous feriez mieux de regarder le Crucifix et de dire une prière.

Raspoutine jeta sur moi un regard étonné, presque effrayé. J'y vis une expression nouvelle que je ne lui connaissais pas. Ce regard avait quelque chose de doux et de soumis à la fois. Il vint tout près de moi et me regarda bien en face. On aurait dit qu'il avait lu enfin dans mes yeux une chose à laquelle il ne s'attendait pas. Je compris que le moment suprême était venu.

— Seigneur, — implorai-je, — donnez-moi la force d'en finir.

D'un geste lent, je tirai le revolver de derrière mon dos. Raspoutine se tenait toujours debout devant moi, immobile, la tête penchée à droite; ses yeux, hypnotisés par le crucifix, restaient fixés sur lui.

« Où faut-il viser, pensai-je, à la tempe, ou au cœur? »

Un frisson me secoua tout entier; mon bras s'était tendu, je visai au cœur et pressai la détente. Raspoutine poussa un rugissement sauvage et s'effondra sur la peau d'ours.

Au même instant, j'entendis du bruit dans l'escalier. C'étaient mes amis qui accouraient. Dans leur précipitation, ils avaient accroché un commutateur électrique et nous étions plongés dans l'obscurité la plus complète. Quelqu'un se cogna à moi et poussa un cri. Je ne bougeais pas de peur de marcher sur le cadavre. Enfin, la lumière reparut et nous vîmes le corps de Raspoutine gisant étendu sur le dos. Ses traits se contractaient par moments. Ses mains étaient crispées. Il avait les yeux fermés. Sa blouse de soie était rougie d'une tache sanglante. Nous nous penchâmes tous sur le corps agonisant pour l'examiner. Pourichkevitch voulut encore décharger son revolver sur lui, mais la crainte de multiplier les traces de sang l'en empêcha.

Au bout de quelques minutes, Raspoutine, qui n'avait plus rouvert les yeux, cessa de bouger.

Le Dr Lazovert examina sa blessure, la balle avait traversé la région du cœur. Il n'y avait plus à en douter : il était bien mort. Le Grand-Duc et Pourichkevitch transportèrent le cadavre de la peau d'ours jusque sur les dalles. Nous éteignîmes l'électricité et montâmes dans mon cabinet après avoir fermé à clef la porte de la salle à manger.

Tous nous nous sentions le cœur plein d'espérance tellement nous étions convaincus que l'événement qui venait de se dérouler sauverait la Russie.

XIV

Conformément à notre plan, le grand-duc Dimitri, Soukhotine et le docteur devaient faire semblant de raccompagner Raspoutine chez lui pour le cas où la police secrète nous eût suivis à notre insu. A cet effet il était entendu que Soukhotine se ferait passer pour le « Starets » en mettant sa pelisse et son bonnet et partirait en compagnie du Grand-Duc et du docteur dans l'automobile découverte de Pourichkevitch. Ils porteraient ensuite les vêtements de Raspoutine à la gare de Varsovie, les brûleraient dans le train sanitaire de Pourichkevitch et laisseraient l'automobile découverte à la gare.

Prenant alors un fiacre, ils devaient se rendre au palais du Grand-Duc où les attendrait son automobile fermée qui les ramènerait à la Moïka. Là ils chargeraient le cadavre qu'ils transporteraient jusqu'à l'île Petrovski.

Nous priâmes le docteur, qui devait conduire l'automobile, de rouler le plus rapidement possible en faisant un détour afin de dépister éventuellement les agents de police.

Pourichkevitch et moi restâmes à la Moïka. En attendant le retour de nos amis, nous parlions de l'avenir de notre Patrie à tout jamais délivrée de son mauvais génie. Nous étions sûrs d'être approuvés par tous et nous pensions que, débarrassés des intrigues de cet aventurier, tous ceux qui étaient dans l'entourage des Souverains allaient dorénavant travailler dans un commun accord à la grandeur de la Russie.

Pouvions-nous prévoir que ceux auxquels la mort de Raspoutine venait de délier les mains envisageraient avec tant de légèreté le fait accompli et qu'ils comprendraient si

mal leur propre devoir? Pouvions-nous supposer que la soif des honneurs et la considération de leurs intérêts personnels étoufferaient en eux tout sentiment de patriotisme? Quelles possibilités exceptionnelles se présentaient, après la mort de Raspoutine, à ceux qui détenaient le pouvoir! Mais personne ne voulut ou ne sut profiter de ce moment unique.

Je ne veux citer aucun nom. L'histoire jugera plus tard chacun à sa juste valeur.

Mais cette nuit-là nous avions l'imagination montée, nous avions vécu des moments si terribles pour mener à bonne fin la tâche que nous nous étions imposée. Est-il étonnant que nous n'entretenions ni idées tristes, ni sombres pressentiments sur l'avenir?

Pendant que nous causions, je fus saisi soudain d'une vague inquiétude et d'un désir irrésistible de descendre dans la salle à manger où reposait le corps. Je me levai et je descendis.

Par terre, à l'endroit même où nous l'avions laissé, gisait Raspoutine. Je lui tâtai le pouls. On ne percevait plus aucun battement. Raspoutine était bien mort.

Je ne m'explique pas pourquoi je saisis tout à coup le cadavre par les deux bras et le secouai si violemment qu'il en fut soulevé, se pencha d'un côté, puis retomba.

Après être resté quelque temps à côté de lui, je me disposais à m'en aller lorsque mon attention fut subitement attirée par un tressaillement presque imperceptible de sa paupière gauche. Je me penchai sur lui et je l'observai avec attention; de légers tremblements contractaient son visage.

Tout à coup, je vis s'entr'ouvrir son œil gauche... quelques instants après sa paupière droite commença à trembler à son tour, puis se souleva. Je vis alors les deux yeux de Raspoutine, des yeux verts de vipère, fixés sur moi avec une expression de haine diabolique. Mon sang se figea dans mes veines. Tous mes muscles prirent la rigidité de la pierre. Je voulais m'enfuir, appeler au secours, mais mes jambes refusaient de m'obéir, et aucun son ne sortait de ma gorge oppressée.

J'étais comme dans un cauchemar, cloué aux dalles de granit.

Alors, il se passa une chose atroce. D'un mouvement

brusque et violent, Raspoutine bondit sur ses jambes, l'écume à la bouche. Il était effroyable à voir. Un rugissement sauvage retentit dans la chambre et je vis ses mains convulsées battre l'air. Puis il se précipita sur moi; ses doigts, cherchant à me saisir à la gorge, s'enfonçaient comme des tenailles dans mon épaule; ses yeux sortaient de leurs orbites et le sang coulait de ses lèvres.

D'une voix basse et rauque, Raspoutine m'appelait tout le temps par mon nom.

Rien ne peut se comparer au sentiment d'horreur qui me saisit. Je tâchai de me libérer de son étreinte, mais j'étais pris comme dans un étau. Une lutte terrible s'engagea entre nous.

Cette créature qui mourait, empoisonnée, la région du cœur traversée par une balle; ce corps que les puissances du mal paraissaient avoir ranimé pour se venger de leur déroute avait quelque chose de si effrayant, de si monstrueux que, lorsque j'y repense, je ne parviens pas à me libérer d'un sentiment d'effroi.

Il me sembla comprendre encore mieux qui était Raspoutine. J'avais l'impression d'avoir devant moi Satan lui-même, incarné dans ce paysan, qui m'avait saisi dans ses griffes pour ne plus me lâcher.

Grâce à un effort surhumain, je parvins à me dégager de son étreinte.

Il retomba sur le dos, râlant affreusement, et serrant dans sa main mon épaulette, qu'il avait arrachée pendant notre lutte; il gisait de nouveau sans mouvement sur le sol. Au bout de quelques instants, il remua. Je me précipitai dans l'escalier en appelant Pourichkevitch qui était resté tranquillement dans mon cabinet de travail.

— Vite, vite, descendez, — criai-je, — il vit encore.

A ce moment, j'entendis du bruit derrière moi; je me précipitai dans mon cabinet ou j'avais laissé le bâton en caoutchouc que m'avait donné « à tout hasard » le député Maklakoff; je m'en saisis, et me jetai dans l'escalier, suivi de près par Pourichkevitch qui armait son revolver.

Rampant sur les genoux et sur le ventre, râlant et rugissant comme une bête fauve blessée, Raspoutine grimpait rapidement les marches de l'escalier. Ramassé sur lui-même, il fit un

dernier bond et réussit à atteindre la porte secrète qui donnait accès dans la cour. Sachant que cette porte était fermée à clef, je me plaçai sur le palier supérieur, serrant fortement dans ma main le bâton en caoutchouc.

Quels ne furent pas ma stupéfaction et mon effroi en voyant la porte s'ouvrir et Raspoutine disparaître dans la nuit! Pourichkevitch s'élança à sa poursuite. Deux coups de feu se firent entendre, répercutés dans la cour. La pensée qu'il pouvait nous échapper m'était intolérable. Sortant par l'escalier principal je courus le long de la Moïka, dans l'espoir d'arrêter Raspoutine près de la porte de sortie au cas où Pourickhevitch l'eût manqué.

La cour avait trois issues, et seule la porte du milieu n'était pas fermée à clef. Je vis à travers la grille que c'était précisément vers cette porte-là que se dirigeait Raspoutine, guidé par un instinct surhumain.

Un troisième coup de feu retentit, puis un quatrième.... Je vis Raspoutine chanceler et tomber près d'un tas de neige.

Pourichkevitch courut à lui et resta quelques secondes auprès du corps; puis, ayant acquis la certitude que tout était fini cette fois, il se dirigea à grands pas vers la maison.

Je l'appelai, mais il en m'entendit pas.

Le quai, ainsi que les rues environnantes, était désert et il y avait beaucoup de chances pour que les coups de feu n'eussent pas été entendus. Rassuré sur ce point, je rentrai dans la cour et m'approchai du tas de neige derrière lequel était couché Raspoutine. Il ne donnait plus signe de vie. Il avait à la tempe gauche une plaie béante produite, comme je le sus plus tard, par un coup de talon que lui avait donné Pourichkevitch.

Mais à ce moment, quelques personnes accoururent vers moi. C'étaient d'un côté deux de mes serviteurs et de l'autre un sergent de ville, tous trois alertés par les coups de feu.

J'allai à la rencontre du sergent de ville, et je lui adressai la parole en me plaçant de façon à lui faire tourner le dos à l'endroit où gisait Raspoutine.

— Excellence, — fit-il en me reconnaissant, — il y a eu des coups de feu échangés ici; que s'est-il passé?

— Rien de particulier, — répondis-je, — c'est une sotte

affaire. J'avais ce soir une petite réunion chez moi, un de mes camarades, qui avait bu un peu trop, s'est amusé à tirer des coups de feu et à déranger inutilement tout le monde. Si quelqu'un te demande ce qui est arrivé, tu n'auras qu'à répondre qu'il n'y a rien eu et que tout va bien.

Tout en parlant, je le reconduisis jusqu'à la porte. Puis je revins vers le cadavre : les deux domestiques se tenaient près de lui.

Raspoutine, qui était toujours à la même place, tout recroquevillé, avait pourtant changé de position.

« Mon Dieu, pensais-je, il vit encore? »

L'épouvante me saisit à la seule pensée qu'il pût se relever et je me dirigeai rapidement vers la maison. A peine rentré j'appelai Pourichkevitch, mais il n'était pas là. Je ne me sentais pas bien, ma tête tournait. J'entendais toujours la voix sourde de Raspoutine m'appelant par mon nom. Tout chancelant, je parvins à mon cabinet de toilette et je bus un verre d'eau. C'est à ce moment qu'entra Pourichkevitch.

— Ah! vous voilà! Et moi qui vous cherchais partout! — s'écria-t-il.

Je voyais trouble. Je croyais que j'allais tomber. Pourichkevitch, en me soutenant, m'emmena dans mon cabinet de travail. A peine y étions-nous arrivés que mon valet de chambre vint m'annoncer que le sergent de ville auquel j'avais parlé quelques instants auparavant désirait me revoir, et que cette fois-ci il était entré par la porte principale et non par la cour.

Les coups de feu avaient été entendus au poste de police et l'on avait mandé l'agent de service pour qu'il fournît des explications sur ce qui s'était passé. Sa version n'ayant pas été trouvée satisfaisante, la police insistait pour avoir de plus amples détails.

Aussitôt que le sergent de ville entra, Pourichkevitch lui dit d'une voix forte :

— As-tu entendu parler de Raspoutine? Celui qui tramait la perte de notre Patrie, celle du Tsar et des soldats tes frères? Celui qui nous trahissait au profit des Allemands, entends-tu?

Le sergent de ville, qui ne comprenait pas ce qu'on lui voulait, gardait le silence, l'air hébété.

— Et sais-tu qui je suis? — poursuivit Pourichkevitch. — Tu as devant toi Vladimir Mitrophanovitch Pourichkevitch, membre de la Douma. Les coups de feu que tu as entendus ont tué Raspoutine; et si tu aimes ta Patrie et ton Tsar, tu garderas le silence.

Épouvanté, j'écoutais ces paroles ahurissantes qui furent si vite lâchées que je n'eus pas le temps d'intervenir. Pourichkevitch était dans une telle surexcitation qu'il ne se rendait pas compte de ce qu'il disait.

— Vous avez bien fait, — finit par dire l'agent. — Je garderai le silence, mais si l'on me fait prêter serment, il faudra bien que je dise tout ce que je sais : ce serait un péché de cacher la vérité.

Ce disant, il sortit fort impressionné.

Pourichkevitch courut après lui.

A ce moment, mon valet de chambre vint m'annoncer que le cadavre de Raspoutine avait été transporté sur le palier inférieur de l'escalier. Je me sentais très mal à l'aise; la tête continuait à me tourner. Je pouvais à peine marcher et me levant avec difficulté, je pris machinalement la matraque de caoutchouc et me dirigeai vers la porte de mon cabinet de travail.

En descendant l'escalier, j'aperçus le cadavre de Raspoutine étendu sur le palier. Le sang coulait de ses nombreuses blessures. Un lustre l'éclairait d'en haut et l'on voyait jusqu'aux moindres détails son visage défiguré qui me semblait encore vivant.

J'avais envie de fermer les yeux et de m'enfuir bien loin pour oublier, ne fût-ce qu'un instant, cette horrible vision; et pourtant une force mystérieuse semblait m'attirer vers ce corps contracté. Ma tête éclatait, mes idées se brouillaient. La rage et la haine m'étouffaient. Je me précipitai sur lui et me mis à le frapper avec le bâton de caoutchouc, comme si j'eusse été atteint de folie.

A cet instant, je ne connaissais plus ni loi divine ni loi humaine.

On essayait en vain de m'arracher à mon délire.

Lorsqu'on y parvint, j'avais perdu connaissance.

Sur ces entrefaites, le grand-duc Dimitri, le capitaine

Souhkotine et le docteur Lazovert revinrent en automobile fermée chercher le corps de Raspoutine.

Quand Pourichkevitch leur eut raconté ce qui s'était passé, ils résolurent de me laisser en repos et de partir sans moi. Ils enveloppèrent le cadavre dans une toile épaisse et le chargèrent sur la voiture qui partit pour l'île Petrowsky. Là, du haut du pont, ils le précipitèrent dans la rivière.

XV

Quand, après un profond sommeil, je m'éveillai, il me sembla que je relevais d'une grave maladie, et que je respirais à pleins poumons, comme après un orage, l'air frais d'une nature purifiée. Je me sentis revivre et la pleine conscience me revint.

Aidé de mon valet de chambre, je fis disparaître toutes les traces de sang qui pouvaient nous trahir.

Quand l'appartement fut nettoyé et mis en ordre, je sortis dans la cour. J'avais encore d'autres mesures à prendre.

Il fallait à tout prix expliquer les coups de feu. Mon excuse était bien simple : un invité ayant bu plus que de raison avait eu la fantaisie, en sortant, de tirer sur un de mes chiens de garde. Je chargeai donc mon valet de chambre d'abattre dans la remise une de ces bêtes et ensuite de la traîner dans la cour le long du trajet qu'avait suivi Raspoutine en rampant; notre but était de rendre plus difficile l'analyse du sang que pouvait éventuellement ordonner l'enquête. Après quoi le chien fut jeté derrière le tas de neige là où avait séjourné peu de temps avant le corps du « Starets ». Afin de dépister les chiens policiers, on versa du camphre sur les taches de sang qui rougissaient encore la neige.

Ayant ainsi fait disparaître les traces de cette nuit tragique, je fis venir les deux domestiques qui avaient assisté à la fin du drame, et je leur expliquai tout ce qui s'était passé. Ils m'écoutèrent en silence, puis me jurèrent de garder le secret.

Il faisait déjà grand jour, quand je quittai la maison pour me rendre au palais du grand-duc Alexandre Mikhailovitch.

L'idée que le premier pas pour sauver la Russie était fait

me rendait heureux, me donnait un courage nouveau et m'inspirait une confiance illimitée dans l'avenir.

En entrant dans ma chambre, j'y trouvai mon beau-frère, le Prince Théodore, qui n'avait pu dormir de toute la nuit dans l'attente angoissée de mon retour.

— Te voici enfin, Dieu soit loué, — me dit-il. — Eh bien?

— Raspoutine est tué, — répondis-je, — mais en ce moment je ne suis pas en état de parler, je tombe de fatigue.

Prévoyant que le lendemain serait fait d'interrogatoires, de perquisitions, de poursuites même, et que j'aurais besoin de toutes mes forces pour les subir, j'allai me coucher et m'endormis d'un profond sommeil.

XVI

Je dormis jusqu'à 10 heures.

A peine avais-je ouvert les yeux qu'on vint me dire que le général Grigorieff, commissaire de police du quartier de Kazan, désirait me voir pour me parler d'une affaire très importante.

Vite je me levai et, m'habillant en hâte, je passai dans la chambre voisine où le général m'attendait.

— Votre visite, — lui dis-je, — est probablement motivée par les coups de feu tirés dans la cour de notre maison?

— Précisément; je suis venu pour apprendre personnellement tous les détails de cette affaire. Hier soir Raspoutine n'était-il pas parmi vos invités?

— Raspoutine ne vient jamais chez moi, — répondis-je.

— C'est que les coups de revolver ont été entendus juste au moment où la disparition de cet homme a été signalée et le Préfet de Police m'a donné l'ordre de lui faire connaître dans le plus bref délai ce qui s'est passsé chez vous cette nuit.

Ce rapprochement immédiat entre les coups de revolver tirés à la Moïka et la disparition de Raspoutine faisait prévoir de graves accusations. Avant de répondre à la question qui m'était posée, je dus réfléchir et peser attentivement mes paroles.

— Mais d'où tenez-vous la nouvelle que Raspoutine a disparu?

Le général Grigorieff me raconta alors que le commissaire

de police du quartier de la Moïka, accompagné d'un sergent de ville, était venu le trouver de bonne heure pour lui dire qu'ils avaient entendu vers 3 heures du matin des coups de feu. Le sergent de ville avait fait aussitôt une tournée d'inspection, mais n'avait rien constaté d'anormal; les rues étaient tranquilles et désertes et les gardiens de nuit dormaient près de leurs portes. Tout à coup quelqu'un était sorti de ma maison et l'avait interpellé. Le sergent de ville accourant aussitôt avait été introduit dans mon cabinet où il m'avait trouvé avec une personne qui lui avait dit : « Me connais-tu? — Non Monsieur. — As-tu jamais entendu parler de Pourichkevitch? — Parfaitement. — Eh bien, c'est moi Pourichkevitch. Aimes-tu le Tsar et la Patrie? — Oh! oui. — Eh bien alors, jure-moi de garder le secret. Raspoutine n'est plus. »

Après quoi on l'avait congédié. Il était retourné à son poste; puis, ayant pris peur, il s'était décidé à faire un rapport à ses chefs.

J'avais écouté son récit avec la plus grande attention en m'efforçant de conserver une expression de complète indifférence.

— Je suis heureux, Général, — dis-je, — que vous soyez venu vous-même chez moi, pour avoir des renseignements sur cette affaire, car il eût été regrettable que le rapport d'un agent de police qui a mal compris ce qu'on lui a dit provoquât de fâcheux malentendus. Je vais vous raconter ce qui s'est passé.

» Hier, j'avais quelques personnes à dîner. Parmi elles se trouvaient le grand-duc Dimitri, Pourichkevitch et quelques officiers. On but beaucoup et la soirée fut très gaie. Vers 2 heures du matin, mes hôtes se retirèrent. Je sortis pour les accompagner jusqu'au perron qui donnait sur la cour. Alors qu'une des automobiles s'éloignait, j'entendis deux coups de revolver très rapprochés. Je me précipitai et je vis un de nos chiens de garde qui gisait inanimé sur la neige. Un des occupants de la voiture, légèrement ivre, l'avait abattu en passant. Attiré par les coups de feu, un agent de police accourut. En le voyant, Pourichkevitch, le seul des invités qui ne fût pas parti, s'élança vers lui et se mit à lui

parler très vite. Je remarquai un certain trouble chez le sergent de ville. Que se dirent-ils? Je n'en sais rien, mais d'après ce que vous venez de me dire, il est évident que Pourichkevitch, très pris de boisson, a parlé inconsidérément du chien tué. Peut-être l'aura-t-il comparé à Raspoutine, en regrettant que ce fût le chien, et non pas le « Starets », qui eût été abattu. Apparemment, le sergent de ville n'a rien compris à cette affaire, sur laquelle j'espère qu'il n'y a plus maintenant de doute dans votre esprit.

— En effet, — me dit le Général, — tout me paraît très clair à présent. Mais dites-moi, Prince, en dehors du grand-duc Dimitri et de Pourichkevitch, quels étaient vos autres invités?

— J'aime mieux ne pas vous communiquer leurs noms, car je ne voudrais pas que, pour une affaire qui n'a aucune importance, ils eussent à subir des interrogatoires; mon indiscrétion pourrait leur causer des désagréments.

— Je vous remercie beaucoup des détails que vous m'avez donnés, — me dit le Général. — Je vais me rendre chez le Préfet de Police et lui répéter ce que vous venez de me dire.

Je priai le général Grigorieff de bien vouloir faire savoir au Préfet que je désirais le voir et que je lui demandais de me téléphoner l'heure à laquelle il pourrait me recevoir.

Dès que le commissaire de police fut parti, on vint m'avertir que mademoiselle M... me demandait au téléphone.

— Qu'avez-vous fait de Grégoire Ephimovitch? — s'écria-t-elle.

— Grégoire Ephimovitch? — répondis-je, — quelle étrange question?

— Mais comment?... N'a-t-il pas passé hier la soirée chez vous? — reprit mademoiselle M... d'une voix que trahissait l'émotion. — Mais où est-il? Au nom du Ciel, venez vite me voir, je suis dans un état épouvantable.

La perspective d'une conversation avec mademoiselle M... m'était extrêmement pénible. Que dirais-je à cette jeune fille qui m'avait toujours témoigné une amitié si sincère et si confiante et qui n'avait jamais encore mis en doute une seule de mes paroles?

Comment pourrais-je la regarder en face quand elle me

demanderait de nouveau : « Qu'avez-vous fait de Grégoire Ephimovitch? »

Mais il fallut pourtant me résigner et une demi-heure plus tard j'entrais dans son salon.

Dans la maison régnait une atmosphère de détresse. Mademoiselle M... était méconnaissable. Elle se précipita vers moi et me dit d'une voix étouffée :

— Qu'en avez-vous fait? On dit qu'il a été assassiné chez vous et même que c'est vous qui l'avez tué.

Je tâchai de la tranquilliser et lui racontai l'histoire que j'avais imaginée.

— Tout cela est épouvantable, — me dit-elle. — L'Impératrice et Anna[1] sont persuadées que vous l'avez assassiné cette nuit chez vous.

— Téléphonez à Tsarskoie Selo, — lui demandai-je, — afin que l'Impératrice me reçoive; je lui expliquerai tout. Mais faites vite.

Suivant mon désir, mademoiselle M... téléphona à Tsarskoie Selo, d'où il fut répondu que Sa Majesté m'attendait.

J'étais sur le point de partir pour me rendre chez l'Impératrice quand mademoiselle M... s'approcha de moi. Il y avait sur son visage non seulement l'angoisse de la disparition de Raspoutine, mais une nouvelle et poignante émotion.

— N'allez pas à Tsarskoie Selo, n'y allez pas, — me dit-elle d'une voix suppliante. — Il vous arrivera malheur, on ne croira pas que vous êtes innocent de ce crime. Ils ont tous perdu la tête. Ils sont furieux contre moi et m'accusent de les avoir trahis. Ah! pourquoi vous ai-je écouté? Je n'aurais pas dû téléphoner à Tsarskoie Selo, c'est une grande faute. Ah! mon Dieu, qu'ai-je donc fait? Vous ne pouvez pas y aller.

L'inquiétude qu'elle ressentait à mon sujet m'émut à un tel point que je dus faire un grand effort pour ne pas lui avouer toute la vérité. Comme il m'était douloureux en cet instant de la tromper!

— Que Dieu vous protège, — prononça-t-elle à voix basse en s'approchant de moi, — je prierai pour vous.

Je sortais du salon quand le téléphone retentit. C'était la Wyroubova qui téléphonait de Tsarskoie-Selo. L'Impératrice

1. La Wyroubova.

s'était trouvée mal; elle ne pouvait pas me recevoir et me priait de lui exposer par écrit tout ce que je savais de la disparition de Raspoutine.

— Quel bonheur! — s'écria mademoiselle M...

La réponse du Préfet m'attendait au palais du grand-duc Alexandre : le général Balk me priait de passer chez lui. Lorsque j'arrivai chez le général, je fus frappé par les mines affairées de son entourage. Le général était assis à son bureau dans son cabinet de travail. Il avait l'air préoccupé.

Je lui expliquai que je venais pour tirer au clair le malentendu provoqué par les paroles de Pourichkevitch. Je tenais à mettre au point le plus vite possible cette affaire, car je devais partir le soir même pour la Crimée, ayant obtenu un congé de quelques jours.

Ma famille m'attendait, et j'aurais été désolé d'être retenu à Saint-Pétersbourg par des interrogatoires ou autres formalités.

Le Préfet me répondit que la déposition que j'avais faite au général Grigorieff avait été trouvée satisfaisante et que, par conséquent, il ne voyait pas d'obstacle à mon départ; mais il me prévint que l'Impératrice Alexandra Feodorovna avait donné l'ordre de procéder à une perquisition dans notre maison de la Moïka, les coups de feu tirés chez moi ayant paru suspects vu les bruits qui couraient sur la disparition de Raspoutine.

— Notre maison, — dis-je, — est habitée par ma femme, qui est la nièce de l'Empereur. Les domiciles des membres de la famille Impériale sont inviolables. Aucune mesure de ce genre ne peut être prise sans l'ordre de l'Empereur lui-même.

Le préfet dut se ranger à mon avis, et révoqua, séance tenante, par téléphone, l'ordre de perquisition.

Un poids énorme tomba de mes épaules. Je craignais que, durant le nettoyage de l'appartement, pendant la nuit, bien des détails nous eussent échappé; c'est pourquoi il fallait à tout prix éviter une visite de la police jusqu'à ce que nous pûmes nous rendre compte que toute trace du meurtre avait bien été effacée.

Rassuré pour l'instant sur ce point, je pris congé du général Balk et rentrai chez moi à la Moïka.

Procédant à une nouvelle exploration des lieux du drame, je m'aperçus que mes craintes n'étaient que trop fondées.

A la lumière du jour, je vis des taches brunes sur l'escalier. Avec mon valet de chambre je nettoyai de nouveau tout l'appartement. Notre travail fut vite terminé, et enfin tout me parut en ordre dans la maison.

Cependant il fut impossible d'enlever le sang dont s'étaient imprégnées quelques dalles de la cour tout près du perron. Or il fallait à tout prix faire disparaître ces traces.

Nous décidâmes d'appliquer sur ces dalles une couche de peinture à l'huile de la nuance de la pierre et de les recouvrir ensuite de neige.

Ceci fait nous restâmes convaincus que les autorités n'auraient désormais aucune piste à suivre.

Il était environ 2 heures de l'après-midi. J'allai déjeuner chez le grand-duc Dimitri. Il me raconta ce qui s'était passé après son retour à la Moïka, où il m'avait trouvé endormi.

Fortement garrotté, le corps de Raspoutine fut porté dans l'automobile. Le Grand-Duc prit la place du chauffeur et le capitaine Soukhotine s'assit à côté de lui.

Pourichkevitch, le docteur Lazovert et mon valet de chambre se placèrent dans le fond de la voiture. Ils s'arrêtèrent au pont Petrovsky, non loin de la guérite d'une sentinelle. Craignant d'attirer l'attention de la sentinelle, le Grand-Duc éteignit les phares et arrêta le moteur.

Le plus grand désarroi régnait parmi eux; ils allaient et venaient sous l'empire d'une forte surexcitation. Ils étaient à un tel point pressés et nerveux qu'ils oublièrent d'attacher, comme il avait été prévu, un poids aux pieds du cadavre qu'ils jetèrent enveloppé de sa pelisse[1] dans une large brèche de la glace.

Quand ils remontèrent dans l'automobile, le moteur ne voulut pas repartir tout d'abord; enfin le Grand-Duc put mettre la voiture en marche et, passant tout près de la sentinelle, qui dormait toujours, ils rentrèrent en ville sans nouvel incident.

1. Le temps avait manqué pour brûler les vêtements et les bottes de Raspoutine comme il avait été convenu d'abord.

En terminant son récit, le Grand-Duc émit l'opinion que très probablement le courant du fleuve avait emporté les restes de Raspoutine vers la mer.

A mon tour, je lui confiai ce que j'avais fait et toutes les conversations que j'avais eues avec les autorités.

Soukhotine arriva après déjeuner. Nous le priâmes d'aller chercher Pourichkevitch et de nous l'amener car nous comptions partir, le Grand-Duc le lendemain pour le grand quartier général, Pourichkevitch dans son train sanitaire pour le front, et moi, le soir même, pour la Crimée.

Il était indispensable de nous concerter une dernière fois pour tracer notre ligne de conduite au cas où l'un de nous serait retenu à Saint-Pétersbourg, soumis à un interrogatoire, ou arrêté.

Quand nous fûmes tous réunis, nous décidâmes, quelles que fussent les nouvelles preuves établies contre nous, de nous en tenir aux déclarations que j'avais faites au général Grigorieff et répétées à mademoiselle M... et au Préfet de Police.

Ainsi le premier pas était fait. La voie s'ouvrait toute grande à ceux qui disposaient des moyens de continuer notre œuvre : la lutte contre le « raspoutinisme ».

En ce qui nous concernait, notre rôle pour le moment était terminé.

Nous nous séparâmes.

XVII

De chez le grand-duc Dimitri j'allai chez moi à la Moïka aux nouvelles. J'appris, en arrivant, que tous mes domestiques avaient été interrogés dans le courant de la journée. Le résultat de cet interrogatoire m'était inconnu, mais je retirai du récit que m'en firent mes serviteurs une impression plutôt favorable.

Je résolus pourtant de me rendre chez le ministre de la Justice, Makaroff, pour savoir à quoi m'en tenir.

Comme chez le Préfet, il régnait chez lui une grande confusion. Au moment où j'entrais dans le cabinet du ministre, le Procureur en sortait. Ce dernier ne chercha pas à dissimuler la curiosité que ma vue lui inspirait.

Makaroff, que je voyais pour la première fois, me plut immédiatement. C'était un homme d'un certain âge. Sa barbe et ses cheveux étaient gris, sa figure maigre, ses traits agréables et sa voix très douce.

Je lui expliquai le but de ma visite et lui répétai sur sa demande le récit que je connaissais maintenant par cœur.

Lorsque je lui rapportai la conversation de Pourichkevitch avec l'agent de police, le ministre m'interrompit :

— Je connais bien Pourichkevitch et je sais que jamais il ne boit; si je ne me trompe, il est même membre d'une société de tempérance.

— Je puis vous assurer, — répondis-je, — que cette fois il a trahi sa réputation d'homme sobre et manqué aux engagements pris envers sa société. D'ailleurs, il lui aurait été difficile, hier, de refuser de prendre du vin avec nous, car je pendais la crémaillère chez moi. Si Pourichkevitch est généralement sobre, comme vous me le dites, quelques verres ont sans doute suffi à le mettre en état d'ébriété.

Quand j'eus terminé, je demandai au ministre si mes serviteurs allaient de nouveau être interrogés et s'ils ne risquaient pas d'avoir d'autres ennuis, car tous s'inquiétaient, d'autant plus que je partais le soir même pour la Crimée.

Le Ministre me tranquillisa : il me dit que très probablement la police se contenterait des interrogatoires qui avaient déjà eu lieu. Il me promit de ne permettre aucune perquisition dans notre maison et de ne prêter aucune attention aux rumeurs qui circulaient dans la ville.

Au moment de m'en aller, je demandai au ministre si je pouvais quitter Saint-Pétersbourg, à quoi il répondit affirmativement.

En me reconduisant, il m'exprima encore tous ses regrets de me voir en butte à tant d'ennuis.

En sortant de chez lui, je me rendis au palais du grand-duc Alexandre Mikhailovitch.

A peine étais-je entré dans le vestibule que le portier me dit que la dame à laquelle j'avais fixé un rendez-vous pour 7 heures du soir m'attendait dans mon cabinet de travail.

Comme je n'avais donné rendez-vous à aucune dame, cette visite inopinée me parut très étrange et je priai le con-

cierge de me décrire sommairement la visiteuse. Il me dit qu'elle était vêtue de noir, mais qu'il lui avait été impossible de distinguer son visage, qui était caché sous un voile épais.

Cette description ne me rassura pas et je passai directement dans ma chambre sans traverser mon cabinet.

Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, ayant entr'ouvert la porte de communication de ces deux pièces, je reconnus, dans la dame qui m'attendait, une des plus ferventes admiratrices de Raspoutine.

J'appelai le concierge et lui dis d'informer cette visiteuse importune que je ne rentrerais que très tard dans la soirée. Après quoi j'empaquetai mes effets à la hâte.

En allant dîner, je rencontrai dans l'escalier mon ami Oswald Rayner, un officier anglais que j'avais connu à l'Université d'Oxford. Il était au courant de notre projet et s'inquiétait beaucoup. Je me hâtai de le tranquilliser.

Dans la salle à manger, je trouvai les trois frères de ma femme, qui se rendaient aussi en Crimée; leur précepteur anglais, Mr. Stuart; la demoiselle d'honneur de la grande-duchesse Xénia Alexandrowna, mademoiselle Evreienoff Rayner, et quelques autres personnes.

Ils parlaient tous de la mystérieuse disparition de Raspoutine et des rumeurs, les plus invraisemblables, certes, qui circulaient en ville à ce sujet. Les uns, ne croyant pas à la fin du « Starets », disaient que tout ce qu'on leur racontait était inventé. D'autres prétendaient tenir de « sources certaines », de témoins oculaires même, que le Starets avait été assassiné pendant une orgie chez les tziganes. D'autres encore déclaraient que le meurtre de Raspoutine avait eu lieu dans notre maison de la Moïka. Les moins crédules ne pensaient pas que j'eusse pris une part active à l'assassinat, mais ils étaient convaincus que je devais certainement en connaître les détails, et tous me bombardaient de questions, dans l'espoir de surprendre quelque expression révélatrice sur mon visage. Mais je restais impassible, prenant une part sincère à la joie générale.

Le téléphone ne cessait de sonner, car toute la ville associait obstinément mon nom à la disparition de Raspoutine.

Des directeurs d'usines, des représentants de différentes entreprises téléphonaient pour me dire que leurs ouvriers avaient décidé d'organiser une garde pour me protéger en cas de besoin.

Je répondais à tout le monde que les bruits qui couraient n'avaient aucun fondement et que je n'étais pour rien dans l'affaire.

Une demi-heure avant le départ du train, je pris congé des personnes présentes. Je montai en automobile avec mes trois beaux-frères, les Princes André, Théodore et Nikita, leur précepteur et mon camarade le capitaine Rayner. En arrivant à la gare, je remarquai un rassemblement d'agents de police du palais. Cela m'étonna.

— Aurait-on donné l'ordre de m'arrêter? — pensai-je.

Nous descendîmes d'automobile. Au moment où j'allais passer devant le colonel des gendarmes, celui-ci vint à moi, et d'une voix très émue, prononça quelques paroles incompréhensibles.

— Parlez un peu plus haut, mon colonel, — lui dis-je, — car je n'entends rien.

Il reprit alors un peu d'assurance et dit en élevant la voix :

— Par ordre de Sa Majesté l'Impératrice, il vous est interdit de vous absenter de Saint-Pétersbourg. Vous devez rentrer au palais du grand-duc Alexandre et y rester jusqu'à nouvel ordre.

— C'est bien regrettable, — répondis-je, — et cela ne m'arrange nullement.

Puis, m'adressant à mes compagnons de voyage, je leur répétai l'ordre que je venais de recevoir.

Ma mise aux arrêts leur causa une très grande surprise. Les Princes André et Théodore décidèrent de renoncer à partir pour la Crimée et de rester avec moi. Quant au Prince Nikita, nous décidâmes qu'il partirait avec son précepteur.

Nous allâmes le conduire jusqu'à son wagon. La police nous suivait pas à pas craignant probablement de me voir prendre le train.

Une foule considérable s'était massée et regardait avec la plus vive curiosité notre petit groupe encadré de gendarmes qui s'avançait le long du quai.

Je montai dans le compartiment du Prince Nikita pour prendre congé de lui, ce qui inquiéta sérieusement les agents de police. Je les tranquillisai en leur déclarant que je n'avais aucune intention de me soustraire à leur vigilance.

Le train se mit en marche et nous remontâmes en automobile.

— Quelle impression étrange de se sentir prisonnier! — pensai-je, — et que va-t-il arriver?

Tout le monde à la maison fut très surpris de nous voir revenir.

Je me sentais très las après cette journée mouvementée. Je me retirai dans ma chambre en priant le Prince Théodore et mon ami Rayner, qui étaient très préoccupés de mon sort, de rester auprès de moi.

Pendant que nous causions, le Prince André vint nous annoncer l'arrivée du grand-duc Nicolas Mikhailovitch.

Cette visite tardive ne présageait rien de bon. Il venait évidemment pour apprendre de moi ce qui s'était passé; j'étais fatigué et n'avais aucune envie de répéter une fois de plus ma version du drame.

Il y avait de nombreuses contradictions dans le caractère du Grand-Duc. C'était un historien érudit, intelligent; d'un caractère très indépendant, il adoptait souvent avec son entourage un ton ironique. Ayant une grande facilité de parole, il aimait à raconter des anecdotes et était amené ainsi quelquefois à manquer de discrétion. Il détestait Raspoutine, et comprenait le mal qu'il faisait à la Russie. Ses idées politiques étaient extrêmement libérales; il ne se gênait pas pour critiquer la façon dont les affaires de l'État étaient menées. Cela lui valut même d'être plus tard exilé de Saint-Pétersbourg et de devoir se retirer dans son domaine de Graushevka, dans la province de Kherson.

Le Prince Théodore et Rayner me quittèrent et le Grand-Duc entra. Il me dit :

— Eh bien, raconte-moi ce que tu as fait.

— Se pourrait-il, — lui dis-je, — que toi aussi tu ajoutes foi à tous ces racontars? Ils ne sont que le fruit d'une série de malentendus; je ne suis pour rien dans l'affaire.

— Va le dire à d'autres, mais pas à moi. Je sais tout. Je

connais tous les détails, même les noms des dames qui étaient à ta soirée.

Ces dernières paroles me prouvèrent qu'il ne savait absolument rien et faisait seulement semblant d'être au courant de tout pour me prendre plus facilement au piège. Je débitai alors au Grand-Duc la fable de la soirée chez moi et tout ce qui s'ensuivait.

Je suis encore persuadé qu'il y crut, mais il ne voulut pas paraître trop convaincu et il me quitta avec un petit air incrédule, un peu vexé de n'avoir rien appris de nouveau.

Après son départ, j'informai mes beaux-frères et Rayner de ma décision d'aller habiter le lendemain chez le grand-duc Dimitri. Je leur donnai des instructions sur ce qu'ils devraient répondre si on les interrogeait. Tous les trois me promirent de suivre exactement mes indications et me quittèrent.

Les événements de la nuit précédente me revinrent d'abord à l'esprit avec une effrayante vivacité, puis mes pensées s'embrumèrent, ma tête s'alourdit, et je m'endormis.

XVIII

Le lendemain, de bonne heure, j'arrivai au palais du Grand Duc Dimitri. Il fut très étonné de me voir apparaître, car il me croyait parti la veille pour la Crimée.

Je lui appris tout ce qui m'était arrivé depuis que je l'avais quitté et je lui demandai l'hospitalité afin de rester auprès de lui dans les moments difficiles que nous allions sans doute traverser.

A son tour, le Grand-Duc me raconta que, la veille, étant allé au théâtre Michel pour y passer la soirée, il avait dû quitter le spectacle, car on l'avait prévenu que le public lui préparait une ovation. Rentré chez lui, il apprit qu'on le considérait à Tsarskoie-Selo comme un des principaux auteurs de l'assassinat de Raspoutine. Il téléphona à l'Impératrice Alexandra Feodorovna, en la priant de le recevoir, mais elle refusa catégoriquement.

Après avoir causé encore quelques instants avec le Grand-Duc, je me retirai dans la chambre qu'on m'avait fait préparer; là je parcourus les journaux. Ils annonçaient très brié-

vement que le « Starets » Grégoire Raspoutine avait été assassiné dans la nuit du 16 au 17 décembre.

La matinée se passa tranquillement. Vers une heure de l'après-midi, pendant que nous déjeunions, le général aide-de-camp, Maximovitch, appela le Grand-Duc au téléphone.

Quand le Grand-Duc revint auprès de moi, il paraissait très troublé et me dit :

— Je suis arrêté par ordre de l'Impératrice Alexandra Feodorovna. Elle n'a pas le droit d'agir de la sorte. L'Empereur seul peut mettre aux arrêts.

Pendant que nous discutions, on annonça le général Maximovitch.

Aussitôt introduit, il dit au Grand-Duc :

— Sa Majesté l'Impératrice prie votre Altesse Impériale de ne pas quitter son palais.

— Qu'est-ce donc? Une arrestation?

— Non, vous n'êtes pas arrêté, mais Sa Majesté insiste pour que vous ne quittiez pas votre palais.

Le Grand-Duc répondit alors en élevant la voix :

— Je déclare que cet ordre équivaut à une arrestation. Dites à Sa Majesté l'Impératrice que je me soumets à sa volonté.

Puis, ayant salué froidement le général Maximovitch, le Grand-Duc quitta la chambre.

Durant la journée, tous les membres de la Famille Impériale qui se trouvaient à Saint-Pétersbourg vinrent rendre visite au Grand-Duc. Ce même jour, ce dernier reçut, de Moscou, une dépêche de la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna, dans laquelle il était question de ma participation à la disparition de Raspoutine.

Connaissant les relations d'amitié qui m'unissaient au grand-duc Dimitri, et ne soupçonnant pas qu'il fût lui aussi mêlé à l'assassinat du « Starets », la Grande-Duchesse le chargeait de me dire qu'elle priait pour moi et qu'elle bénissait mon acte patriotique.

Ce télégramme nous compromit beaucoup. Il fut intercepté par le ministre de l'Intérieur Protopopoff. Une copie en fut envoyée à l'impératrice Alexandra Feodorovna, qui en conclut aussitôt que la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna avait également pris part au complot.

Le grand-duc Nicolas Mikhailovitch nous téléphonait à tout

moment pour nous faire part des nouvelles les plus invraisemblables. Il venait même nous voir plusieurs fois par jour, espérant, en faisant semblant d'être au courant de tout, surprendre notre secret.

Il était de toutes nos conversations et il prononçait des phrases mystérieuses qui pouvaient être interprétées de différentes façons. Il ne se contentait pas de ces investigations auprès de nous, mais il prenait aussi une part active aux recherches qu'on faisait pour retrouver le corps de Raspoutine.

Un jour, le Grand-Duc nous dit que l'impératrice Alexandra Feodorovna était absolument convaincue de notre complicité dans l'assassinat de Raspoutine, et qu'elle exigeait que nous fussions fusillés sur le champ. Tout le monde, ajouta-t-il, protestait contre une pareille décision. Protopopoff lui-même conseillait d'attendre l'arrivée de l'Empereur, qui avait été mis au courant des événements par télégramme, et dont on attendait d'un jour à l'autre le retour du grand quartier général.

J'appris presque en même temps, par mademoiselle M..., qu'on préparait un attentat contre nous. Elle nous conseillait de prendre des mesures en conséquence. Elle avait été témoin d'une scène qui s'était passée dans l'appartement de Raspoutine. Une vingtaine de ses plus fervents adeptes avaient juré de le venger.

Il m'est impossible de décrire dans quel état le Grand-Duc et moi nous étions mis par ce va-et-vient de curieux qui nous tenaient dans une tension nerveuse perpétuelle, obligés de nous surveiller constamment afin que pas une expression de notre visage, pas une parole imprudente, ne pût confirmer les soupçons de ceux qui nous interrogeaient, la plupart, du reste, avec les meilleures intentions.

Nous voyions arriver la fin de la journée avec un immense soulagement. Le soir, après le départ des visiteurs, nous restions à causer longuement et à nous réconforter l'un l'autre.

J'ai eu ainsi l'occasion d'apprécier mieux le caractère du grand-duc Dimitri. Cette horrible tragédie avait laissé une profonde impression dans son âme sensible et jamais je ne l'avais senti si sincère ni si affectueux. Ce m'était une grande consolation de me trouver auprès de lui dans des moments si pénibles et de pouvoir partager ses angoisses.

XIX

Le 19 décembre au matin, l'Empereur était de retour à Tsarskoie Selo. Les personnes de sa suite racontèrent que, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Raspoutine, il n'en parla d'abord à personne, et témoigna une bonne humeur qui frappa tout le monde. Depuis le commencement de la guerre, on ne l'avait jamais vu aussi gai.

L'Empereur croyait sans aucun doute que la disparition du « Starets » l'avait délivré des lourdes chaînes qu'il n'avait pas eu la force de briser. Mais aussitôt rentré à Tsarskoie Selo, il retomba sous l'influence néfaste de son entourage et son état d'âme changea de nouveau.

Les bruits les plus invraisemblables se répandaient dans toute la ville. La nouvelle que nous allions être fusillés était parvenue jusqu'aux ouvriers des grandes usines et avait provoqué parmi eux une violente effervescence. Ils résolurent de former une garde secrète pour nous protéger.

Bien que nous fussions en état d'arrestation et que seulement les membres de la Famille Impériale eussent le droit de pénétrer dans le palais du grand-duc Dimitri, nous parvenions à voir des gens en cachette. Nous recevions ainsi la visite de nombreux officiers qui nous donnaient l'assurance que leurs régiments étaient prêts à nous défendre, et qui allaient même jusqu'à proposer au Grand-Duc de soutenir éventuellement quelque action politique. Il n'était naturellement pas question d'accepter de pareilles suggestions.

Le 19 décembre, dès le matin, les membres de la Famille Impériale commencèrent leurs visites au Palais. Le Grand-Duc m'ayant prié de rester avec eux, ils m'accablèrent de questions. Je leur fis naturellement le même récit que j'avais déjà servi à tant d'autres.

A l'heure du dîner arriva le grand-duc Nicolas Mikhailovitch, qui nous annonça que le cadavre de Raspoutine avait été retrouvé près du pont Pétrovsky dans une brèche de la glace.

Dans la soirée, le général Maximovitch vint déclarer au grand-duc Dimitri, cette fois de la part de l'Empereur, qu'il était arrêté.

Nous passâmes une nuit agitée. Vers 3 heures du matin,

on nous réveilla pour nous prévenir que plusieurs individus suspects avaient pénétré dans le palais par l'entrée de service et qu'ils déclaraient qu'ils étaient envoyés pour nous protéger. Mais comme ils ne justifiaient, par aucun papier, leur prétendue mission, on les expulsa et de fidèles serviteurs montèrent la garde devant toutes les portes du palais.

Le lendemain, 20 décembre, à l'heure du thé, presque tous les membres de la Famille Impériale se trouvaient de nouveau réunis chez le grand-duc Dimitri.

Son arrestation, officiellement ordonnée par l'Empereur, était le sujet de toutes les conversations. Personne ne pouvait se faire à l'idée qu'une pareille mesure eût pu être prise à l'égard d'un membre de la Famille Impériale. Tous la considéraient comme une affaire d'État.

Il ne vint à l'esprit d'aucun qu'il y avait en jeu des intérêts autrement graves que les nôtres et que des décisions que prendrait l'Empereur dans les journées qui allaient suivre dépendait l'avenir du pays, celui du trône, celui de la dynastie, et aussi l'issue de la guerre qui ne pouvait se terminer victorieusement que par l'union du peuple et du Souverain.

La mort de Raspoutine marquait la fin du « Raspoutinisme ». Elle ouvrait la voie à une nouvelle orientation politique qui devait, maintenant ou jamais, débarrasser la Russie du réseau d'intrigues criminelles qui l'enserrait.

Après le départ des membres de la Famille Impériale, le général Leiming, ex-précepteur du Grand-Duc, qui demeurait au palais, vint nous raconter en détail comment on avait retrouvé le cadavre de Raspoutine.

Le chef de la police secrète, le colonel Globacheff, chargé de l'enquête sur la disparition du « Starets » informa le procureur de la Cour d'appel de Saint-Pétersbourg que les recherches avaient amené la découverte sur le pont de Pétrovsky d'une botte en caoutchouc, de la dimension n° 11, de couleur noire, et portant des taches de sang toutes récentes. Une personne qui avait été au service de Raspoutine la reconnut comme ayant appartenu au défunt. En outre, on releva sur la neige qui recouvrait le pont de nombreuses empreintes de pas et des traces de pneus d'automobile qui allaient jusqu'au parapet.

De l'avis du colonel Globacheff, pour éclaircir le mystère de la mort de Raspoutine il fallait suivre la piste qui partait non pas du n° 94 de la Moïka, mais de l'autre bout de la ville, c'est-à-dire du pont de Petrovsky.

Cette opinion admise, on procéda à l'examen du pont : pour comprendre l'importance que le Gouvernement et la Cour attribuaient à la personne de Raspoutine et à quel point sa mort était considérée comme une « catastrophe nationale », il suffira de mentionner quelles hautes personnalités du monde administratif et du monde judiciaire se rendirent sur les lieux : le ministre de la Justice, accompagné des fonctionnaires de son département; le Procureur de la Cour d'appel; son substitut; le Juge d'instruction pour affaires extraordinaires, et le représentant du ministre de l'Intérieur.

On interrogea sans résultat la sentinelle du pont, les gardiens d'une brasserie voisine et ceux de la maison de retraite des Théâtres Impériaux située non loin du pont. On procéda alors à un nouvel examen des lieux, plus minutieux encore. On trouva, nouvelle preuve de l'assassinat, un morceau d'étoffe taché de sang. Puis l'attention des autorités fut attirée par une large entaille existant dans la neige du parapet, ce qui semblait indiquer qu'un objet volumineux y avait séjourné.

Tout cela confirmait les magistrats dans leur opinion que Raspoutine avait été assassiné sur le pont de Pétrovsky même, endroit des plus déserts, et non à la Moïka; que son corps avait été hissé sur le parapet, puis précipité dans une brèche de la glace.

Des scaphandriers furent mandés. Ils passèrent deux heures à fouiller le fond du fleuve sans retrouver le cadavre. Ils déclarèrent que le courant de la Néva, particulièrement fort à cet endroit, avait pu l'entraîner sous la glace et l'emporter loin du pont Pétrovsky. De fortes gelées étant survenues, le travail des scaphandriers fut momentanément suspendu; on barra le pont et une sentinelle monta la garde devant le parapet.

Quelque temps après, un agent de la police fluviale, ayant fait par hasard un trou dans la glace, vit apparaître la manche d'une pelisse en peau de castor.

Le chef de la police, informé de cette découverte, ordonna de briser la glace tout autour de l'endroit signalé. On se mit

au travail et bientôt un cadavre fut retiré du fond de l'eau. Il était entouré d'une couche de glace si épaisse qu'il fut impossible de distinguer ses traits. Cette couche enlevée avec toutes les précautions possibles, les magistrats identifièrent le corps de Raspoutine. Son crâne était défoncé en plusieurs endroits. Par l'effet du gel, sa barbe adhérait aux vêtements. Son visage et sa poitrine étaient encore couverts de caillots de sang. Un œil était enfoncé. Il avait les mains et les jambes étroitement garrottées, le poing droit fortement crispé.

On fit un rapport officiel des circonstances dans lesquelles le cadavre venait d'être découvert, on transporta ensuite le corps dans un hangar sur le bord du fleuve et on le couvrit d'une bâche.

Bientôt arrivèrent sur les lieux le ministre de l'Intérieur Protopopoff, le chef principal de l'arrondissement militaire de Saint-Pétersbourg, le chef de la police secrète et d'autres fonctionnaires. Ils donnèrent l'ordre au Procureur de faire dresser procès-verbal de l'état du corps.

Le substitut du procureur Galkin, qui en fut chargé, établit provisoirement ses bureaux dans une des maisons voisines du pont de Pétrovsky....

Un second examen du cadavre, qui se prolongea jusqu'à une heure du matin, eut lieu à l'hospice de Tchesmé en présence d'un grand nombre de fonctionnaires, de représentants de la police et d'un délégué du ministère de l'Intérieur. Il fut fait très minutieusement et dura plus de deux heures; il révéla de fortes ecchymoses en plus des deux blessures déjà notées.

On commença alors l'autopsie. C'est un des professeurs de l'Académie militaire de Médecine, assisté de médecins légistes, qui y procéda. Dans l'estomac, on trouva une masse épaisse de consistance molle et de couleur brun foncé; mais on dut arrêter l'opération sur l'ordre formel de l'impératrice Alexandra Feodorovna.

On ignore les instructions qui furent données ultérieurement par l'Impératrice; tout ce que l'on sait, c'est que vers 2 heures du matin le cadavre de Raspoutine, qui avait déjà été mis en bière, fut transféré dans un cercueil de bois de chêne richement orné, fut porté sur l'ordre du général Grigorieff dans une automobile, qui partit pour une direction

restée inconnue. Des agents de la police secrète, spécialement envoyés à cet effet à l'hospice de Tchesmé, furent chargés de cette mission.

XX

Le 21 décembre au soir, nous vîmes, à notre grand étonnement, des soldats entrer au Palais du grand-duc Dimitri. C'était une garde envoyée par les autorités militaires, sur les instances du Président du Conseil Trépoff, qui avait appris que des adeptes de Raspoutine tramaient un attentat contre nous.

Au même moment, une « garde » d'un autre caractère essaya de pénétrer jusqu'à nous.

Un agent de la police secrète se présentait au général Leiming affirmant qu'il avait reçu de Protopopoff la mission de veiller avec ses hommes sur la vie du grand-duc Dimitri. Ce dernier fit répondre qu'il n'avait nul besoin de la protection du ministre de l'Intérieur et ces individus, ne pouvant produire aucun document officiel, furent renvoyés. Ils ne continuèrent pas moins à nous espionner du dehors.

On avait installé au premier étage du palais, qui communiquait par un escalier intérieur avec le rez-de-chaussée, où habitait le grand-duc Dimitri, un hôpital anglo-russe.

C'est par cet escalier intérieur qu'une bande de partisans de Raspoutine, qui avaient pénétré dans le palais sous prétexte de visiter des blessés, cherchèrent à s'introduire chez le Grand-Duc.

Mais on déjoua leur dessein en plaçant, sur le conseil de l'infirmière-major, Lady Sybil Grey, une sentinelle à l'entrée de l'escalier.

Ainsi nous étions comme dans une forteresse assiégée; nous ne pouvions suivre les événements que de loin, d'après les articles enthousiastes des journaux et les récits de ceux qui venaient nous voir. Chacun, bien entendu, avait une opinion et un jugement personnels, mais hélas, nous constations chez tous la crainte de l'initiative et l'absence complète de projets pour l'avenir.

Pendant de longues années, les intrigues de Raspoutine avaient contaminé les hautes sphères gouvernementales et

semé partout la méfiance. Elles avaient injecté le virus du scepticisme et de la suspicion dans les cœurs les plus honnêtes et les plus fervents. Certains répugnaient au fardeau des résolutions, d'autres ne croyaient même plus à leur efficacité.

Lorsque tous nos visiteurs avaient pris congé de nous et que, restés seuls, nous récapitulions tout ce que nous avions entendu dire dans la journée, nous arrivions à des conclusions bien peu consolantes. L'une après l'autre s'écroulaient toutes les espérances pour la réalisation desquelles nous avions vécu les heures terribles de la nuit du 16 au 17 décembre.

Alors défilait dans ma mémoire tout le drame angoissant : mes rencontres avec Raspoutine; ma résolution, lentement mûrie, de le supprimer; l'horrible comédie que je lui avais jouée, et l'immense effort moral que je m'étais imposé pour mener ma tâche jusqu'au bout.

Combien avait été puissante notre foi, et naïve notre confiance, pour nous faire croire qu'un seul trait suffirait pour triompher du mal : il nous avait semblé que Raspoutine pouvait être comparé à un abcès qui infectait l'organisme et que sa destruction permettrait d'infuser une vie nouvelle à la Russie.

Nous ne nous étions jamais imaginé que le Raspoutinisme eût des racines si profondes, ni que, le « Starets » mort, le mal pût continuer son action destructrice.

N'aurions-nous pas été découragés d'avance si nous avions pu nous rendre compte que le pouvoir de Raspoutine n'était pas dû seulement à un malheureux hasard, mais qu'il était en quelque sorte le résultat de l'avilissement des consciences?

Ainsi, dès les premiers jours de notre internement au Palais, nous comprîmes à quel point il était difficile de changer le cours des événements, même au nom des idées les plus nobles et lorsqu'on est prêt à tous les sacrifices.

Pourtant, nous ne voulions pas perdre tout espoir. Le pays était avec nous et ne doutait pas, lui, de la régénération qui allait venir. Un élan patriotique grandiose se manifestait dans toute la Russie et il était particulièrement remarquable dans les deux capitales. Les journaux publiaient des articles enthousiastes. Ils voyaient dans la mort de Raspou-

tine l'écrasement de la puissance du mal et faisaient luire les plus belles espérances. Aucun doute qu'ils ne reflétassent à ce moment la pensée du pays tout entier. Mais la liberté d'exprimer l'opinion publique ne fut pas longtemps laissée à la presse. Le troisième jour après la disparition du « Starets » un ordre parut, interdisant à tous les journaux de mentionner même le nom de Raspoutine. Mais cela n'empêcha pas le pays de donner libre cours à ses sentiments. Une animation extraordinaire régnait dans les rues de Saint-Pétersbourg. Les passants s'accostaient sans se connaître, pour se féliciter de la disparition du mauvais génie. On s'agenouillait, on priait devant le palais du grand-duc Dimitri et devant ma maison de la Moïka. Les églises étaient pleines de fidèles qui venaient remercier Dieu et chanter des *Te Deum* d'actions de grâce.

Quelques jours passèrent et je fus convoqué par le Président du Conseil des Ministres. J'attendais beaucoup de cette rencontre. Malheureusement, il me fallut abandonner toutes mes illusions; je fus amené sous escorte, en automobile, au ministère de l'Intérieur. C'était par ordre de l'Empereur que le Ministre m'avait fait venir. Sa Majesté voulait savoir à tout prix quel était l' « auteur de l'assassinat de Raspoutine ».

M. Trépoff me reçut très aimablement, me rappela son amitié pour mes parents et me pria de ne voir en lui qu'un vieil ami de ma famille, non un personnage officiel.

— Je suppose, — lui dis-je, — que vous m'avez fait venir sur l'ordre de l'Empereur?

Il me répondit affirmativement.

— Alors tout ce que je vais vous dire sera rapporté à Sa Majesté?

— Naturellement. Je ne puis rien dissimuler à mon Souverain.

— S'il en est ainsi, comment pouvez-vous croire que je ferais des aveux, même si c'était moi qui avais tué Raspoutine? Comment pouvez-vous penser, à plus forte raison, que je dénoncerais mes complices? Veuillez faire savoir à Sa Majesté que les personnes qui ont supprimé Raspoutine n'avaient qu'un seul but : sauver l'Empereur et la Patrie. Maintenant, Excellence, — continuai-je, — permettez-moi

de vous poser une question, à vous personnellement : est-il vraiment possible qu'on continue à perdre du temps à rechercher les assassins du « Starets », alors que les instants sont si précieux, et que c'est probablement la dernière chance de salut qui apparaisse maintenant pour le pays? Voyez quelle grande importance toute la Russie attache à la suppression de Raspoutine, quel enthousiasme sa disparition a soulevé dans tout le pays. Les membres raspoutiniens du gouvernement sont affolés. Quant à l'Empereur, je suis sûr qu'au fond de son âme il est heureux de ce qui est arrivé, et qu'il attend que vous tous lui prêtiez votre aide pour sortir de cette horrible impasse. Unissez-vous donc pour agir tant qu'il n'est pas trop tard. Se pourrait-il que personne ne voulût se rendre compte que nous sommes à la veille de troubles effroyables et que, si on ne retire pas de force l'Empereur de la périlleuse situation dans laquelle il se trouve, il sera lui-même, avec toute sa Famille et toute la Russie, balayé par la vague révolutionnaire? Pour éviter une pareille catastrophe, il faut un changement radical dans la politique intérieure.

Le Président du Conseil m'écoutait avec attention et avec étonnement. Évidemment, il n'était pas habitué à entendre des paroles aussi dénuées de détours.

— Dites-moi, Prince, — me dit-il tout à coup, — d'où vous viennent cette présence d'esprit et ce sang-froid?

Je ne répondis pas et notre conversation en resta là.

Cet entretien avec le Président du Conseil fut notre dernière tentative auprès des hautes personnalités gouvernementales.

XXI

Le sort du grand-duc Dimitri et le mien n'étaient toujours pas fixés.

On tenait à Tsarskoie Selo des conciliabules interminables à notre sujet.

Le 21 décembre, le grand-duc Alexandre Mikhailovitch, mon beau-père, vint à Saint-Pétersbourg. Dès qu'on lui avait appris le danger qui nous menaçait, il avait quitté Kiew où il résidait en qualité de chef de l'aviation militaire. Il nous fit une courte visite avant de se rendre à Tsarskoie-Selo pour s'entretenir avec les Souverains.

A la suite de cette démarche, le général Maximovitch transmit au grand-duc Dimitri l'ordre de quitter immédiatement Saint-Pétersbourg et de se rendre en exil en Perse, sous la surveillance du général Baratoff, qui commandait un détachement de nos troupes dans ce pays. Le général Leiming et l'aide de camp de l'empereur, comte Koutaïsoff, étaient désignés pour l'accompagner.

A 11 heures du soir, le Préfet vint annoncer que le train que devait prendre le Grand-Duc partait à 2 heures du matin.

Je reçus également l'ordre de quitter Saint-Pétersbourg. C'est notre propriété de Rakitnoe, dans le gouvernement de Koursk, qui me fut assignée comme lieu de résidence permanente. Le train qui devait m'emmener partait à minuit.

Un officier instructeur du Corps des Pages, le capitaine Zentchikoff, et l'adjoint de la police secrète Ignatieff avaient reçu l'ordre de m'accompagner, en me tenant isolé jusqu'au lieu de ma retraite.

Cela coûtait beaucoup au Grand-Duc et à moi de devoir nous séparer. Les quelques jours que nous avions passés ensemble comme prisonniers dans son palais équivalaient à de longues années d'amitié. Que de pensées avaient traversé nos esprits! Que de rêves échafaudés! que d'espérances déçues!

Le destin nous séparait. Quand nous reverrions-nous, et dans quelles circonstances? L'avenir était sombre; de tristes pressentiments nous assaillaient.

A minuit et demi, le grand-duc Alexandre Mikhailovitch vint me chercher pour m'emmener à la gare.

L'accès du quai était interdit au public. On avait placé partout des détachements de police.

Le Grand-Duc me dit qu'il quittait la capitale le lendemain, et qu'il me rejoindrait en route.

Je montai en wagon le cœur gros. La clocle sonna, la locomotive lança un coup de sifflet strident, le quai de la gare glissa devant mes yeux, disparut... Puis ce fut Saint-Pétersbourg qui s'enfonça dans la nuit d'hiver, le train roula dans l'ombre à travers les plaines solitaires endormies sous la neige.

Et je demeurai seul avec mes tristes pensées, bercé par le bruit monotone des roues sur les rails.

PRINCE FÉLIX YOUSSOUPOFF

CHEZ M. DE MONZIE

M. de Monzie, si intensément mêlé à la vie politique, a tenu, en outre, le rôle difficile de négociateur dans les débats franco-soviétiques sur les dettes; les derniers échanges de notes entre les gouvernements français et russe ne pouvaient avoir un commentateur plus qualifié que M. de Monzie — ajoutons à cette circonstance, la place primordiale qu'il n'a cessé d'occuper, ministre ou non, dans cette législature, son adaptation aux problèmes les plus divers dans les heures les plus graves, sa compétence si éprouvée dans les différents ministères où il est passé, son goût si vif pour le neuf, sa vision si nette de ce qui devrait être en face de ce qui est, et l'on comprendra pourquoi il nous a paru intéressant de recueillir de ses lèvres, au début de la phase décivise qui s'ouvre, les enseignements que comportent les derniers événements et la leçon qu'ils imposent pour l'avenir.

***

Entre deux voyages, M. de Monzie reste égal à lui-même. L'ingénieuse prudence qui guide ses pas dans le dédale des diplomaties les plus compliquées participe de l'équilibre intellectuel auquel se plaît, sous un inséparable béret basque, ce cerveau bouillonnant.

Je l'ai trouvé, ce matin-là, devant un beau feu qui le consolait d'avoir perdu le soleil du Midi. Sa demeure, d'habitude si pleine de turbulentes activités, était au cran d'arrêt. Le téléphone faisait trêve, un calme relatif pesait sur les choses.

Notre hôte en est comme dépaysé. Dans son visage très nu, très rond, les feux mouvants du regard cherchent l'objet familier, tandis que les mains, fort belles, fouillent mollement la correspondance accumulée sur la table. Sur une chaise tremblent les feuilles d'un livre entr'ouvert; c'est la dernière œuvre d'un conteur oriental que M. de Monzie admire fort, et que M. Rakowsky emmena l'autre jour dans ses fourgons.

Avant même qu'il ait parlé, on sent sourdre, pétiller, ruisseler cette intelligence célèbre qui force l'admiration de ses adversaires politiques les moins indulgents. On la devine dans le regard fin et lumineux, sur le front capricieux et surtout peut-être à ces lèvres irrégulières, mouvantes, faites pour goûter à toutes les choses exquises de la terre et pour émettre les propos les plus subtils.

— Je suis, — dit-il, — en état de fainéantise.

— Vous ne le ferez croire à personne.

— Si, si, une douce mollesse m'envahit.

Et le regard de l'ancien ministre se penche avec tendresse vers de délicats pastels.

— Voyez mes coqs, mes poules, mes lapins, que je ne quitte jamais sans tristesse.

En effet, le crayon de l'artiste a animé toute une basse-cour qui ne semble pas peu surprise de se découvrir dans ce cadre sévère où l'art le plus scrupuleux le dispute à la technique la plus minutieuse.

M. de Monzie est parfaitement de mauvaise humeur. Il m'interpelle avec une affectueuse brusquerie.

— Interview ou causerie?

— Interview.

— Il y en a de toutes sortes, maintenant. Il y en a même qui sont de simples caricatures. Passe encore de prier un quelqu'un d'offrir sa tête à qui la veut ridiculiser. Pour la pensée, c'est autre chose.

— Comme vous voilà donc amer! Est-ce le départ de Rakowsky vers Moscou qui vous a ainsi amertumé?

— Laissons là tout badinage, je ne me suis pas caché de regretter les suites données à l'incident Rakowsky, mais mon opinion sur l'homme et mes sentiments à son égard étaient de peu dans ces regrets. Après tout, le cardinal Ceretti, qui était

irremplaçable, a bien été remplacé. Je pourrais même rappeler que cet incomparable diplomate, devenu Prince de l'Église, ne fut pas exempt de ces calomnies, contre lesquelles il semble que les représentants des autres pays devraient être prémunis. Pour Rakowsky, l'affaire était délicate, du jour où la passion politique y était mêlée. Nous avons une horreur traditionnelle de tout ce qui est ingérence de l'étranger dans notre vie nationale; ce n'est pas une horreur qui nous soit particulière, tous les peuples l'éprouvent, mais peut-être à un moindre degré. Français, comme charbonnier, veut être maître chez soi.

— N'est-ce pas votre goût et votre avis?

Un coup à la porte suspend la réponse de M. de Monzie. Un secrétaire pénètre dans la pièce. Il pose quelques questions urgentes. Rapide, précis, omniscient, M. de Monzie répond à tout, fixe un rendez-vous pour trois heures, puis, sans changer de ton, reprend :

— Exactement, mais le difficile est de définir. En quoi consiste, où commence l'ingérence répréhensible? Où s'arrête la souveraineté morale des religions sur leurs fidèles, des Internationales sur leurs adhérents? Le conflit ne s'est produit dans le passé qu'à propos de l'Église et de son pouvoir œcuménique contredit par le quant-à-soi national. Mais il n'y a pas que le gallicanisme pour traduire ce conflit foncier. L'existence de la IIIe Internationale et son étroite liaison avec l'U. R. S. S. posent sous une forme inédite un problème qui a surgi au tournant de tous les siècles.

— Vous estimez donc qu'il y avait lieu de négocier un pacte de non-ingérence avec les Soviets?

— En aucune manière. La réponse de monsieur Poincaré était la seule logique et véridique. L'U. R. S. S. s'étant engagée en octobre 1924 à ne pas s'immiscer dans la politique intérieure de la France, cet engagement n'a pas besoin d'être pris ou renouvelé puisqu'il existe formellement dans l'acte de reconnaissance. Mais, s'il existe, il n'a pas été précisé en ses modalités et sanctions, pas plus qu'aucun engagement de même sorte entre pays quelconques se réclamant des règles les plus hétérogènes. Ce que je désirais, c'était la réunion d'une conférence juridique en vue d'établir un code de la paix avec

les lois de la non-ingérence. M. Tchitchérine a cru adroit d'offrir un acte à deux, vain, inopérant, au lieu de la discussion théorique entre toutes nations civilisées à laquelle se référait ou tendait ma proposition.

— Quand avez-vous formulé cette proposition? au cours des négociations franco-soviétiques?

— Je ne l'ai pas formulée ès-qualités de premier délégué français à la conférence, parce que notre programme limité n'autorisait pas une pareille initiative officielle qui appartient à M. Briand seul, ou au Conseil des ministres. C'est à titre personnel, sous ma propre responsabilité, que j'ai émis cette idée et suggéré cette rencontre. Le papier que j'ai publié à ces fins est tombé dans une totale indifférence : il a paru en mars 1927, quelques semaines avant la rupture anglo-russe. Peu importe le papier et sa date; je m'en tiens à ma recommandation.

— En somme, vous recommandiez de soumettre préventivement à la Société des Nations les cas où un État aurait lieu de se plaindre des actes d'immixtion des agents d'un autre État.

— Je n'avais pas prévu l'appel à la Société des Nations, qui est une assemblée de diplomates. Je songeais à une réunion qui se serait tenue à La Haye, capitale du droit international. Je trouvais légitime et opportun de poser ce problème *non pas en regard ou en suite d'un incident, mais de façon théorique, rationnelle et durable.* Vous voyez, je me cite : je vieillis. Par contre, mon conseil n'a pas vieilli. Il faudra en venir à cette précaution de droit.

Ravi de ces formules imagées, drues, fécondes, je poursuis mon avantage.

— Êtes-vous sûr qu'une telle conférence, même heureuse en ses résultats, eût évité l'incident qui a troublé l'effort de rapprochement franco-soviétique?

— Parfaitement, j'ai cette conviction. Car je n'explique pas tout ce qui s'est passé par le mystérieux Deterding, deus ex-machina prétendu. Il y a l'appréhension française qui est un facteur décisif à certains moments. En la matière, il y a trois attitudes : 1° *rompre,* système Millerand, qui adapte aux Russes un *nescio homines* de grand style bourgeois;

2° ne pas rompre, et ne pas aboutir, système des sages professionnels, bureaux, associations, comités d'étude; 3° aboutir. Je m'excuse de rappeler que c'était la volonté de la délégation française.

— Pourquoi parlez-vous au passé?

— J'ai tort, en effet. Car je ne sache pas qu'il y ait rien de changé dans les instructions du gouvernement et les directives de la délégation. C'était une façon de parler lasse. Il est assez légitime d'éprouver une certaine lassitude quand on porte, outre le poids principal d'une telle négociation, celui des critiques, calomnies, outrages, accusations, soupçons accessoires. Je ne suis pas extrêmement sensible aux lettres anonymes qu'on reçoit en pareil cas. « Combien as-tu touché du Pape? » m'écrivaient de sombres correspondants, au temps où le rétablissement des relations avec le Vatican était la plus contestée des affaires. « Combien avez-vous touché sur les fonds russes? » nous écrivent les mêmes correspondants ou leurs tristes séides. Toute la littérature qui s'est développée autour de la reprise des relations franco-soviétiques est obscurcie des mêmes ignorances, des mêmes vilenies individuelles. Et pourtant c'est un devoir de ne sacrifier ni nos porteurs, ni nos exportateurs intéressés à la conclusion d'un traité.

— L'opinion a été surprise qu'on ait pu songer à donner aux Soviets des crédits, pour leur permettre de reprendre un service amoindri de la dette.

— Le règlement de la dette et l'octroi de crédits industriels ou commerciaux ont été envisagés en concomitance, dès la conférence de Gênes. Comme il ne s'agit pas de crédits-espèces, nous n'avons jamais été placés dans la même situation que la France d'avant-guerre. Avant-guerre, le service de la dette russe n'a été assuré dans sa continuité qu'à l'aide des nouveaux emprunts.

— C'est la première fois qu'on le dit, ou que vous le dites.

— Tenez! voici deux articles de la *Novoïe Vremia*, journal cadet ou modéré, qui signale aux dates des 5 et 6 avril 1906 cette façon de procéder. C'était le temps où une revue anglaise appelait gentiment le premier ministre russe, le comte Witte, *un heureux emprunteur d'argent*. Nous avons oublié cette histoire.

— ... Celle-là et beaucoup d'autres, plus récentes, plus tristes, plus tragiques, — observai-je.

— J'ai si peu oublié, pour ma part, la guerre et les aléas qu'elle a laissé subsister dans le monde que je ne veux à aucun prix favoriser la constitution d'un bloc germano-russe. Le traité qui m'obsède ne fut pas signé à Brest-Litovsk, mais à Rapallo. Pour le surplus, on n'a jamais que la sécurité dont on s'est rendu digne par la vigueur de sa réforme et de sa discipline intérieures. Il ne faut pas compter sur l'altruisme des autres peuples.

— Vous transposez « la politique réaliste » — la formule de Jean Montigny — dans le domaine de la politique étrangère.

M. de Monzie est plein d'une fureur narquoise. Ses yeux vifs luisent. Ses lorgnons brillent. Son crâne aigu et chauve étincelle. Les deux mèches de cheveux qui l'encadrent lui donnent des ailes légères.

— Dans tous les domaines, monsieur, les formules se jugent au rendement. Celle qui fut bonne cinquante ans a besoin d'être remise au point comme une machine usagée.

— C'est pourquoi, sans doute, vous préconisez un large mouvement de réforme administrative, c'est-à-dire une refonte de notre organisation intime.

— C'est l'article premier de tout programme sérieux.

— N'est-ce pas un trop vieil article de foi usé par l'âge et l'abus?

— En démocratie, pour qu'une promesse soit tenue, il faut qu'elle paraisse quasiment abandonnée et oubliée. Exemple : la séparation de l'Église et de l'État, quand M. Briand la fit voter. Peu de temps auparavant, il n'y avait que des sceptiques quand on prononçait ces mots solennels. *Un cheval en aurait bien ri!* dit un proverbe polonais.

— Mais ne craignez-vous pas que le scrutin d'arrondissement ne rende impossible la réforme administrative en revivifiant les intérêts locaux, les coalitions locales?

— Évidemment, le retour au vieux scrutin risque de susciter des obstacles particuliers aux efforts de redressement général. Mais il y a une force des choses qui se manifeste de façon irrésistible, quand la faiblesse des hommes s'avère et s'accuse. La force des choses aujourd'hui nous oblige à réduire

notre train ou à « rationaliser » notre travail. J'ai peut-être eu tort d'opposer à l'appel de Tardieu « Achevons », le mien « Commençons ». Pour achever ce que M. Chaminade appelle *l'expérience Poincaré*, il faut commencer à gouverner l'administration, c'est-à-dire à la rénover systématiquement. Jusqu'ici on a fait de l'empirisme le plus inopérant. Voyez l'article 77 de la loi de finances de 1924 : *suppression de 50 000 fonctionnaires*. Lesquels? Dans quels compartiments? Sur quel critérium d'utilité? C'est à voir, avait pensé le législateur. Système D pour après-guerre. Résultat : néant. Et depuis, les décrets d'économie, dont le sort devient incertain s'il est l'enjeu des surenchères électorales. *Je promets de faire rétablir les sous-préfectures*, écrira le candidat radical. — *Et moi, le tribunal*, ripostera le candidat modéré.

— Omettez-vous à dessein les candidats socialiste et communiste?

— Ceux-là ont une clientèle moins exigeante pour le présent et plus ambitieuse pour l'avenir. Mais, en effet, j'ai connu des élus antimilitaristes qui réclamaient, tout à la fois, la suppression des armées permanentes et le maintien de leur régiment dans la caserne de leur chef-lieu. De toutes manières, si quelque vaste programme de réforme administrative n'est pas établi et proposé à l'adhésion publique avant l'ouverture de la période électorale, il y a des chances pour que la pauvre audace de septembre 1926 soit vouée à l'aventure des décrets-lois de 1924. Une deuxième fois, M. Poincaré aura eu des pouvoirs dont il ne se sera pas servi et qui, lui étant conférés *intuitu personæ*, ne seront octroyés à aucun de ses successeurs. Les ennemis du Parlement ne manqueront pas de conclure que les Chambres ne laissent la permission d'agir qu'aux gouvernements trop scrupuleux pour s'en servir. L'échec de M. Poincaré serait grave, sinon irréparable, parce que, de l'aveu de tous, il est le premier, l'homme en qui le Français normal met toutes ses complaisances, parce que, surtout, il est le plus représentatif des légistes, des parlementaires, des républicains sans frasques.

— Je saisis le mot au jet de la phrase. Ah! vous n'aimez guère ce type de républicain sans frasques, à ce qu'il paraît en lisant votre dernier livre « Destins hors série ». Votre indul-

gence pour Catilina a un peu surpris ceux qu'elle n'a pas scandalisés.

— Préférence classique. Les romans vertueux passent pour ennuyeux en France. Regardez donc à quoi s'occupent mes camarades Jouvenel et Boncour : l'un s'occupe de Mirabeau et l'autre de Lamennais, l'un et l'autre de personnages qui ne sont pas de tout repos. La Révolution française a pu être préparée, mais non déclanchée par des présidents à mortier. Il y a des moments où les hommes à manches retroussées ont plus de prix que des hommes à manches de lustrine ou à mantilles en dentelles. Je crois que nous allons vivre un de ces moments. Voilà tout. Et cela n'a rien de paradoxal.

— Autrement dit, vous n'espérez pas les réformes à durée de sagesse.

Un temps. M. de Monzie s'arme maintenant d'une pipe longue et mince. Les doigts agiles éventrent un paquet de tabac, puis il explique :

— Je suis prêt à justifier ce doute systématique. J'ai déjà publié un projet de résolution qui s'appuie sur la liste de tous les projets ou propositions de réforme administrative déposés sur le bureau des Chambres et qui n'ont pas été rapportés; il y en a des douzaines et des douzaines. Voici une autre étude menée par mes soins une année entière : l'inventaire et la liquidation des immeubles domaniaux; la commission que je présidais, et que préside mon ami M. Labeyrie, a conclu dans deux rapports motivés à la possibilité de liquider des immeubles d'État occupant à Paris 250 800 mètres carrés, 1 757 900 mètres carrés en province; et plus de la moitié des départements n'avaient pas encore fait l'objet d'un examen. M. de Fels a signalé dans son ouvrage sur « Les richesses de l'État français » cette enquête et son importance. Il a été presque le seul. Les gens bien informés se sont simplement demandé quelle spéculation immobilière pourrait bien permettre cette insolite revision. Les bureaux ont simplement considéré qu'il y avait là une réserve de locaux pour leur propre extension. Moi, j'hésite entre la nausée et la colère, quand j'assiste à ce gaspillage de bonnes volontés : car c'étaient d'incomparables bonnes volontés que la commission de récupération avait assemblées, des fonctionnaires aux mains pures, aux grands cœurs, de cette

cohorte sacrée qui se disperse... Ils s'en vont, chassés par l'envie, traqués par le besoin, épuisés ou découragés? Ah! on nie la crise des chefs : elle existe même sous l'aspect d'une crise des chefs et sous-chefs de bureaux. Ce ne sont pas seulement les directeurs généraux, directeurs et sous-directeurs des ministères qui abandonnent les fonctions publiques, ce sont les agents de toutes catégories et de tous grades. Ce que M. Painlevé disait le 27 novembre 1926 à propos des administrations militaires est rigoureusement vrai dans toutes les administrations civiles. J'ai moi aussi jeté le cri d'alarme dans mon discours au Conseil Général du Lot au mois de septembre dernier; j'ai été surpris de la résonance des modestes propos que j'avais tenus à mes collègues; c'est une preuve de plus qu'il y a actuellement opportunité, sinon urgence, à ouvrir le débat sur la reconstitution de l'État, de « feu l'État ». Comme le disait mon cher ami Robert de Jouvenel, qui anticipait à peine sur la vérité commune, la situation se résume en ces deux termes : trop et trop peu. Trop de dépenses, trop d'agents, trop de compartiments, trop de commissions, trop de byzantinisme, et trop peu de vérité, trop peu de réalité, trop peu de rendement, trop peu de vitesse, trop peu de logique, trop peu de cohésion.

— C'est donc pour cela que vous aviez saisi le Sénat d'un projet de refonte de l'enseignement public, et aussi, si je ne me trompe, d'une proposition de réorganisation judiciaire qui revient sur le décret Barthou.

— Non, je suis d'accord avec Barthou et avec le président du Conseil, ainsi qu'il résulte d'une déclaration faite à la Tribune du Sénat, le 13 juillet dernier, par le Garde des Sceaux. Vous auriez tort d'ailleurs de chercher, dans mes projets ou sous mes projets, des machines de guerre contre le ministère ou contre tel ou tel ministre. Ajouter n'est pas nécessairement contredire. Je tâche d'ajouter à l'insuffisance des décrets de septembre. Mais, dans ma pensée, la grande œuvre de la réforme administrative est d'ordre pratique et ne saurait être menée à bien sans le concours des représentations départementales ou provinciales.

— Qu'est-ce à dire?

— L'aménagement de la France administrative doit être

assuré selon des principes arrêtés à Paris, mais selon des modalités délibérées en province. Nous avons une occasion unique de faire du régionalisme effectif. J'aurai l'honneur de déposer sur le bureau du Sénat un projet dont je puis d'ores et déjà vous confier l'économie. Il faut que la réforme ait pour conséquence de pourvoir les régions d'organes administratifs suffisants, eu égard surtout à leur importance démographique. Donc il faut qu'il y ait une entente interdépartementale. Facultative? Non; la loi de 1871 a fait faillite sur ce point. Obligatoire, oui, obligatoire. Les départements doivent s'agréger par libre choix, faute de quoi — dans un délai à fixer — ils seront agrégés législativement. Impossible de désigner une chef-lieu régional sans soulever d'interminables querelles de la part des chefs-lieux de département que cette promotion semblerait diminuer. Pourquoi pas une capitale à tour de rôle, l'assemblée régionale siégeant, à tour de rôle, dans chaque département?

— Encore une superposition d'assemblée?

La pipe, vissée aux commissures des lèvres, halette doucement, régulièrement. L'équilibre spirituel de M. de Monzie ne souffre pas de cette prodigieuse gymnastique de la mémoire et de l'intelligence. Sans perdre une seconde, il poursuit son étincelante démonstration :

— Oui, j'attendais l'objection et suis d'accord pour ne pas créer des élus régionaux au-dessus des élus départementaux. Notre système d'élection est déjà assez compliqué. C'est la réunion des commissions départementales de la Région qui formerait l'assemblée régionale sous la présidence du Président de chaque Conseil général.

— Et l'Exécutif?

— Le Préfet le plus haut gradé ou celui auprès duquel siège le Conseil de Préfecture régionale.

— *Quid* des impositions?

— La question est prématurée, s'agissant d'amoindrir les dépenses et non d'en justifier d'autres. Plus tard, quand la cohésion sera obtenue, les centimes régionaux seront nécessaires. Mais d'abord il convient de déblayer.

— Quel rapport a ce projet avec les idées d'assemblée corporative de monsieur Henry de Jouvenel?

— Aucun. Je n'ai pas foi comme lui en la technique pure pour l'établissement des dispositifs de réforme. Les groupements corporatifs sont fort peu novateurs; ils adaptent le progrès en s'y adaptant; ils ne l'appellent pas à l'ordinaire. L'Institut est plus apte aux remontrances qu'aux innovations. Toute commission de compétences est façonnée comme une section de l'Institut.

— Qu'augurez-vous du succès des conceptions que vous venez de me résumer?

— Je ne veux rien augurer. Ce qu'il y a de terrible dans notre cher grand pays, c'est qu'il ne veut pas modifier ses habitudes si tout se passe à peu près bien. Il est misonéiste dans la bonne fortune. S'il y a gêne ou moindre équilibre, il est furieux qu'on ne lui ait pas imposé ce dont il n'avait cure. Alors, que voulez-vous? on est toujours un peu hésitant entre le désir de ne pas contrarier l'optimisme de ses concitoyens et le désir de les servir envers et contre eux, en tenant des propos sombres.

— En substance, vous réservez le plein de votre activité pour le lendemain des élections?

— Ce n'est pas tout à fait cela, puisque je tiens à fournir ma quote-part de matière première à ce haut fourneau des meetings d'où sort l'acier de nos travaux et de nos luttes. Mais il est avéré que rien de très simple ne sera voté, décidé, commencé avant la consultation de mai prochain.

— En quel sens se portent vos pronostics?

— A gauche. Je n'ai pas de doute sur l'orientation.

M. de Monzie détaille ses motifs, mais l'un d'eux, plaisamment formulé, ne laisse pas que de nous frapper. « En politique, l'avantage est aux partis demandeurs. L'union nationale est défenderesse — mauvaise posture. Le peuple et la vie sourient à qui, voulant conquérir plus, tend ses muscles. »

— Mais alors, monsieur Poincaré, selon vous, sera mis en échec?

— Comme vous entendez mal la psychologie de notre race subtile! la majorité respecte, aime monsieur Poincaré. Mais cela ne l'empêchera pas de voter pour des candidats socialistes qui d'ailleurs seront aussi fort respectueux du chef de notre gouvernement. Monsieur Poincaré est au-

dessus de la mêlée, il y restera. M. Briand pareillement, quoique sa politique l'ait consacré leader de la paix.

— Au fait, la paix?

— S'il vous plaît, n'en parlons pas comme d'un thème électoral. J'ai la religion de la paix; mais je n'admets guère que le prêtre de cette religion se nourrisse de l'autel. C'est le grand et grave sujet qui, plus que nos discours, doit occuper nos pensées : je cesserais de vous parler sur le mode gai si je vous parlais de l'état d'esprit international. Brisons là pour ne pas sortir du cadre d'une interview qui est forcément un cadre doré.

L'entretien est clos. M. de Monzie pose avec décision sa pipe sur l'angle de la cheminée. C'est le signe que je n'obtiendrai pas davantage de mon interlocuteur. Déjà, il détourne toute conversation utile.

— Regardez plutôt, — me dit-il, — ces photographies que j'ai rapportées d'un village de chez moi. Une reproduction de fresques du XVIe siècle qu'on a découvertes dans la vieille et petite église de Tauriac-du-Lot. Des merveilles! Et si modernes, défiant la concurrence obstinée des plus hardis de nos peintres contemporains! Pauvre Chagall, infortuné Picasso! cet inconnu du XVIe siècle les a distancés en les devançant. En art, il n'y a pas de progrès, il n'y a que des regrets, la boutade est de plus en plus vraie.

— Et en politique, monsieur le Ministre?

- En politique, c'est le contraire : il n'y a pas de regrets.

GEORGES SUAREZ

HOMMES D'ÉTAT ET DIPLOMATES

PENDANT LA GUERRE[1]

LA « GROSSE BERTHA »

Deux officiers français du génie, experts en l'emploi de fusées, de fusils lance-grenades et d'obus destinés à la distribution de feuilles volantes, devaient me rejoindre dans l'après-midi du 23 mars 1918. Il me restait heureusement fort peu à faire, sinon j'eusse bien pu ne pas être en mesure de quitter Paris le soir. A 7 heures 30 du matin retentit soudain l'alarme des raids d'avions. Toutes les persiennes furent fermées et les gens se précipitèrent dans les caves de leurs maisons ou des hôtels où ils logeaient. De temps à autre se faisait entendre le son assourdi d'une explosion, mais, quoique le ciel fût sans nuages, il était impossible d'apercevoir le moindre avion allemand. Les aviateurs français parcouraient vainement les cieux, et cependant les explosions continuaient à intervalles d'environ quinze minutes, pas aussi bruyantes que celles des bombes jetées sur Londres, mais avec de longues répercussions, comme si des planches s'abattaient sur le pavé des rues du haut d'un échafaudage très élevé.

Je m'acheminai vers 11 heures par les rues désertes jusqu'à l'ambassade d'Angleterre et restai un bon moment avec l'ambassadeur, Lord Bertie, désireux d'être mis au courant de ma mission et de parler avec moi des dispositions à prendre

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre.

pour la rapide transmission de messages. Lord Bertie était un grand diplomate, un homme de courage et de caractère, pour lequel j'éprouvais une affectueuse admiration. Tandis que nous causions, une explosion se fit entendre près du jardin de l'Ambassade, mais ce n'était toujours pas le son habituel d'une bombe. Je le quittai pour aller déjeuner chez un ami, mais trouvai sa femme et sa famille dans la cave. Pendant mon déjeuner dans un restaurant des environs et durant tout l'après-midi, les explosions continuèrent. A 6 heures Granville-Baker et moi étions prêts à partir pour la gare de Lyon, mais pas la moindre trace d'Emanuel. Il arriva finalement, hors d'haleine, ayant été retenu toute la journée au ministère des Affaires étrangères pour le visa de son passeport italien, tout le personnel s'étant retiré dans les caves à cause du « raid aérien ». Granville-Baker exprima ses doutes sur ce prétendu raid; il avait examiné un trou fait par une « bombe » au jardin des Tuileries, ramassé quelques éclats et soutenait que c'étaient non pas des éclats de bombe mais bien des fragments d'un obus long et fort épais. Nous achetâmes à la gare de Lyon un numéro du *Temps* qui déclarait que, de l'avis des experts en artillerie, Paris était bombardé par un canon à longue portée apparemment situé à une distance de plus de 100 kilomètres.

Nul n'avait jusque-là soupçonné l'existence d'un canon à portée aussi longue. Il ne fit que des dommages insignifiants, mais bouleversa mes dispositions, en ce sens que les officiers du génie sur lesquels je comptais ne purent me rejoindre que plus tard. Granville-Baker, Emanuel et moi partîmes donc seuls. Quelques minutes avant de quitter l'hôtel, je reçus un télégramme de Northcliffe ainsi conçu : *Malentendu au sujet Seton-Watson est éclairci. Il peut vous rejoindre si le désirez.* Je lui télégraphiai aussitôt de me rejoindre à Rome. Mes conjectures évidemment étaient exactes. On avait mis l'embargo sur lui dans l'espoir que je retarderais, pour le faire lever, mon propre départ; voyant que j'étais parti quand même, Granville-Baker avait été à son tour dénoncé comme « suspect » dans le but de me retenir à Paris.

Je méditai longuement sur l'origine de ces intrigues dans

le train plus qu'encombré qui nous emmenait vers le Sud : leur but était en tous cas fort clair. Il s'agissait d'empêcher toute propagande active contre l'Autriche-Hongrie.

Lorsque le train parvint à Dijon, nous trouvâmes la gare envahie par une foule frappée de terreur, convaincue que le bombardement de Paris indiquait que les Allemands étaient aux portes de la capitale. Nous fîmes de notre mieux pour rassurer les gens, et après trente heures de voyage dans les conditions les plus dépourvues de confort, nous arrivâmes à Milan le 25 mars à 2 heures du matin. Là le bombardement de Paris et l'avance allemande sur Amiens avaient éveillé de vives alarmes. Le sénateur Albertini, du *Corriere della Sera*, était si vivement désireux que l'on commençât sans perdre un instant la propagande contre l'Autriche, qu'il insista pour que je continuasse directement sur Rome afin d'obtenir du Premier ministre Orlando des pouvoirs en bonne et due forme. Il me déclara que, si j'allais d'abord au quartier général italien près de Padoue, je me trouverais retardé du fait que le général Diaz, commandant en chef, ne ferait rien, sa responsabilité n'étant pas couverte par des instructions du Premier ministre. Je suivis son conseil, envoyai à Padoue Granville-Baker et un officier français du génie, qui nous avait rejoints, et partis avec Emanuel pour Rome où Orlando me donna pour le général Diaz la lettre que l'on va lire :

J'ai le plaisir de vous présenter M. Steed, l'éminent journaliste du *Times*, notre ami éprouvé et de toute confiance. Il se rend au quartier général pour faire œuvre bonne et utile, d'accord avec moi, aussi suis-je assuré que Votre Excellence fera tout ce qui est en son pouvoir pour lui faciliter sa tâche.

M. Nitti, ministre du Trésor, me recommanda de son côté chaleureusement au général Diaz. Ainsi accrédité, je m'en fus à Padoue le 29 mars, et me rendis auprès du général Delme-Radcliffe, chef de la Mission militaire britannique, qui me présenta au commandant en chef italien. Ainsi que l'avait prédit Albertini, l'attitude de Diaz changea aussitôt qu'il eut pris connaissance des lettres d'Orlando et de Nitti. Il entra pleinement dans l'esprit de ma mission et donna pour instruction à son chef d'État-Major, le général Badoglio,

de convoquer en conseil tous les officiers du Service des renseignements des six armées italiennes pour le 30 mars.

LE TOURNANT

A ce conseil, le général Badoglio me pria d'expliquer les principaux objets de ma mission. L'ayant fait, je demandai aux officiers présents d'exprimer leurs vues sur la meilleure façon de rompre la cohésion du front autrichien. Tous s'accordèrent pour dire que le seul moyen de provoquer un effet immédiat serait que les différents Comités nationaux des races sujettes des Habsbourg proclamassent leur indépendance politique, et que leurs proclamations fussent expressément autorisées par les Gouvernements britannique, français et italien. Toute autre chose, à leur avis, équivaudrait à peine à gratter la surface, et il n'y avait pas un instant à perdre, si, comme tout portait à le croire, une offensive autrichienne devait se déclancher dans les onze jours. Je me trouvais pris. Moi aussi, j'étais convaincu qu'il ne faudrait rien de moins que des proclamations d'indépendance, dûment autorisées par les Gouvernements alliés, pour modifier sensiblement la situation. Or, c'était là précisément ce que le Cabinet de guerre britannique avait interdit à Northcliffe de faire. Force me fut donc de répondre aux officiers du Service des renseignements que j'étais bien de leur avis, mais que défense m'avait été faite de sanctionner des promesses d'indépendance aux races assujetties aux Habsbourg.

— Alors, il n'y a rien à faire, — s'écrièrent-ils en chœur, découragés.

— Patientez un peu, Messieurs, — leur dis-je. — Si vous pouvez m'accorder quarante-huit heures, je verrai s'il n'est pas possible de faire quelque chose. Il se pourrait qu'en vue de l'offensive allemande j'obtienne que cette restriction soit retirée. En attendant, occupons-nous de préparer des circulaires comme si toute objection était levée.

Le général Badoglio appuya ma proposition. Il donna ordre aux officiers de soumettre dans les vingt-quatre heures des projets de circulaires rédigées dans les langues des troupes austro-hongroises se trouvant en face de leurs armées respec-

tives, de sorte que, dès le reçu de l'autorisation, ces feuilles pussent être imprimées par millions d'exemplaires et prêtes à être répandues par des fusils lance-grenade, des fusées et des avions. Je leur fournis le projet de proclamation rédigé par les représentants à Paris des races sujettes, et soumis un télégramme à M. Clemenceau demandant que fussent livrés à Padoue, avant le 6 avril, 20 000 fusils lance-grenade français spécialement fabriqués pour contenir des feuillets. De son côté le général Badoglio ordonna que la fabrication de fusées italiennes destinées au même usage fût portée de 500 à 4 000 par jour.

Retournant alors à notre Mission militaire, où le général Delme-Radcliffe nous avait fort aimablement offert l'hospitalité, à moi et à mes compagnons, j'adressai un télégramme urgent à Northcliffe disant qu'étant donné les circonstances, il était essentiel que le Cabinet de guerre anglais autorisât sans retard les proclamations d'indépendance tchécoslovaque, polonaise, slave du sud, et roumaine. Northcliffe agit avec une telle promptitude que je reçus dans les trente-six heures l'assentiment voulu. Après en avoir informé le général Badoglio, je retournai à Rome et télégraphiai par l'intermédiaire de l'ambassade de France à M. Clemenceau en lui demandant également son assentiment. Déjà l'ambassadeur britannique à Paris, agissant sur instructions du Cabinet de guerre transmises par le Foreign Office, avait demandé l'acquiescement du Gouvernement français. Clemenceau l'accorda immédiatement et m'en fit informer par l'ambassade de France à Rome. Je reçus sa réponse une demi-heure après avoir appris la nouvelle par l'ambassadeur britannique — preuve que la diplomatie officielle est capable, à l'occasion, de se démener vivement.

Je fis, dans l'intervalle, un appel urgent à Sonnino pour que lui aussi acquiesçât à ces proclamations, sentant que, si je ne surmontais son opposition, toute l'affaire pourrait se trouver compromise. Nous eûmes une entrevue longue et ardue, dont le résultat fut qu'il acceptait que les proclamations d'indépendance fussent faites, mais ne voulait pas qu'il fût déclaré que le gouvernement italien les eût « reconnues ». Faute de mieux, j'envoyai au Quartier Général à Padoue

des instructions pour que l'on commençât aussitôt la distribution des feuilles volantes. Nous gagnâmes de la sorte un temps précieux. Dès le 7 avril, trois jours avant l'offensive autrichienne prévue, la distribution des proclamations d'indépendance battait son plein. Je ne saurais dogmatiser sur l'effet qu'elles produisirent. Je sais seulement que, d'après les renseignements obtenus en Italie et confirmés par la suite de source autrichienne par le Service secret britannique en Suisse, cette propagande, renforcée des résolutions du Congrès de Rome tenu le 8 avril, contraignit le commandement austro-hongrois à retirer les troupes slaves de la ligne de feu et à les remplacer par des troupes d'attaque austro-allemandes et magyares que l'on avait tenues en réserve pour l'offensive. Ces troupes, seuls éléments de loyauté éprouvée dans l'armée austro-hongroise, furent aussitôt soumises à un bombardement sévère. Il semble aussi qu'on obtint l'avantage militaire de bouleverser les places de l'ennemi et d'user ses troupes les plus solides. En tous cas l'offensive attendue le 10 avril n'eut pas lieu, ce qui nous donna le temps de préparer de nouvelles opérations.

Avant de quitter le front pour prendre part au Congrès de Rome, j'avais été faire une visite au Quartier général anglais à Lonedo, sur l'invitation du général Lord Cavan qui avait succédé au général Plumer comme commandant des divisions britanniques en Italie. Je trouvai Lord Cavan installé dans un antique château italien à moitié démoli, où, à la lueur d'une bougie fichée dans le goulot d'une bouteille, nous causâmes propagande. Il m'avoua franchement n'y rien connaître et me demanda ce que nous comptions pouvoir faire. Je lui dis que nous espérions, à tout le moins, sauver la vie à quelques centaines de « Tommies » anglais, ce qui vaudrait bien l'effort. Il fut de mon avis, mais demanda par quel moyen. Je lui rappelai ce que faisaient les officiers du Service politique de la frontière du nord-ouest de l'Inde et lui dis que, de même que leur action y épargnait des existences, de même nous espérions en sauver en Italie.

— Qui avez-vous contre vous ici? — poursuivis-je.

— Des Autrichiens et des Hongrois, — répondit le général.

— Ceci ne me dit rien, — répondis-je. — D'où viennent-

ils? Sont-ce des Autrichiens allemands, ou des Tchèques, des Polonais, des Slovaques, des Slovènes, des Magyars, des Croates, des Roumains, des Italiens ou des Ruthènes?

— Du diable si je le sais, — fut la réponse.

— Lorsque, sur la frontière indienne, certaines des tribus se soulèvent contre nous et que, tôt ou tard, les officiers du service politique ont affaire à elles, traitent-ils les variétés différentes de Pathans, bien ou mal disposés à notre égard, de la même manière? Ne traitent-ils pas, mettons, les Afridis d'une façon, les Zakka-Kehls d'une autre, sans parler des Waziris?

— Assurément, — dit Lord Cavan. — Mais quel rapport cela a-t-il avec cette affaire-ci?

— L'armée austro-hongroise, — répondis-je, — est recrutée dans quelque neuf tribus diverses, qui, pour la plupart, parlent des langues différentes et professent des tendances politiques divergentes. Parmi ces tribus, mettons que sept soient en fait amicalement disposées à notre égard, ou susceptibles de l'être, tandis que deux nous sont vigoureusement hostiles. Nous nous proposons de ne pas nous occuper de ces dernières, ou plutôt de vous en laisser le soin, mais, par contre, de dire aux autres que nous sommes leurs amis et que, si elles se conduisent en amies, notre intention est de les aider à obtenir ce qu'elles désirent. Vous saisissez?

— Cela paraît très intéressant, — répondit Lord Cavan. — Il faut que vous en parliez à Mitchell, mon principal officier du Service des Renseignements. A propos, ne pourriez-vous pas nous faire écrire par quelqu'un une sorte de guide-âne relatif à l'armée austro-hongroise? Nous ne savons absolument rien de tous ces « Yougoslovaques » et « Tchécoslaves ».

Je promis de voir ce que l'on pourrait faire dans ce sens et m'en fus à la recherche de l'officier des renseignements.

— Je suis joliment content que vous soyez venu, — me dit le colonel Mitchell, un magnifique Irlandais de Toronto. — J'ai voulu faire quelque chose dans ce genre dès notre arrivée ici, mais Plumer n'a pas voulu en entendre parler. Il me répondait toujours : « Non, Mitchell, ce n'est pas loyal. Nous devons nous battre contre ces gens-là ! » Avez-vous jamais rien entendu de plus britannique que ça? — s'écria Mitchell en riant.

Mais il ne put pas lui-même me dire exactement comment étaient composées les divisions austro-hongroises devant le front britannique. Il croyait que peut-être les Français le sauraient. Je rebroussai donc chemin vers le Quartier général français où je trouvai le colonel Jouvain, chef de l'Etat-Major, tout aussi ignorant que Mitchell lui-même. Il me dit que peut-être le Quartier général italien serait au courant. Je poursuivis donc ma route jusqu'à Abano, près Padoue, où, après avoir fouillé successivement différents services italiens, je trouvai enfin un officier renseigné. Il me dit que l'une des divisions « autrichiennes » devant le front britannique contenait 40 p. 100 de Slovènes de Laibach, ou Lubljana : ceux-ci seraient accessibles à de la propagande en langue slovène. Une division « hongroise », opposée aux Français était entièrement composée de Croates de la Croatie. Les divisions autrichiennes et hongroises sur le front italien étaient également mixtes. Il devint de la sorte possible de régler notre propagande et d'éviter l'erreur de distribuer, par exemple, des feuilles croates parmi les troupes polonaises, ou des feuilles tchèques parmi les Roumains. Seton-Watson et moi écrivîmes plus tard le « guide-âne » relatif à l'armée austro-hongroise, à l'usage des officiers britanniques et alliés en Italie, afin qu'ils pussent au moins connaître les noms des races qui la composaient.

LE CONGRÈS DE ROME

Un Comité central interallié fut formé au Quartier Général italien pour diriger notre propagande. Ce Comité, présidé par un officier italien, était composé du colonel Granville-Baker, d'un officier français, et de délégués des Comités nationaux yougoslave, tchécoslovaque et polonais. Mais ni ce Comité, ni aucun d'entre nous n'eussions produit grande impression sur l'ennemi, si le Congrès des peuples sujets des Habsbourg tenu à Rome ne s'était affirmé un succès sans pareil. Des doutes avaient subsisté jusqu'à la dernière minute sur la possibilité de le réunir. Avant de consentir à venir en Italie, Trumbitch avait exigé que fussent publiquement rétractées certaines allusions désobligeantes sur les Slaves du Sud faites

par l'ancien Premier Ministre italien, M. Boselli : mais il fut impossible de joindre Boselli à temps. Seton-Watson, enfin arrivé à Rome après un voyage rempli de péripéties, télégraphia une vigoureuse mercuriale à Trumbitch, que le professeur Borgese parvint finalement à mettre dans le train à Paris presque de force. Le dimanche 7 avril, les délégués, parmi lesquels Trumbitch, Benès et Stefanik, arrivèrent à Rome, ainsi que Franklin-Bouillon, en qualité de principal délégué français, Albert Thomas et Fournol. La délégation polonaise comprenait M. Skirmunt, depuis ministre des Affaires étrangères de Pologne et aujourd'hui ministre de Pologne à Londres; le Parlement roumain et les Roumains de Transylvanie étaient également représentés. Le Parlement serbe envoya une députation de douze de ses membres et la division yougoslave à Salonique une délégation d'officiers. Lorsque le succès du Congrès fut assuré et qu'il apparut clairement que le « Pacte de Rome » Torre-Trumbitch serait intégralement adopté, les hommes politiques italiens qui avaient poussé au Congrès se montèrent désireux que l'un des membres du Gouvernement italien prît part aux délibérations finales. Ils s'adressèrent donc à moi, comme étant un vieil ami de Sonnino, pour le prier soit d'y assister en personne, soit d'autoriser la présence d'un autre ministre — de préférence Bissolati, Vice-Président du Conseil. Quoique j'eusse déjà, sans succès, adressé une requête analogue à Sonnino, j'assumai cette dernière mission et allai le voir chez lui. Une fois de plus nous débattîmes la question à fond : il fut un moment où je fus sur le point de le persuader de m'accompagner au Capitole où siégeait le Congrès, et j'ai parfois pensé que, si j'avais montré plus de fermeté, je l'aurais emporté. Mais il me supplia de ne pas le serrer de trop près et me dit :

— Je ne vous accuse pas d'avoir inventé la question slave du Sud tout exprès pour m'ennuyer, car ce que vous me dites aujourd'hui, vous l'avez écrit en 1913, dans votre *Monarchie des Habsbourg*. Mais combien je voudrais que la question ne se posât pas! Quoique n'approuvant pas entièrement ce congrès avant sa réunion, et persuadé qu'il échouerait, je n'ai rien fait pour l'empêcher et je reconnais qu'il a réussi. Mais je ne puis, sans affaiblir ma propre position, y sanctionner

la présence d'un autre ministre italien. Si vous prenez la parole cet après-midi, vous pourrez dire que tous les hommes d'État italiens actuellement au pouvoir, sans exception, sont de tout cœur en sympathie avec les buts du Congrès et souhaitent son succès. Je suis convaincu d'être un ami plus sincère des peuples assujettis aux Habsbourg que bon nombre de ceux qui proclament leur amitié aujourd'hui si hautement, et que le moment viendra où je leur ferai des concessions dépassant peut-être ce que je serais en droit de faire. Mais il n'entre pas dans mon caractère de courir après la popularité, et de paraître exploiter des manifestations auxquelles le gouvernement n'a pas été officiellement associé dès leurs prémisses. D'ailleurs je compromettrais le gouvernement et l'exposerais à des attaques de différents côtés, si je dénonçais publiquement le Traité de Londres, seul « chiffon de papier » existant aujourd'hui entre l'Italie et ses alliés.

Après que les principaux délégués de pays et de races variés eurent parlé à la séance finale, je fus prié de prendre la parole en qualité de représentant de l'Angleterre : je fis alors la déclaration autorisée par Sonnino. Elle fut reçue avec acclamation comme indiquant que la résistance des Affaires Étrangères italiennes à une politique incompatible avec le Traité de Londres s'était presque dissipée et que, par conséquent, la propagande contre l'Autriche-Hongrie pourrait se poursuivre sans encombre.

Cette interprétation — les événements devaient le démontrer — était prématurée; d'ailleurs, la déclaration de Sonnino n'était pas assez explicite pour être considérée comme une adhésion officielle de la part de l'Italie à la politique en faveur de l'indépendance des peuples sujets des Habsbourg. C'est pourquoi lorsque, le lendemain, le Premier ministre Orlando reçut les délégués principaux au Congrès et s'associa aux résolutions prises, je lui demandai nettement si son acceptation de ces résolutions et du « Pacte de Rome » pouvait être prise comme conférant une sanction officielle au nom de l'Italie aux déclarations d'indépendance faites par les Comités Nationaux des nationalités opprimées austro-hongroises. Il me répondit par l'affirmative. Nous nous trouvâmes de la sorte en mesure de pousser notre propagande avec l'autorisa-

tion officielle des gouvernements britannique, français et italien.

RETOUR

De Rome, je retournai une fois de plus sur le front italien où j'aidai à compléter l'organisation du Comité central interallié, revis Lord Cavan, et pris part à une autre conférence avec les officiers du service de renseignements des armées italiennes. Le général Diaz me remercia chaleureusement du travail accompli par la mission et promit de donner tout son appui à notre propagande. Le 20 avril Seton-Watson, Emanuel et moi repartîmes pour Paris; Granville-Baker restait pour poursuivre les travaux commencés. Des accrocs ne tardèrent malheureusement pas à se produire et il devint évident qu'une fois écarté le danger immédiat d'une offensive autrichienne, les autorités italiennes étaient loin d'être aussi sincères qu'elles avaient semblé l'être dans les premiers jours d'avril. La propagande se poursuivit néanmoins et mina peu à peu la cohésion de l'armée austro-hongroise.

J'appris à Paris la suite des intrigues dirigées contre ma mission. Le général Spears m'assura que l'on ne m'aurait jamais permis de quitter Paris le mois précédent si je n'avais connu Clemenceau personnellement et si j'avais parlé français moins couramment; ou encore que, même si l'on m'avait laissé partir, j'eusse été entouré d'une si lourde atmosphère de suspicion, que cela m'eût mis dans l'impossibilité d'obtenir le moindre résultat. Je compris mieux ce qu'il me disait lorsque je sus qu'aussitôt après mon départ de Paris, le 23 mars, le lieutenant Tonnelat avait été mis aux arrêts pour m'avoir informé que j'avais été dénoncé de Londres. Il s'en était fallu de peu qu'il ne fût frappé d'une punition grave. J'appris aussi que, en même temps que Granville-Baker était accusé d'avoir « servi dans l'armée allemande », j'avais, moi aussi, été dénoncé comme austrophile, parce que « j'avais vécu en Autriche pendant de longues années ». Et je compris mieux l'origine de l'accusation portée auprès du général Delme-Radcliffe contre Emanuel, qui ne buvait que de l'eau et était resté constamment auprès de moi, « d'avoir,

étant en état d'ivresse, fait scandale à Milan, et d'être, par conséquent, indigne de toute confiance ».

C'est ainsi que nous avions tous été honorés des attentions des intrigants austrophiles. Quoique je sois à peu près certain de l'identité de quelques-uns d'entre eux et du mode de communication dont ils usaient, je ne puis les nommer, faute de preuves certaines. C'étaient très certainement des hommes influents, ayant accès, tant en Angleterre qu'en France, au service téléphonique militaire. Mais je doute que ces hommes se fussent risqués à agir comme ils le firent s'ils ne s'étaient sentis puissamment soutenus.

Je me rendis auprès de Lord Northcliffe dès mon arrivée et vis aussi Mr. Balfour, qui me remercia officiellement du travail accompli. Je lui fis un rapport détaillé des intrigues tentées contre la mission. Il leva les bras au ciel en s'écriant : « Mais c'est la plus noire trahison! Il faut que nous allions jusqu'au fond de cette histoire. » J'en fis également le récit au général Macdonogh, chef du deuxième Bureau militaire, qui parut sincèrement révolté et promit une enquête très serrée. Mr. Lloyd George m'invita à déjeuner mais s'abstint de tout commentaire, lorsque je lui fis part de ce qui s'était passé. Il se borna à dire :

— Je n'arrive pas à comprendre comment vous avez obtenu de tels résultats en si peu de temps.

— Lorsqu'on applique comme il convient un levier au bon moment, il est possible de soulever des poids lourds, — répondis-je.

— Eh bien, — répliqua-t-il, — j'aime autant vous dire que j'étais en faveur d'une tentative de paix avec l'Autriche.

— Alors, mon cher Premier ministre, — dis-je, — vous devriez remercier le Ciel que l'on vous ait empêché de perdre toute la cause alliée.

Les différentes enquêtes promises ne donnèrent naturellement rien, mais j'eus la double consolation d'avoir accompli quelque chose d'utile sans qu'il en ait coûté plus de 350 livres sterling au Trésor public; Seton-Watson, Emanuel ni moi n'acceptâmes aucune rémunération, et Granville-Baker ne toucha que ses appointements d'officier.

Il restait encore, cependant, fort à faire. En m'arrêtant à

Paris au retour, j'avais conféré à Versailles avec le général Sackville-West[1] et avec le général Bliss, représentant de l'armée américaine, qui me mirent en rapports avec un grand nombre d'officiers alliés dans le but de discuter la situation réelle des forces tchécoslovaques en Russie. Ayant constaté que l'organisme militaire de Versailles n'avait aucun contact avec le Conseil national tchécoslovaque, j'amenai Benès et Seton-Watson à Versailles, pour y étudier la question de la légion tchécoslovaque; Benès resta dorénavant en rapports suivis avec le Conseil de Versailles. J'obtins aussi une promesse de M. Clemenceau d'utiliser le plus tôt possible sur la ligne de feu les divisions italiennes, choisies parmi les meilleures, envoyées au front français. Clemenceau admit volontiers que les troupes italiennes en Italie auraient plus de chances d'opposer une solide résistance à une répétition de la tactique de Caporetto et à une attaque menée par des troupes d'assaut germaniques, si elles apprenaient que leurs compatriotes avaient, en France, repoussé un assaut des Allemands ou réussi une offensive limitée contre ceux-ci sur le front occidental.

RECULADE

Lorsque les rapports du Congrès de Rome parvinrent aux États-Unis, le secrétaire d'État, Mr. Lansing, déclara officiellement, le 29 mai, que les débats du Congrès « avaient été suivis avec le plus grand intérêt par le Gouvernement des États-Unis et que les aspirations à la liberté des Tchécoslovaques et des Yougoslaves avaient la plus entière sympathie de ce gouvernement. » Comparée aux « Quatorze points » du président Wilson en date de 8 janvier de la même année, cette déclaration était un grand pas en avant. En effet, le Président avait dit : il conviendra d'accorder aux peuples d'Autriche-Hongrie, dont nous désirons voir assurée et sauvegardée la place parmi les nations, la première occasion possible de « développement autonome ». L'expression « déve-

1. Le général Sackville-West était le « représentant militaire permanent » de l'Empire britannique au Conseil supérieur de la guerre, l'organe interallié créé en 1917 et siégeant à Versailles.

loppement autonome » avait répandu la consternation parmi les races asservies de l'Autriche-Hongrie, auxquelles une amère expérience avait enseigné que l' « autonomie » pouvait bien n'être, sous les Habsbourg, qu'un voile jeté sur la réalité d'une domination arbitraire. Aussi accueillirent-elles la déclaration de Mr. Lansing, dont notre propagande fit bon usage, comme équivalant à l'adhésion des États-Unis aux résolutions du Congrès de Rome. Les gouvernements français et britannique l'interprétèrent dans le même sens et proposèrent, à l'occasion d'une Conférence alliée tenue à Paris le 3 juin, d'émettre une déclaration collective franco-anglo-italienne en faveur de l'indépendance polonaise, tchécoslovaque et yougoslave. Mais ils rencontrèrent chez le baron Sonnino une irréductible opposition, celui-ci se refusant à aller au delà de la déclaration de Mr Lansing. Les gouvernements français, britannique et italien s'en tinrent donc, le 3 juin, à l'énoncé suivant :

1. La création d'un État polonais uni et indépendant, avec libre accès à la mer, constitue l'une des conditions d'une paix solide et équitable et du règne de la justice en Europe.

2. Les gouvernements alliés ont pris acte avec satisfaction de la déclaration faite par le Secrétaire d'État du gouvernement des États-Unis et désirent s'associer par l'expression de leur entière sympathie aux aspirations nationales vers la liberté des peuples tchécoslovaque et yougoslave.

Aussi bien M. Pichon, ministre français des Affaires Étrangères, que son collègue britannique, Mr Balfour, furent surpris de l'attitude du baron Sonnino. M. Pichon exprima sa surprise que le « gouvernement italien se montrât à présent plus austrophile que le gouvernement britannique ou le gouvernement français » et, Sonnino restant inébranlable, les ministres des Affaires Étrangères des deux gouvernements réservèrent leur droit de faire, au nom de leurs gouvernements respectifs, des déclarations ultérieures. Mr. Lansing s'efforça de son côté de pousser Sonnino en avant en publiant, le 28 juin, cette adjonction à sa précédente déclaration :

Depuis que ce Gouvernement a émis, le 29 mai, la déclaration touchant les aspirations nationales à la liberté des Tchécoslovaques

et des Yougoslaves, des fonctionnaires et amis avérés des Allemands et des Autrichiens se sont efforcés de déformer sa signification manifeste. Afin qu'il ne puisse y avoir de malentendu à l'égard de cette déclaration, le Secrétaire d'État fait savoir aujourd'hui que la position désormais adoptée par le gouvernement des États-Unis sera que tous les rameaux de la race slave devront être complètement libérés de la domination allemande et autrichienne.

Mais le mal était déjà fait. Sonnino avait émoussé le tranchant des résolutions du Congrès de Rome; une division yougoslave de l'armée austro-hongroise avait été sur le point de passer aux Alliés au début de juin. Pendant les derniers jours d'avril et tout le mois de mai, des centaines de soldats tchécoslovaques et yougoslaves avaient cherché refuge dans les lignes alliées, apportant avec eux, en guise de passeport, nos feuillets de propagande. Certains d'entre eux s'étaient offerts à retourner dans les lignes autrichiennes afin de poursuivre notre propagande parmi leurs camarades et à revenir avec des renseignements précis sur les dispositions prises par l'ennemi et l'heure de l'offensive projetée.

Mais les autorités autrichiennes furent promptes à saisir l'occasion de la déclaration franco-anglo-italienne du 3 juin, pour en conclure que les Alliés étaient revenus sur les résolutions du Congrès de Rome et ne faisaient que berner les peuples sujets des Habsbourg. Les troupes yougoslaves furent de la sorte détournées de passer en masse du côté allié; et quoique de nombreux Tchécoslovaques fussent passés individuellement les 12 et 13 juin, porteurs de précieux renseignements quant à la position des batteries ennemies et des dépôts de munitions, le mal fait par Sonnino ne put être réparé avant l'offensive lancée le 15 par les Autrichiens sur le Piave. Les contingents austro-allemands et magyars combattirent vaillamment et parvinrent à avancer un peu; mais une fois arrêté leur premier élan, l'issue ne fut pas douteuse. L'armée austro-hongroise était gravement, sinon irrémédiablement, battue. Si le baron Sonnino avait donné son assentiment aux déclarations proposées le 3 juin par M. Pichon et Mr Balfour, la bataille du Piave se fût très probablement terminée par une complète déroute de l'armée austro-hongroise et la guerre s'en fût trouvée abrégée de plusieurs mois.

***

LES BUTS DE GUERRE SERBES

En juin 1918, M. Steed, agissant officieusement pour le compte du Foreign Office, travailla à détacher la Bulgarie des puissances centrales. Les négociations entreprises alors avec des émissaires bulgares ne furent pas sans inquiéter la Serbie et la Grèce, inquiétude compréhensible, mais peu fondée en l'espèce, le Foreign Office n'envisageant aucune mesure susceptible de lier les intérêts de ces deux nations.

Il était en vérité très nécessaire de rassurer les Serbes et les Grecs qui avaient été fort émus par les rumeurs de négociations secrètes entre la Bulgarie et les Alliés occidentaux. La réorganisation de l'armée grecque par M. Venizelos et la reconstitution à Salonique d'une armée serbe renforcée de quelques contingents yougoslaves, eussent été fort compromises, si l'on s'était imaginé que les Alliés étaient en train de « vendre le défilé » à l'ennemi. Et cependant, l'attitude du gouvernement serbe, et en particulier celle de M. Pachitch, était loin d'être satisfaisante. Parallèlement à la défection de l'Italie en ce qui concernait la politique préconisée par le Congrès des races assujetties aux Habsbourg tenu à Rome, venait l'abandon par M. Pachitch de la Déclaration de Corfou prévoyant la formation d'un État yougoslave sur la base d'une absolue égalité politique et religieuse entre Serbes, Croates, et Slovènes. Il y avait sur ce point une divergence de vues marquée entre le Ministre serbe à Londres, M. Jovan Jovanovitch, et M. Pachitch. A une réunion qui eut lieu à Mansion House le 25 juillet 1918, M. Jovanovitch avait officiellement défini comme suit les buts de guerre serbes :

1° Indépendance et union de tous les Serbes, Croates et Slovènes en un seul État.

2° « Les Balkans aux peuples balkaniques »; reconstitution de la Ligue Balkanique.

3° Réparations pour les districts yougoslaves ravagés.

4° Rapports économiques et intellectuels avec l'Entente.

Mr. Balfour, qui prit la parole à cette réunion, s'associa à ces buts en sa qualité de secrétaire d'État aux affaires Étrangères. Il critiqua l'Autriche-Hongrie plus ouvertement

que ne l'avait jusqu'alors fait aucun ministre britannique, reconnut que le problème autrichien constituait la clef de la reconstruction de l'Europe, et la solution du cas de la Yougoslavie une épreuve de la sincérité alliée. L'Ambassadeur d'Italie, marquis Imperiali, était assis auprès de Mr. Balfour et tirait sa manche chaque fois qu'il jugeait que l'énoncé de la politique britannique serait susceptible de déplaire au baron Sonnino. Je m'aperçus de ce petit manège et remarquai qu'à plusieurs reprises il réfréna l'expression de la pensée de Mr. Balfour. C'est pourquoi, lorsque vint mon tour de parler, je dis sans réserve ce que je sentais que Mr. Balfour eût voulu exprimer, si sa liberté de parole n'avait pas été entravée, et je m'amusai fort à le voir applaudir vigoureusement les passages les plus marqués de mon discours. Mr. Balfour en avait néanmoins assez dit pour bien établir que le programme yougoslave en entier avait la sympathie et l'appui du gouvernement britannique.

Le Dr Bénès, qui avait fait fonctions de ministre des Affaires étrangères dans le Conseil national tchécoslovaque, était également sur l'estrade et s'associa pleinement lui aussi à la déclaration des buts de guerre serbes. Il était venu à Londres pour obtenir la reconnaissance officielle, par le Gouvernement anglais, du Conseil national tchécoslovaque, lequel était composé à titre de gouvernement provisoire du professeur Masaryk, de lui-même et du général Stefanik. M. Pichon, ministre français des Affaires étrangères, les avait déjà reconnus au nom du gouvernement français, « comme première assise du futur gouvernement tchécoslovaque ». Bénès espérait donc que le Gouvernement britannique leur accorderait sa reconnaissance aux mêmes conditions, afin qu'il pût en télégraphier la nouvelle à Masaryk, qui se trouvait à Washington, où le gouvernement des États-Unis était, à son tour, tout disposé à le reconnaître aussitôt que l'auraient fait la France et l'Angleterre.

UN MOT MYSTIQUE

Le soir de son arrivée, Bénès m'apporta au bureau du *Times* la formule française de reconnaissance et me demanda si

je croyais que Mr. Balfour et Lord Robert Cecil dussent faire des difficultés pour y adhérer sur-le-champ. Je lui conseillai de tenter l'aventure et promis de l'aider de mon mieux. Il revint le lendemain soir, l'air tout déconfit. Il avait longuement discuté la question avec Lord Robert Cecil et Mr Balfour, lesquels s'étaient refusés à accepter la formule française ou à promettre une reconnaissance immédiate.

L'argument mis en avant par eux était que, si la Grande-Bretagne reconnaissait le Conseil national tchécoslovaque « comme première assise » du futur gouvernement d'un État tchécoslovaque indépendant, ce serait restreindre à l'avance la liberté future du peuple tchécoslovaque quant au choix éventuel d'un autre gouvernement, et qu'il était indispensable de laisser aux races assujetties aux Habsbourg l'entière liberté de décider de la forme de gouvernement qui leur conviendrait.

Bénès ne pouvait comprendre un tel raisonnement. Il savait que Masaryk, Stefanik et lui-même possédaient l'entière confiance du peuple tchécoslovaque ainsi que de la Légion tchécoslovaque, qui se frayait alors, en combattant, une route à travers la Sibérie vers Vladivostock; aussi craignait-il que quelque objet inavoué se dissimulât derrière le manque d'empressement officiel anglais.

— Est-ce la seule objection soulevée par Balfour et Robert Cecil? — demandai-je.

— C'est la seule qu'ils aient formulée, — répondit Bénès.

— Alors vous obtiendrez votre reconnaissance demain, — lui dis-je. Bénès sauta de joie.

— Ils vous l'ont dit? — s'écria-t-il avec vivacité.

— Non, ils ne m'ont rien dit, mais si c'est là leur unique objection, un seul mot suffira à la lever. Donnez-moi votre formule.

Bénès me remit le document qu'il venait de discuter avec les deux hommes d'État. Je biffai d'un trait de plume les mots « comme première assise de » et écrivis au-dessus « comme *trustee* pour » le futur gouvernement tchécoslovaque.

— Portez ça demain au Foreign Office, — lui dis-je, — et vous aurez votre reconnaissance.

— Qu'est-ce que cela signifie? — s'enquit Bénès qui savait mieux le français et l'allemand que l'anglais.

— Inutile de me questionner, mon cher ami, — lui dis-je. — Vous ne comprendriez pas. *Trustee* est un mot mystique; il est légal, moral, métaphysique, tout ce vous voudrez; dans tous les cas, il fera votre affaire.

— Comment cela se dit-il en français? — insista Bénès incrédule.

— Il n'y a pas de mot français pour le rendre. Sans doute le dictionnaire vous dira qu'en français *trustee* se dit fondé de pouvoir, délégué, homme de confiance. C'est tout cela à la fois, et plus encore. Cela signifie que vous serez reconnus comme responsables de la sincère expression des désirs du peuple tchécoslovaque, quand celui-ci désirera former un état indépendant et se donner un gouvernement propre, mais qu'il aura le droit de se débarrasser de vous si bon lui semble.

Encore perplexe et seulement à moitié convaincu, Bénès retourna le lendemain au Foreign Office et revint avec une hâte joyeuse me voir dans l'après-midi.

— Ils ont accepté de nous reconnaître, — s'écria-t-il. — Ils n'ont plus fait la moindre difficulté. Ils ont avalé, comme si ç'avait été de la crème, le mot *trustee*..., mais je ne sais toujours pas ce qu'il signifie.

— Ne vous occupez pas de cela, — répondis-je. — Comprenez donc que nous sommes un peuple mystique et que nous possédons dans notre vocabulaire un certain nombre de mots rituels. Ces mots apaisent nos scrupules et flattent notre sens de l'équité. Ce sont là des choses que les peuples et les gouvernements du Continent n'ont jamais su, et ne pourront sans doute jamais comprendre, et c'est pourquoi ils sont toujours susceptibles de se tromper en ce qui touche à la politique britannique. Mais si vous câblez à Masaryk que la Grande-Bretagne est disposée à le reconnaître avec vous et Stefanik en qualité de *trustees* pour le futur gouvernement tchécoslovaque, vous verrez que les Américains agréeront notre formule, parce qu'ils sont encore assez puritains pour comprendre sa signification.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ET CLEMENCEAU

Je rentrai à Londres le 13 novembre. Crewe House était presque abandonné, mais, en causant avec ceux de mes collègues qui s'y trouvaient, l'idée me vint qu'il serait maintenant intéressant pour moi de déférer à une invitation — que force m'avait été de décliner pendant l'été — d'aller rendre visite à l'impératrice Eugénie à Farnborough. L'invitation m'avait été transmise par madame Ethel Smyth, compositeur, bien connue comme une vieille amie de l'Impératrice, qui me dit que, s'étant fait lire la *Monarchie des Habsbourg*, celle-ci désirait m'interroger à son sujet et me gronder pour y avoir exprimé certaines vues qu'elle n'approuvait pas. Mais le travail pressait trop en juillet pour m'en laisser le loisir, et j'avais demandé la permission de remettre ma visite à un moment plus opportun. Le 14 novembre cependant, je fis savoir à madame Ethel Smyth que, si l'Impératrice restait disposée à me voir, j'aurais grand plaisir à me rendre à Farnborough le dimanche suivant. Elle me répondit, quelques heures après, que l'Impératrice nous attendait tous deux à déjeuner le dimanche 17 novembre.

Nous arrivâmes à Farnborough vers midi. Quoique j'eusse maintes fois entendu dire que l'Impératrice portait ses quatre-vingt-douze années avec une surprenante vitalité, je ne m'attendais pas à la vigueur dont elle témoigna dans sa conversation, à la puissance de son tempérament, ni à l'intensité de l'intérêt qu'elle portait à toutes choses passées et présentes. Elle me plaça à ses côtés à table et se lança aussitôt dans une discussion sur l'Autriche, l'empereur François-Joseph, et l'histoire de l'Europe de 1850 à 1871. Elle se montra examinateur sévère, ne donnant aucun quartier, et ne s'attendant d'ailleurs pas à ce que l'on en usât autrement à son égard. La critique de mes vues « erronées » fut sans pitié et je ne me sentis nullement obligé de l'accepter sans murmure, tout en observant la courtoisie due à une dame âgée. Après le déjeuner, la discussion reprit dans le salon et dura sans arrêt jusqu'à 5 heures de l'après midi, moment où je pris congé pour rentrer à Londres. J'étais épuisé, tandis que l'Impératrice ne paraissait pas ressentir la moindre fatigue, et me

dit au revoir avec une mine aussi éveillée que lors de mon arrivée. Ses vues rétrospectives sur l'Autriche et sur l'histoire sont de peu d'intérêt; je ne pus cependant me défendre d'admirer la fougue avec laquelle elle défendit la lettre qu'elle écrivit à Napoléon III en 1859, insistant pour qu'il conclût sans retard la paix avec François-Joseph après les victoires franco-italiennes à Magenta et à Solférino, parce qu'il lui était revenu que les Prussiens concentraient des troupes sur le Rhin. Elle parut se soucier fort peu de l'effet de cette paix hâtive sur les relations franco-italiennes, pas plus qu'elle ne me sembla regretter la politique cléricale de la France qui aboutit au combat franco-italien à Mentana en 1867. Son point de vue était au moins étrange sur un autre sujet encore. Elle me dit :

— Les Allemands ont commis une lourde faute, lorsqu'ils ont pris l'Alsace-Lorraine. J'ai écrit après au vieil empereur Guillaume pour lui dire quelle gaffe il avait commise; nous eûmes une longue correspondance à ce propos. J'en écrivis autant au roi de Wurtemberg qui fut de mon avis. C'était un homme de valeur, beaucoup trop grand pour son petit État. L'Empereur et moi l'appelions toujours « un géant dans un entresol ».

L'idée que l'impératrice Eugénie avait pu continuer à correspondre amicalement, ou presque, avec des souverains allemands après les désastres de 1870-71, me stupéfia. « Après tout, pensai-je, des monarques de cette sorte ne peuvent jamais avoir considéré les pays et les peuples autrement que comme autant de pions pour leur jeu dynastique. »

Mais l'Impératrice ne me laissa guère le temps de me livrer à des réflexions. J'avais à peine répondu à l'une de ses questions sur l'Autriche lorsqu'elle me dit :

— Vous étiez à Paris le jour de l'Armistice. Ç'a dû être merveilleux. Racontez-le-moi. J'aurais tant aimé être là!

Quand je lui eus décrit ce que j'avais vu, elle s'écria :

— Ah! ce Clemenceau! Fût-il mon pire ennemi que je l'aimerais, je l'embrasserais même, pour tout le bien qu'il a fait à la France!

— M'autorisez-vous à transmettre ce message à monsieur Clemenceau, madame?

— Non, — répondit-elle sèchement, — aucun message. Je suis morte en 1870.

— Mais, madame, 1870 est mort. Votre Majesté peut revivre.

— Non non! Je suis tout à fait morte. Mais Clemenceau a commis une faute. Il aurait dû assister au *Te Deum* à Notre-Dame. Il eût de la sorte uni toute la France. Il aurait donné une belle leçon d'unité et de modération. Il aurait pu devenir *Consul*!

L'Impératrice prononça le mot « Consul » d'un air d'extase en levant la main vers le plafond.

« Elle est bien de son époque », pensai-je; mais je dis tout haut :

— Je crois que monsieur Clemenceau n'a pas de ces ambitions-là.

— Peu importe. Il peut réparer son erreur. Il va se rendre prochainement à Strasbourg. Il pourra de la sorte encore créer l'union en France et donner une leçon de modération.

— Puis-je donner ce conseil à monsieur Clemenceau de la part de Votre Majesté?

— Non! je vous dis que je suis morte en 1870.

Puis, tout à coup, l'Impératrice demanda :

— Et à présent, qu'allez-vous faire pour mon pauvre pays?

— Mais, madame, il n'est pas un Anglais qui ne soit prêt à faire tout ce qui est en son pouvoir, et même davantage, pour la France.

— Je ne parle pas de la France. Je parle de l'Espagne.

Je fus si abasourdi par cette révélation de son patriotisme espagnol, qu'il me fallut me rappeler qu'elle avait été comtesse de Montijo avant d'être impératrice Eugénie pour recouvrer mes esprits. Elle se montra alors tour à tour dithyrambique au sujet de l'Espagne et féroce dans ses accusations contre le Gouvernement espagnol qui se refusait à construire des routes sur ses immenses propriétés, quoiqu'elles s'étendissent sur près de 300 000 hectares. Je suggérai un peu malicieusement qu'avec des possessions aussi vastes, il lui serait peut-être possible de faire elle-même construire les routes, mais elle riposta par un réquisitoire plus véhément encore contre les méthodes espagnoles et insista sur ce que la construction des

routes était l'affaire du Gouvernement et non celle d'un propriétaire privé.

Il m'apparut pendant mon voyage de retour à Londres que j'avais découvert le secret de la chute du Second Empire. Si, dans sa quatre-vingt-treizième année, l'impératrice Eugénie était encore une tempête, elle avait dû être dans sa jeunesse un ouragan : et je me sentis, pour la première fois, une vague sympathie pour Napoléon III.

Une quinzaine de jours plus tard, le 1er décembre, M. Clemenceau, président du Conseil, vint à Londres avec le maréchal Foch pour discuter les préliminaires de la Conférence de la Paix. J'avais une importante communication à lui faire et me rendis dans ce but, ce soir-là, à l'Ambassade de France. Je lui trouvai l'air fatigué. La traversée avait été mauvaise et le roulis du bateau lui avait valu des contusions. Je l'assurai donc que je ne le retiendrais pas longtemps.

— Mais non, — dit-il, après que je lui eus délivré le message dont j'étais chargé, — ne partez pas... j'ai des loisirs maintenant. Le pauvre Tigre a perdu crocs et griffes. Il est tout sourires, — et il sourit en effet de l'air d'un homme dont l'œuvre suprême a été menée à bien.

— Dans tous les cas, monsieur le Président, — repris-je, — je ne vous retiendrai pas aussi longtemps que me retint il y a quinze jours une illustre dame. Elle parla, ou me fit parler, pendant cinq heures d'horloge, et me laissa à bout de forces tandis qu'elle-même, malgré ses quatre-vingt-treize étés, paraissait aussi fraîche qu'une jeune fille.

— Ah vraiment! vous fréquentez d'illustres dames d'un âge aussi tendre. Mauvais goût! Comment s'appelle-t-elle?

— Eugénie, — répondis-je.

— Comment! Elle vit encore, la vieille?

— Mais oui, et elle a dit que même si Clemenceau était son pire ennemi elle l'aimerait, l'embrasserait, pour le bien qu'il a fait à la France.

— Excellents sentiments!

— Mais lorsque je lui demandai si elle me permettait de vous le répéter, elle me le défendit, m'assurant qu'elle était morte en 1870.

— Ça, c'est vrai. Elle est tout à fait morte.

— Puis, elle ajouta que Clemenceau avait fait une gaffe.

— Ah! Laquelle, par exemple?

— Il aurait dû assister au *Te Deum* de Notre-Dame. Il aurait ainsi uni la France et donné une grande leçon d'unité et de modération. Il aurait pu devenir *Consul*!

— Clemenceau n'a pas de ces ambitions-là!

— C'est ce que je lui ai dit, monsieur le Président. Mais, — continua-t-elle, — Clemenceau peut réparer son erreur lorsqu'il ira à Strasbourg. Il faut qu'il aille à la Cathédrale. Il peut encore unir la France et donner une belle leçon d'unité et de modération.

— Elle se trompe encore, la vieille! Clemenceau n'ira pas à la cathédrale. Elle a bien fait de mourir.

— Je ne donne pas de conseils, monsieur le Président. Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu.

Le dimanche suivant, 8 décembre, Clemenceau fit son entrée à Strasbourg au milieu d'un indescriptible délire de joie. Il se rendit à la cathédrale et écouta une allocution du chanoine. J'étais présent à la Chambre lorsqu'il prononça son discours au retour de ce voyage et j'y notai ce passage :

Ces journées de Strasbourg sont gravées dans mon cœur. J'y vis, au milieu de la foule, une vieille bonne sœur, qui, les yeux baissés sous sa coiffe, chantait doucement la Marseillaise. *Ah! messieurs! Quelle leçon d'unité et de modération!*

J'ai, depuis, cherché ce passage du discours de Clemenceau dans le *Journal Officiel*, mais je crois qu'il a été supprimé. En tous cas, je l'entendis de mes propres oreilles. Je ne sais s'il fut jamais répété à l'impératrice Eugénie — elle n'a certainement jamais su que l'on eût redit ses paroles à Clemenceau. Il est même possible que lui-même n'ait pas pensé à elle. Mais il n'en reste pas moins que les faits se sont passés tels que je viens de les raconter.

WICKHAM STEED

(Traduction M. D'HAUFROI.)

PARMI LES LIVRES

Qu'un grand historien entreprenne de décrire sous la forme d'une fiction, et dans le cadre d'un vaste roman, les temps qu'il a vécus, c'est une aventure hardie et pleine d'intérêt. M. Guglielmo Ferrero vient de la tenter.

M. Ferrero est bien connu du public français. Il a refait la Rome ancienne, non de brique ni de marbre, mais peuplée d'hommes et gouvernée par les conditions mêmes de la vie. Il a montré les intérêts, les passions, les caractères, la réalité quotidienne. La conquête de l'Asie ou celle des Gaules, le rôle de Lucullus et de César sont apparus sous un jour nouveau. L'histoire, dans ses livres, est devenue à la fois celle des leader et celle de la foule anonyme.

Comment ne pas se rappeler ce système de forces en lisant le roman que M. Ferrero a appelé *La terza Roma* et qui est le tableau de Rome sous le ministère Crispi, dans les dernières années du XIXe siècle? Là encore, caractères, intérêts, accidents entrent en conflit et tous ces fils croisés brodent l'histoire.

Seuls, parmi les romans français, ceux de M. Bourget pourraient être comparés à celui-ci. C'est le même jeu de causes et de ricochets. C'est le même déterminisme. Mais M. Bourget, élevé à l'école de Taine, et formé par des études scientifiques est enclin à reconnaître des lois plus encore qu'à peindre des individus. L'âme humaine est pour lui le point d'explication de certaines composantes et, de ses mouvements, il déduit des règles sociales. M. Ferrero, élevé à l'école de l'Histoire, peint des portraits. Une douzaine de personnages, représen-

tatifs sans doute, mais individuels et bien vivants, peuplent son livre.

Reconnaissez-les au passage. Justement parce qu'ils sont marqués de traits personnels, vous croirez les avoir déjà vus. La nature ne fabrique pas les figures en nombre indéfini, et je ne crois pas qu'il y ait plus de douze visages pour toute l'humanité. C'est pourquoi, plus un portrait est particulier, plus il contient de vérité générale. Tout le secret de l'art classique est dans cette maxime. — Voici d'abord le sénateur Alamanni, très riche banquier, qui s'est fait lui-même et qui a épousé une fille pauvre et noble. Alamanni, qui est d'ailleurs un très brave homme, vit dans l'admiration de lui-même. Combien on en connaît, dont la vie se déroule à leurs propres yeux comme leur propre panégyrique! Tout en se louant du succès de sa conduite, il songe à parfaire sa fortune. Il voudrait un titre. Un caractère et une ambition, qui met en mouvement ce caractère, tout l'homme est là.

Sa femme Edwige est la bonté même, avec un goût marqué de redresser les injustices, et un faible pour les épaves. Elle recueille dans son salon les débris irréprochables de l'aristocratie ruinée, et aussi les jeunes femmes qui ont eu des malheurs. Il en est deux qui vont jouer un rôle dans le roman. L'une, Elena, a voulu faire un mariage d'amour, s'est mal mariée, a pris un amant tout pareil à son mari, s'est fait pincer au second rendez-vous et a fait six mois de prison; car bien avant les rigueurs fascistes, les lois italiennes ne plaisantaient pas de l'adultère. Sortie de prison, Elena, dégoûtée de l'amour, et quoique les hommes lui fissent une cour insolente, s'est tenue parfaitement. Madame Alamanni l'a prise sous sa protection et lui a ouvert les portes de plus d'un salon.

L'autre protégée de madame Alamanni est sous les verrous. C'est Susanna Cavalieri, fille sans fortune, épousée par amour par un mauvais sujet, qui la battait, et qui est mort d'une crise tétanique. Comment sa malheureuse femme a-t-elle été soupçonnée de l'avoir empoisonné? M. Ferrero se donne un plaisir de virtuose à choisir une cause minime, et à en montrer les ravages dans les caractères, comme ceux d'un bacille dans un organisme. Une belle-mère jalouse, une servante stupide qui a vu Susanna verser une potion, un médecin idiot

qui fait une recommandation à double entente, un malade qu'on trouble et qui prend peur, une famille que la succession intéresse, un peuple aveugle et qui se fait un roman, et voilà une femme en prison, et l'opinion déchaînée contre elle. Naturellement, il y a aussi un petit clan de « suzannistes », comme on les appelle à Rome, les Alamanni et un cousin de Susanna, une sorte de saint, nommé l'Accotti. Il est à peine besoin de rappeler qu'au temps décrit par M. Ferrero, un procès d'empoisonnement agitait en effet l'opinion romaine? Cette affaire, où l'aristocratie était mêlée, m'est trop peu présente pour que je puisse dire à quel point le romancier s'est souvenu qu'il était historien.

Les Alamanni ont un fils, Olivier, qui a toute la générosité de sa mère, et une étourderie de vingt-deux ans. Il est officier de cavalerie, et l'un des sept jeunes gens qu'on nomme les sept rois de Rome. Il a été sous le charme d'Elena, d'une façon si désintéressée et si chevaleresque, que, l'événement glissant à sa fin accoutumée, il est devenu son amant. Quant à Susanna tout le monde dans la maison Cavalieri la croit innocente. Mais cette conviction va pousser Olivier, généreux et naïf comme il est, à faire la sottise à laquelle nous devons le roman.

Au moment où le récit commence, le lundi 21 janvier 1895, bien des intérêts sont engagés dans cette affaire Cavalieri. L'acte d'accusation repose tout entier sur l'expertise d'un très illustre chimiste, le sénateur Guicciarelli, qui a trouvé de la picrotoxine dans les viscères. Guicciarelli, sorti du peuple, pauvre et qui l'est resté, mais avide d'honneurs, de célébrité et de puissance morale, souple envers le pouvoir, rude envers les faibles, intangible, infaillible, savant de grand mérite d'ailleurs et gloire de l'Italie, a fait très légèrement cette analyse mémorable. Et un homme qu'il a rudoyé autrefois, le professeur Romée, lui prouve qu'il s'est trompé, et qu'il a pris pour de la picrotoxine un autre corps, la picrotine, tout semblable, mais inoffensif. Il n'y a pas eu d'empoisonnement; l'accusation tombe d'elle-même et il n'y a qu'à remettre Suzanne en liberté.

C'est compter sans les passions et sans les intérêts. La belle-mère de Susanna, la terrible madame Cavalieri est folle de colère à la pensée que sa bru sortira de prison, innocente, réha-

bilitée, héritière de la fortune du mort. Elle complote avec la vieille servante dont la déposition insensée a déjà fait arrêter Susanna. Or celle-ci avait une femme de chambre, Marietta, fille simple et fidèle, qui a toujours défendu sa maîtresse. La Marietta s'est éprise d'un coquin de cuisinier, gibier de potence et repris de justice, mais très désireux de finir dans la peau d'un honnête homme, à cela près ni bon ni mauvais, plutôt glorieux et forte tête, Gaëtan. Pour que Gaëtan puisse épouser Marietta, il faut quatre mille lires, avec quoi ils achèteront une trattoria dans la via Sistina. Marietta demande cette somme au bon Accotti; mais celui-ci, aux trois quarts ruiné, la demande à son tour à Olivier Alamanni. Et Olivier, généreux, l'envoie à Marietta avec un mot où il la félicite de sa fidélité à sa maîtresse et où il fait des vœux pour son entreprise. Tout cela est parfaitement innocent.

Gaëtan est en service dans la maison Cavalieri, c'est-à-dire chez les ennemis mortels de Susanna. La vieille servante qui a déjà fait tout le mal, vole la lettre où Marietta annonce à son fiancé qu'elle a les quatre mille lires. Et là-dessus, tout le drame va recommencer. Pourquoi Olivier a-t-il donné cette grosse somme à cette servante? Par bonté d'âme, dites-vous. Qui le croira? Il lui a donné cette somme pour obtenir de Gaëtan un faux témoignage en faveur de Susanna. Mais pourquoi voulait-il obtenir ce faux témoignage? Parce qu'il était l'amant de Susanna, cet amant inconnu, hypothétique, vraisemblable et qu'on n'a jamais pu découvrir. Tout s'explique maintenant. Et c'est pour épouser Olivier que Susanna a empoisonné son mari.

— Mais, dites-vous encore, — ce roman est monstrueux. — Sans doute; mais combien d'intérêts il rend contents! L'intérêt des Cavalieri, qui s'en font une arme contre Susanna; l'intérêt de leur avocat, Malaguzzi, qui considère l'art de plaider comme celui de gagner des batailles, et à qui toutes les manœuvres sont bonnes; l'intérêt de la questure, qui, si elle devait relâcher Susanna, devrait confesser qu'elle a arrêté une innocente. On file donc Marietta, et au moment où elle remet les quatre mille lires à Gaëtan, on la somme d'expliquer d'où lui vient cet argent. La pauvre fille perd la tête, soutient que ce sont là des économies, puis un legs. Elle

pleure, elle essaie de s'enfuir. Enfin elle fait tout ce qu'il faut pour aller en prison. Et, chargée par Gaëtan, elle y va en effet.

Mais du même coup, les Alamanni se trouvent compromis. Comment le roi signerait-il le brevet qui confère le marquisat au banquier, quand le fils de celui-ci est impliqué dans une affaire de corruption et de faux témoignage. Nous étions tout à l'heure dans les cuisines de la maison Cavalieri; nous sommes maintenant au palais Braschi, dans le bureau où l'Éminence grise de Crispi, un mystérieux personnage appelé le Commandeur, mène en secret, discrètement et à l'écart des lois, les affaires publiques. Et c'est l'occasion, pour M. Ferrero, de décrire cette oligarchie politique, qui a gouverné l'Italie jusqu'à la guerre, et qu'il a définie dans d'autres ouvrages.

Telle est l'intrigue; mais cent personnages secondaires, des faibles comme l'assistant de Guicciarelli, de vaniteux imbéciles, comme le rédacteur judiciaire qui vient interroger Gaëtan, des prudents, comme le directeur de journal Bartolomeo Camuffi, des envieux comme Spinelli, participent à l'événement; chacun, selon son caractère, donne un coup de pouce aux rouages, et tous ces mouvements combinés, contrariés et multipliés, finissent par s'intégrer en un seul compromis. Il y avait deux vérités (c'est là le titre du premier volume), la vérité pure et la vérité d'état. La seconde l'emporte et l'innocente Susanna, au lieu d'être délivrée, est renvoyée devant les assises.

Tout cela fait un livre très varié, très pittoresque et souvent très pathétique. Quel trouble pour Olivier, dont l'âme est encore si généreuse et si tendre! A vrai dire, c'est lui qui va devenir le personnage principal. Dans ce premier volume, l'auteur l'a pour ainsi dire tenu en réserve. Une fois seulement, nous avons senti le jeune homme violemment ému. C'est un matin, où il a été voir le bon Accotti. C'est celui-ci, qui sur les débris de sa maigre fortune, paie les frais du procès de sa cousine Susanna. Il vient de vendre son dernier bout de terre et il dit à Olivier, en souriant avec la sérénité des âmes détachées : « Maintenant, je suis un homme libre; je ne possède plus rien. » Les paroles des saints sont des poisons violents. Celles-ci pénètrent profondément dans l'esprit d'Olivier, qui

a gagné deux cent mille francs au jeu la veille au soir, et qui a soupé jusqu'à l'aube. Ce contraste, ce malaise, devant l'héroïsme du vieux philanthrope sont le commencement d'une longue crise morale, qui va se développer dans les volumes suivants. De ces volumes, un seul est écrit : *La Révolte du fils.* Je ne puis qu'en indiquer brièvement le sujet.

Dès les premières lignes nous sentons que le drame d'une âme se poursuivra à travers le tableau d'un monde. C'est le procédé de Tolstoï dans *Guerre et Paix.* En lisant l'aventure d'Olivier, comment ne pas songer au prince André? Comment ne pas songer au Nekludow de *Résurrection*?

L'initiation au mal, qui est le début de la virilité vraie, était commencée. La veille, Olivier, joyeusement certain que Susanna serait absoute, s'était senti le frère des Dioscures dompteurs de chevaux sauvages devant Rome; il avait défié allégrement la sottise et la méchanceté des hommes, parce qu'il ne connaissait pas l'ennemi qu'il voulait vaincre. Il avait bien entendu parler des injustices du monde, mais comme des volcans de la lune, sans avoir jamais ressenti l'iniquité dans sa propre chair sensible. Ce matin, en lisant dans cette feuille que la session d'accusation avait renvoyé Susanna devant la Cour d'assises, il s'était comme réveillé soudain au fond d'un de ces cirques lunaires; et il n'en pouvait croire ses yeux... Était-ce possible? Était-ce possible? Et, s'il n'y avait pas de justice, si l'innocent pouvait être condamné et le coupable absous, de quoi pouvait-on être assuré en ce monde?

C'est à ce point de connaissance et de désarroi qu'Olivier est parvenu. Il entre dans le monde du Bien et du Mal. Et les épreuves, les scandales, les lâchetés continuent à l'instruire et à le dégoûter. Un jour enfin l'indignation l'emporte. Sa maîtresse Éléna, devenue veuve, l'a trahi et abandonné. Son meilleur ami l'a calomnié, l'a fait mettre en quarantaine, s'est battu en duel avec lui, et ce duel a été le prétexte de nouveaux commérages. Son père, devenu enfin marquis, donne une fête où il veut inviter, avec les autres sénateurs, ce Guicciarelli, qui est cause des malheurs de Susanna... Cette fois, Olivier Alamanni se révolte. Il ne peut plus vivre au milieu de ces gens. C'était le moment où la guerre éclatait en Érythrée. Il se souvient qu'il est officier et il veut aller se battre.

Son père aurait vu avec plaisir qu'il fît en Afrique une belle exploration. Mais une campagne, non. Il faut songer

aux destins futurs de la maison naissante des marquis Alamanni. Il oppose son veto. Une scène violente éclate entre le père et le fils, puis une brouille. Et au lieu d'aller en Abyssinie, Olivier va à Paris, où il fait mille folies. Alors commence une nouvelle phase du roman. Olivier est une âme en péril, et sa mère, quelque crainte qu'elle ait de la guerre et des dangers que courra son fils, préfère ces dangers et le risque de la vie à l'avilissement de la conscience. Elle envoie elle-même son fils en Afrique. « Ce qu'Olivier fera, souffrira, apprendra dans sa lointaine aventure, sera conté un jour dans la seconde partie du cycle. » Ainsi parle la note qui accompagne le roman[1].

M. Ferrero a eu la rare fortune de créer, ou de reconstruire, une forme de roman personnelle. Il lui a suffi d'y employer les moyens dont use l'historien, en y comprenant une intelligence très claire, une imagination vive, le don d'écrire et de peindre. Il a élevé ainsi, rouage par rouage, l'édifice complexe d'un univers passionné. Et l'on sent bien, au bout de tout cela, qu'il considère cet univers trop vrai avec amertume.

Il me souvient de la visite que je lui fis il y a six mois. Sa maison, sur la route de Pise, au milieu d'une campagne de collines et de vallées profondes, est la maison du sage. Les livres ornent le salon. Une allée conduit à un rond point où l'on voit à l'infini les pentes des versants. Nous voyons sur la claire verdure printanière passer les uniformes noirs des carabiniers qui se relaient pour surveiller cette puissance, un écrivain philosophe. Mais les carabiniers auraient pu écouter nos discours. Il me parle de l'histoire de l'Italie avec la décence d'un bon citoyen, et de lui-même avec une simplicité tranquille et pleine de dignité. Son jeune fils promet d'être un des meilleurs écrivains dramatiques de l'Italie. Tous deux me reconduisirent à Florence. Une automobile bâchée, d'un gris bleuâtre, suivait la nôtre. C'était celle de la police.

***

M. Georges Imann a publié un roman *Le Cœur et les Chiffres*[2], qui est un nouveau tableau de cette vie de la haute bour-

1. Cuglielmo Ferrero. *La terza Roma* : I. *Le due verità*, 1926 ; II. *La rivolta del figlio*, 1927. Mondadori, Milan.
2. Bernard Grasset.

geoisie de Marseille, dont il avait tracé une image, l'an dernier, en écrivant *Le Fils Chèbre*.

Le Fils Chèbre était, pour ainsi dire, l'histoire-type du fils unique dans une famille pieuse, riche, bien pensante et sordide. Les émotions de l'enfance, l'aventure sentimentale de l'étudiant, à Aix, avec une fille de mauvais lieu, puis le retour à la maison maternelle, l'esprit de la famille envahissant l'homme, l'égoïsme du célibataire qui est d'ailleurs bon fils, et la vie plate à l'indéfini... Il y avait là des tableaux d'une vérité si exacte et si puissante, comme celui de la mort de madame Chèbre, qu'ils surprenaient comme un brusque souvenir.

Cette aristocratie bourgeoise, solidement fondée sur le respect de l'or, est trop solide pour que les consciences puissent y être troublées. Mais sur ses frontières, vivent de pauvres gens qui la servent, elle et ses dieux. Exacts et désintéressés, ces humbles ont assez de vertus pour que leur cœur soit resté humain.

Le Cœur et les Chiffres est l'histoire d'un brave homme de caissier, Geoffrin, qui a vieilli dans les bureaux de la maison Arscher, ponctuel comme le temps. M. Arscher est terrassé à soixante ans par une embolie, au sortir de la Bourse.

En cette occasion, le secrétaire, toujours ponctuel, avait même noté aux multiples horloges rencontrées sur sa route les diverses phases de ce trépas. 16 h. 16, M. Arscher, au moment de pénétrer au Café du Commerce, vacille en s'écriant : « Geoffrin, je me sens mal! » 16 h. 21 il s'écroule, 16 h. 30, il rend l'âme dans la pharmacie Testanière, non sans avoir péniblement articulé le nom de son fils et marmotté un ordre de Bourse que Geoffrin interprète : « Attendez le cours de 6 005 pour vendre mes Rio. »

Voilà les hommes. Ajoutez que Geoffrin vit avec sa sœur, et que leur vie est aussi méthodique que leur conscience. Cependant le jeune Arscher, héritier d'une maison d'importation à 6 millions de capital, est un être tout différent. Il vit à Paris et il vient de publier un roman que l'éditeur Planchard donne, dans ses notes de publicité, pour « le plus osé des livres d'amour ». Contraint, à la mort de son père, de revenir dans le midi, Jacques Arscher est plus souvent à Nice qu'à Marseille. Sa jeune femme, Jeannine, à peu près abandonnée, se compromet au dancing du Palace, avec un jeune Italien, Antonio.

Et un beau soir, Jeannine arrive éperdue chez Geoffrin et le supplie de lui donner, sur le compte de son mari, mais à son insu, 50 000 francs. Le perfide Antonio, à qui elle a eu la faiblesse d'écrire une lettre trop tendre, exige cette somme sous la menace de scandale. Il promet, avec cet argent, de se fixer en Amérique. Que fera Geoffrin?

Son devoir strict est de refuser. Non que le pauvre homme n'ait pas pitié de Jeannine. Non qu'il ne sache que son refus compromet l'honneur même de la maison Ascher. Il le sait si bien qu'il offre à la jeune femme toute sa pauvre fortune personnelle, une trentaine de mille francs. Mais les règles professionnelles sont inflexibles. Jamais il ne détournera les fonds qui lui sont confiés. Il faut donc que Jeannine soit déshonorée...

Mais non. A côté de cette morale d'acier, de cette morale des honnêtes gens qui fait des meurtriers sans risque, il y a la générosité naïve du petit peuple qui n'a pas le moyen d'avoir une morale de bronze. Geoffrin doit verser tous les semestres une assez grosse somme à une certaine madame Blache, dite Pompon, veuve d'un comptable, mais à vrai dire vendeuse d'amour mûrissante, qui vit en libre grâce avec un ruffian notoire, nommé Carlino. C'est à ce couple en dehors de toute moralité que l'honnête Geoffrin va recourir.

Non sans un terrible débat de conscience. Il s'est d'abord adressé à M. Revaste, homme bien pensant et bien placé, dont Jacques est le filleul. M. Revaste a refusé. Ce trait d'avarice a déconcerté M. Geoffrin. Les pauvres gens ne peuvent concevoir l'avarice. C'est un luxe trop cher pour eux.

Et cette pensée ébauchée la veille, mûrie durant une nuit sans repos, se précisait en lui, devenait peu à peu obsédante. Les moyens honnêtes étaient-ils donc les seuls auxquels un homme de bien dût recourir, et n'y avait-il pas, par delà l'honnêteté scrupuleuse, la vertu littérale, une loi plus noble, une justice plus haute, une morale enfin qu'il avait ignorée jusqu'ici? Les chiffres... oui... les chiffres..., songeait encore M. Geoffrin..., mais le cœur?

Cette phrase est la clé de tout le roman. A cette question, c'est Pompon qui va répondre. Du semestre que Geoffrin lui porte à son habitude, elle fait deux parts, et elle va jouer l'une pour Jeannine, dans un tripot, où elle traîne M. Geoffrin. L'effarement de cet homme vertueux, devenu le compagnon d'une vieille coureuse et d'un magnifique souteneur, fait une

scène comique et touchante. La fortune indulgente se met aux côtés de la généreuse Pompon, comme les dieux homériques aux côtés des héros. Pompon gagne soixante mille francs.

Jeannine est sauvée, mais les épreuves de M. Geoffrin ne sont pas finies. Il faut maintenant qu'il aille remettre les cinquante billets au misérable Antonio. Il arrive, tout gourmé d'honneur bourgeois, dans le taudis du danseur. Il trouve un aimable garçon, maître chanteur sans doute, mais non pas méchant, à qui la vie a été rude, et qui se bat contre elle comme il peut. Ainsi il a fait cette double et pénible excursion chez le peuple réprouvé, et qu'a-t-il trouvé? Une femme légère a fait le bien que les justes refusaient de faire. Un homme taré et justement méprisable s'est trouvé un révolté si digne de pitié que M. Geoffrin a été sur le point de lui serrer la main.

Il rapporte enfin à Jeannine la lettre compromettante si chèrement rachetée. Et c'est là que la destinée lui réserve une troisième surprise. Jeannine sauvée est légère comme un oiseau. Non seulement elle est heureuse, mais l'histoire l'amuse, l'amuse trop. « Tout ce drame avait passé sur elle comme sur un duvet de cygne une courte averse. » Elle pleurait l'avant-veille, elle sourit maintenant avec une inconscience si ingénue qu'elle déconcerte, qu'elle attendrit le vieil employé. Il fait un retour sur lui-même, sur sa vie, sur ses maximes. Et il se demande si une larme effacée ne vaut pas toute la probité du monde. Comment penchera la juste balance si l'on met l'honneur dans un plateau et la pitié dans l'autre?

Tout ce petit livre, moins un roman qu'un conte, est charmant. Ces silhouettes vivantes, ces scènes, ces tableaux sont touchés avec une finesse extrême. A l'âpre ironie du livre précédent, a succédé une grâce moitié comique et moitié tendre. C'est que l'auteur a enfin rencontré des gens qui écoutent leur cœur. Ce sont des humbles, et même des coquins. Mais dans les livres les coquins sont aisément sympathiques. On ne les voit pas dans l'exercice déplaisant de leur profession, mais seulement dans celui de leurs vertus, que les contraintes sociales n'entravent point. C'est pourquoi le livre de M. Imann est si touchant. Il tirerait des larmes au bon larron.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

M. Philippe Berthelot. — Le centenaire de Marcelin Berthelot fixe l'attention sur une famille qui n'a, d'ailleurs, pendant plus d'un demi-siècle, jamais cessé de la retenir, par des qualités exceptionnelles.

La mort a brisé, l'hiver dernier, la surprenante réunion que formaient les fils du célèbre savant. Mais il en est un dont le nom se trouve si souvent mêlé depuis quinze ans aux affaires extérieures de la France, qu'il serait intéressant de le fixer un instant. La tâche n'est d'ailleurs pas aisée. Ceux qui croient avoir percé M. Berthelot s'aperçoivent bien vite, s'ils sont doués de quelque sagacité, quelle fausse route ils ont prise. Un visage souriant est devant leurs yeux. Ils avancent comme dans un paysage. A peine ont-ils l'impression d'avoir fait quelques pas, qu'ils voient tout horizon se fermer. Adieu ciel limpide, nuée légère, fleurs, rivières, arbrisseaux. Ils se trouvent devant un rideau de fer, une immense plaque d'acier, sans jointures ni serrures, sans rien qui puisse donner prise aux regards ou aux doigts. Cet acier, ce mur infranchissable, sont les yeux de M. Philippe Berthelot.

M. Philippe Berthelot dissimule la sensibilité, la délicatesse, l'aménité, la douceur de la nature la plus polie, la plus noble qui soit, au sens le plus élevé qu'on puisse donner à ces mots. Mais ce sont des jardins hautains sur les cimes et fermés aux curiosités des voyageurs et des agences internationales. Cook n'y a point d'accès.

Un jour, ou, plutôt, un matin, devant un paysage où la mer et le ciel formaient, eux aussi, quelque grande muraille impénétrable et enchantée, il m'a dit sur la solitude éternelle

des êtres, de certains êtres, des phrases qui ne furent définitives que pour l'éther dans lequel nous baignions, car je n'ai point la mémoire des textes. Mais l'expression de ce visage si défendu et celle des mots dégageaient de cette solitude une impression de vertige.

M. Philippe Berthelot, par la volonté, supprime à l'instant le passé, le souci des affaires, la connaissance des ennemis. Il ferme une porte, celle de son cabinet du Quai d'Orsay, il descend un escalier, il monte en auto. Voici un autre individu. Il découvre Paris, il s'enivre de la douceur de vivre. Il a faim. Il veut voir des visages souriants et amis. Il rêve d'objets rares. Il veut qu'on l'emmène chez des marchands. Il se sent toutes sortes de désirs qu'il connaît, auxquels il ne permet de s'évader qu'à certaines heures, mais qui sont là, toujours frémissants du goût de la liberté, de l'impétuosité de la jeunesse, frivoles, indisciplinés, somptueux, prodigues et charmants.

Deux heures plus tard, il reviendra, ayant retrouvé sa seconde personnalité. La cage d'or s'est refermée sur les illusions, les désirs, les rêves, sur le jeune homme fier et impérieux, ardent, qui vit dans le cœur de l'homme mûri par l'expérience, l'accablement du travail et sa continuité.

Toutes les fiertés, aucun orgueil. Aucune de ces ambitions qui gonflent et font crever non pas seulement les sots, hélas! mais bien souvent les meilleurs. Rien de ce monde dont il ne soit digne, mais dont il n'ait mesuré l'inanité et la vaine splendeur. Il rouvre la porte du cabinet d'angle où il est le serviteur des plus grands intérêts de la France. Alors, l'espiègle, le sensible, le voyageur amusé, le collectionneur aux désirs innombrables redevient un fonctionnaire... Mais, pour donner au rôle une importance, une signification que ses subordonnés trop souvent négligent de maintenir.

Ce cerveau, qui a retenu cinquante mille vers et qui peut réciter Hugo et Louÿs, Hérédia ou Mallarmé, avec l'aisance du néophyte, ce cerveau connaît tout ce qui compose le domaine qu'il régit. Les traités, les clauses, les dates, les conséquences, les réalisations — et les omissions. Et il poursuit. Tenace, laborieux. Le jour meurt; le soir tombe; la nuit vient. Elle monte. Elle s'écroule. Le jour nouveau va poindre.

L'homme est toujours là, devant la table, la plume à la main.

Il dit : « Je dormirai deux heures ».

Il dort et s'éveille.

Le soir il dira, s'il lui plaît : « Je dormirai huit heures ». Et le fera.

Trois jours de soleil le reposent.

Il n'a point d'âge. Le sourire est le même que toujours, sous ce front si haut, qui n'a pas de semblable. Ce sourire est comme un éventail, avec lequel il repousse toute agression, tout danger...

Devant l'importun, je lui ai vu fermer un instant les yeux, comme Barrès, et prendre, si l'on peut dire, une autre couleur de peau. Mais par un effort, jusqu'à l'extrémité duquel Barrès ne montait point, Philippe Berthelot redevient paisible. Il répond, il conseille, il essaie d'être efficace. Il prend la peine de téléphoner, d'écrire... Son arme la plus redoutable contre les indifférents est la politesse.

Que ne fait-il pour ses amis, avec quelle gentillesse et comme en s'excusant de ne point faire assez!... Et il est sincère. Cependant, il n'aime pas plus qu'on se souvienne trop de sa complaisance que d'apprendre qu'on la renie. Mais, après un froncement de sourcil, une obscurité passagère sur la clarté des yeux, il retrouve la sérénité. Il a réintégré sa solitude, — dans laquelle, peut-être, un nom seul n'a jamais cessé de répandre l'harmonie, — celui d'Hélène.

***

Louise Hervieu. — Un petit appartement, avenue de la Reine, à Boulogne-Billancourt. Une sorte de pièce en désordre, peut-être vague salon devenu atelier. Les meubles sont encombrés d'objets disparates, entassés après avoir servi de modèles. Le parquet disparaît sous l'amoncellement des dessins, posés à plat dans leurs cadres, les uns contre les autres; les dessins, les derniers faits, avec de beaux noirs profonds, bouquet de fleurs et fruits, surgissent de la matière noire — fusain, crayon, encre de Chine? — avec une lumineuse intensité.

J'ai déjà parlé de mademoiselle Louise Hervieu. Je l'ai

montrée ardente et malade, dévorée d'ardeur et de poison, Malibran du crayon; mais la Malibran se détruisit à trente-deux ans par refus de prendre quelque soin. Comme elle, Louise Hervieu, qui a dépassé cet âge, pourrait dire, et avec quelle violence enflammée, que la fatigue n'est jamais assez forte pour abattre son énergie.

Et quel exemple! Mourante, l'an dernier, rongée par un mal auquel les médecins apportent un adoucissement sans le comprendre ni le résoudre, plusieurs fois opérée, Louise Hervieu s'était remise au travail. Le succès de son exposition l'y autorisait. Les toiles étaient devenues plus grandes, le volume des objets, — pour employer une expression dont les artistes abusent et que chérissent les critiques, — le volume avait augmenté, gagné. Les grandes masses d'ombre et de lumière se simplifiaient et l'on voyait, à travers les glaïeuls et les jacinthes, les anémones, les simples fleurs que Louise Hervieu aime reproduire, une sève plus forte courir. Des nus encore, et qui s'étaient développés, eux aussi, donnaient à la production de celle qui est sans cesse à demi ressuscitée ou quasi morte, et dont la vie s'exhale avec le frémissement de la flamme dans le vent, une force, une violence et des beautés nouvelles.

Un jour, il lui fallut brusquement s'arrêter encore. Lasse? Non. Le corps trouvait en soi la même énergie. Mais il semblait qu'entre le monde extérieur et elle, un voile était brusquement tombé.

Une lésion de la cornée. Au fond d'un œil, un lent travail mystérieux qui, brusquement, arrive à réussite. Combattu dans le corps, le mal s'est réfugié dans la tête. La cécité menace... Le labeur vertigineux est interrompu. Les corolles peuvent s'épanouir aux tiges robustes des glaïeuls, les anémones offrir aux rayons du jour le tissu de leurs pétales, rosés comme un nuage de l'aube ou de ce violet d'église qui est morose; les jacinthes répandront leur fragrance, leur miel entêtant, mais la fraîche matité de leurs clochettes charnues s'effacera de la vue de celle qui a fixé sur le papier leur vie éphémère et renouvelée.

Les fidèles médecins accourent. Consultations. Traitement. Le mal stationne. Mais il faut vivre. Des amis sont là. Des

artistes. On se souvient de la première exposition de Louise Hervieu, en 1910, à la galerie Eugène Blot. Pas un amateur, alors, n'acheta une seule œuvre exposée. Mais Rodin, mais d'autres s'étaient dérangés, avaient loué et fait les plus flatteuses comparaisons. Pourtant, ç'avait été un rude échec, alors, pour la débutante. Rapportés chez elle, les tableaux avaient été rassemblés en vrac, dans quelque pièce de débarras ou enfouis dans des armoires... Les amis songèrent à ces premières œuvres. Ils voulurent les revoir, maintenant que le succès était venu à la suite de plusieurs expositions. On vida les placards. Ils s'extasièrent.

MM. Bernheim parurent sur le seuil du petit appartement de l'avenue de la Reine.

Une nouvelle exposition fut décidée. Ce qui doit la composer est là, avant de partir pour le faubourg Saint-Honoré. Louise Hervieu se tient au milieu de la pièce où tout a été réuni, avec ses gestes véhéments, son air de spectatrice gothique dans une scène de crucifixion. Dans sa minceur, avec ses traits que la douleur a ravagés, les mains vivant autour du visage, les coudes haut, une petite écharpe drapée tout naturellement, comme aux épaules des Marie-Madeleines des écoles septentrionales du XIVe siècle, elle est tout enthousiasme et toute lamentation, mais sans vaine sensiblerie. Elle parle de ces travaux anciens comme si quelque autre qu'elle-même les eût exécutés. Elle dit « cette fille », en parlant de soi. Et elle me montre une petite photographie, où l'on voit *cette fille*, en 1910, qui sourit, la poitrine presque opulente, qui semble attifée avec coquetterie, qui part pour la promenade, une grande promenade, — dont elle va revenir bien vite, sans avoir eu de pressentiments, les os brisés...

Cette exposition, peut-être dernière, — peut-être suivie d'autres, il faut l'espérer, — va montrer toute la vie d'une femme extraordinairement douée, d'une fille de Baudelaire et de Poë, et aussi de Huysmans, d'une artiste qui fut de son temps, qui le devança même, qui mit à vivre une fureur qu'elle apporte aujourd'hui à se voir déjà morte, devant un tombeau qui lui demeure fermé.

On voudrait que cette œuvre ne fût point dispersée, qu'elle pût emplir, dans une salle des Arts Décoratifs, une cellule

spéciale. Les ardeurs de la sensualité se purifient à la douleur quotidienne d'exister. Une vie surprenante anime ces compositions, ces pages d'un livre d'heures inachevé, ces réunions de campagne et de faubourg, hantées par les mauvais désirs et l'amour... Ces fleurs mêmes, qui semblent s'offrir aux damnations de l'ombre et se retourner, une dernière fois, vers les clartés du jour.

J'entends les appels des maudits, au second acte de l'*Orphée* de Gluck... Louise Hervieu, frémissante, qui semble danser sa douleur au milieu des flammes, Louise Hervieu, dans la petite antichambre, auprès de la sœur paisible et soucieuse qui lui ressemble, une alliance au doigt, Louise Hervieu, la porte fermée sur celui qui s'en va vers Paris, Louise Hervieu va retomber, lointaine, épuisée, les mains sur les yeux...

***

Mr. Walter Berry. — Il était de ceux qui nous ont si bien adoptés, ou plutôt qui se sont si bien adaptés à notre esprit, à notre vie, à nos manières, à nos distractions, qu'on oubliait qu'il nous regardait, tout de même, avec la curiosité d'un homme de loin. Il avait merveilleusement revêtu le déguisement, car il n'était pas seulement un Américain vivant en France, mais un Parisien d'avant-garde, un homme du monde qui osait faire les mélanges — ces fameux *mélanges!* — audacieux, dont toute la réussite dépend du dosage et où il excellait naturellement. Mais je me suis toujours demandé comment il tenait le masque assujetti au visage... Comment s'intéressait-il, lorsqu'il était à sa table où l'on ne pouvait tenir plus de dix, à tous ces potins, ces riens, ces amusements intraduisibles d'une société, dont il avait choisi pour y vivre l'élément le plus distillé, le plus quintessencié, le plus agréable, évidemment, puisqu'il prétend pouvoir se permettre à peu près toutes les curiosités et toutes les audaces, à condition d'y mettre la forme, d'y conserver le ton et de ne point choquer, en s'efforçant de surprendre toujours.

Avec sa grande taille, sa maigreur, ses cheveux blancs, ses yeux qui se dérobaient soudain sous de lourdes paupières, sa tenue de gentleman qui possède un bon valet de chambre, ce

qui est tout aussi précieux sinon quelquefois davantage que le bon tailleur, sa réserve, son affabilité retenue et son sourire distant, évasif et tout de même amusé, dans un tréfond de l'individu, il était aussi peu *étranger* que possible, tout en ne cessant point de le demeurer. Et nous aurions voulu savoir jusqu'à quel point il participait aux préoccupations, aux plaisirs, aux rivalités, aux extravagances de ce monde et de cette minuscule grande société, dont il était devenu l'un des figurants, des acteurs les plus habituels, les mieux situés. C'était un Primoli d'Amérique, un Primoli, président de la Chambre de Commerce franco-américaine à Paris, ce qui marque déjà bien des distances et des variations.

Il était charmant et dégageait une certaine atmosphère d'ennui. Il groupait autour de sa table ce monde international évaporé et pensant, aristocratique et agréablement dégénéré, que l'on trouve à Ritz, aux concerts de Rubinstein, aux expositions de Picasso, aux représentations de l'autre Rubinstein, Ida, et qui appelle par leurs prénoms deux douzaines de princesses intellectuelles et de duchesses artistes, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, de Roumanie — et de France, de la Russie ancienne et de l'Allemagne de toujours...

Il possédait des photographies de Cocteau, ornées de ces dédicaces dont le poète d'*Opéra* a le secret, des portraits de quelques amies charmantes par Marie Laurencin. Ces images radieuses, ces figures angéliques, et qui évoquent les paradis artificiels, posaient parmi les livres, des milliers de livres couvrant les murs de l'appartement de la rue de Grenelle, sur des rayons. On déjeunait au milieu des reliures et des tableaux, de ces roses Laurencins qui répandaient là comme des traces de guirlandes, devant un Picasso et un Braque. Plus loin, les armes de Pompadour, les trois tours drapées dans un manteau somptueux, brillaient sur le flanc d'un maroquin, entre des faïences chinoises et des laques.

Par les fenêtres sans rideaux, on apercevait de vieux arbres. Et le jour cru et gris qui tombait des fenêtres éclairait le profil aigu, la silhouette charmante, surannée et familière du plus fin et du plus séraphique des abbés, M. le chanoine Mugnier. La princesse Lucien Murat, qui préparait la *Vie Amoureuse de la Grande Catherine*, s'efforçait avec un rire

enivré de le lancer à sa suite dans quelque impasse, d'où le rayonnant et évangélique abbé s'évadait avec grâce; la comtesse Joachim Murat brillait, à son habitude, dans des sphères où ses amis se plaisent à la voir évoluer. La comtesse de Noailles parfois tenait la table avec cette furia juvénile, enthousiaste, sublime et si souvent débordante d'espièglerie et de comique, pour revenir brusquement à son nuage.

La musique de Poulenc et de Darius Milhaud, les ballets de Diaghilew, le prochain passage de la duchesse de Marlborough, une fête chez les Beaumont, le dernier livre de la princesse Bibesco, les souvenirs de Proust, une adresse de laqueur chinois, une visite à madame Langweil, et des potins, comme tout à coup dans un de ces couplets de M. Willemetz, le plus parisien des librettistes, donnaient à ces réunions un charme spécial. Le maître de la maison en paraissait parfois un peu absent. Il faisait penser à un gourmand affligé d'un ratelier et forcé de prendre quelque attention en mangeant.

Le regard, peut-être, trahissait aussi cette sorte de plaisir ingénu que certaines gens, qui n'ont pas toujours vécu selon leurs désirs secrets, éprouvent quand ils réalisent ce qui leur paraissait jadis impossible.

Cet expatrié aimait la France. Pendant la guerre, il le prouva souvent. Mais n'aimait-il pas mieux Paris?

Et, dans Paris, le monde, cette société mêlée, brillante, nuancée et miroitante, unique dans la vie des capitales et qui a gardé, à travers les invasions, les bouleversements, dans la mêlée, un charme, une grâce, un attrait, qui n'ont jamais cessé de créer autour d'elles des Walter Berry, qui les honorent et les expliquent.

De nombreux mutilés, quelques grands incurables des Invalides, assistèrent à ses funérailles. L'un d'eux disait à une amie tout ce qu'il devait à la générosité, au bon cœur, aux attentions de cet homme, non seulement pour lui-même, mais pour les siens.

M. Walter Berry songeait à ces œuvres pour après lui. Parti à jamais, il tenait à ce qu'elles ne perdissent point une part de l'appui qu'il leur prêtait. Il désirait qu'on l'incinérât, mais voulait que ses cendres demeurassent chaudes. Il faut

admirer ceux qui ne considèrent point plaisirs et devoirs comme une seule occupation de vivants, mais comme une besogne qui incombe encore aux morts, — impérieusement.

Que d'amies il conseillait, que d'indifférents mêmes, auxquels il donnait de sages avis, cet avocat, qui aurait pu faire rétribuer ses services, en proportion de leur importance... Et qui préférait, avant tout, la société de quelques femmes dont le charme et l'intelligence lui plaisait, au milieu de tableaux et de livres.

***

Maurice Utrillo. — Les expositions de peinture recommencent. Chaque jour voit s'ouvrir plusieurs petits *salons*, en attendant celui d'*Automne*. On se demande avec inquiétude, avec un effroi cordial, — sachant combien ces jeunes peintres poussés par les marchands ont d'exigences et connaissant le nombre, on pourrait dire *exact*, des peintres qui se vendent, — on se demande s'il ne vaudrait pas mieux que la quantité des exposants fût réduite. Un de ceux dont l'exemple a le plus encouragé cette production intensive, Maurice Utrillo, expose en ce moment, dans la salle du rez-de-chaussée de MM. Bernheim, des œuvres récentes et anciennes. On entend par *ancien*, dans la production d'Utrillo, ce qui date d'avant la guerre ou, plus exactement, d'avant l'armistice. Ce qu'il peint depuis 1919 est très différent de ce qu'il peignit à ses débuts. Il est de ceux qui paraissent avoir donné tout de suite, dans le grand feu, dans la violence de la première jeunesse, sans retenue, sans discernement, toute la mesure de leur talent.

Mais, comme le faisait justement remarquer, dans une de ses récentes chroniques artistiques de *Comœdia*, M. André Warnod, la réussite d'Utrillo a pris un ascendant irrésistible et dangereux sur les jeunes peintres de sa génération et la suivante. Il échangeait une toile chez un traiteur contre un déjeuner ou la vendait cinquante francs à des intermédiaires, qui la cédaient pour cent ou cent cinquante à des amateurs. Certains s'en sont défaits, quelques années plus tard, pour plusieurs dizaines de milliers de francs. Les imitateurs

d'Utrillo, alors, furent légion, mais, sans le pasticher, ceux qui ont cru réussir pareillement devinrent beaucoup trop nombreux, hélas!

Devant certaines toiles exposées en ce moment faubourg Saint-Honoré, on comprend le succès d'Utrillo auprès des artistes et du public et la part incontestable de nouveauté que chaque peintre susceptible de demeurer doit apporter dans sa production. Il fut nouveau. Il le fut avec la violence que la jeunesse apporte à se chercher, à l'âge où cette sorte d'état critique qu'est la jeunesse, ce grand mal passager, fécondant et dévastateur à la fois, exerce ses bienfaits et ses ravages, sans bride et en dehors de tout contrôle. L'approche de la maturité, un état maladif engendré par les excès de la jeunesse, transformèrent sa manière de peindre. Elle s'est éclaircie, aplanie, si l'on peut dire. Le drame s'en est effacé. La tragédie a fait place à la comédie...

Cet Utrillo qui, dès avant vingt ans, peignait la rue, avec cette furia magistrale, le vieux Montmartre croulant, la banlieue lépreuse, autour de laquelle le printemps vient répandre des verdures de bouquet, eut une manière de génie. Il fut un maître. Un maître qui n'eut d'autre maître que soi, qui s'évadait de Paris, sur le siège des lourds chariots de plâtriers, s'arrêtant en leur compagnie devant le zinc des débitants. Il glorifia le décor de la misère dans laquelle son adolescence fiévreuse s'épanouissait. Il peignit les bouges, il sut rendre la lèpre des murs, avec une sorte d'enivrement. Comment peignait-il? pourquoi? sur quelles feuilles de carton! Il fallait à cet enfant de Montmartre le pavé, l'ivresse, la toile réalisée en quelques heures, quelques instants, sans artifices, pour manger, sans souci de plaire qu'à soi-même. Il semble que plus il avait soif et faim, plus il fut vrai, plus il fut original. Il ne peut être donné en exemple...

Sa mère, madame Suzanne Valadon, était peintre. L'enfant sauvage jouait avec les couleurs. *Jouait* : le mot fait sourire, lorsqu'on regarde ces sombres masures et ces églises que leur vétusté accablent. Le « cas Utrillo » est bien particulier. Mais il doit rester une exception et Maurice Utrillo devenu fournisseur régulier et fortuné de marchands de tableaux, Utrillo, faisant des vues de Paris ou d'ailleurs à l'atelier, d'après des

cartes postales, fait un peu penser à ces visiteurs du Paris nocturne, étrangers, qui le traversent en autocars et qu'on descend pendant quelques minutes dans un caveau grossièrement truqué par un commerçant malin.

***

Métropolis. — Un film conçu par des Allemands comme certains d'entre eux ont conçu la guerre. Avec beaucoup de persévérance, de matériel, de science et d'ingénuité. On reste stupéfait, et même stupide, devant le déploiement de tant de mise en scène. Mais on y voit percer constamment la parcimonie dans la prodigalité. Des arrangements industrieux permettent de nous montrer une ville engloutie par des torrents, alors que l'objectif n'était braqué que sur une maquette réduite, alimentée par deux ou trois robinets. Par moments, cependant, l'horizon s'amplifie. Les figurants apparaissent. On n'a point marchandé sur le nombre. Ce sont des ouvriers manœuvrés comme des forçats. Ce qui n'est vraiment pas une conception ni une présentation bien contemporaines du travailleur.

Les Allemands ont tenté de réaliser un film à l'américaine. Combien nous les préférons dans *Caligari* ou dans la *Rue sans Joie* ou encore dans le *Dernier des Hommes*.

Tout le côté laboratoire, l'amoncellement de roues et de cornues, l'abus d'étincelles électriques, peut frapper l'imagination des enfants, mais nous laisse insensibles. Nous préférerions un scénario mieux fait et, surtout, plus humain. Oui, ce film est complètement dépourvu d'humanité.

Et puis, il est triste. Il dégage, irrémédiablement et avec quelle persistance, un pesant ennui. Ces acteurs vivants ne vivent point. Ils représentent des entités, des schémas de personnages...

L'héroïne, mademoiselle Brigitte Helm, est belle. Elle est intelligente. Elle est souple. Mais, comme il nous eût été plus agréable de voir cette sainte devenir bacchante, dans une action moins éloignée de toute vraisemblance.

Une remarque déjà faite, c'est combien, en Allemagne, tout ce qui tend à représenter une image de la volupté

manque de joie. Les jardins des plaisirs éternels, les divertissements édéniques dont on a souhaité nous donner la vision, par une opposition, qui n'est pas neuve, avec la vie souterraine des ouvriers, font bâiller d'ennui et sourire par leur vulgarité. Non, sur ce point, rien à envier ni à prendre aux Américains, — peut-être aidés par les techniciens exportés de Berlin.

Le sens de l'élégance et du luxe manque aux Allemands. Ce qui ne veut pas dire que beaucoup de films français en soient marqués. Les Allemands se rattrapent dans l'étude populaire, dans le macabre, l'atroce, dans la rue, — la rue sans joie.

Les Américains, eux, dont héroïnes et héros s'embrassent si fréquemment sur la bouche, ont le souci de présenter des spécimens d'individus en pleine jeunesse, des êtres qu'on puisse regarder sans fatigue, avec repos, pendant une heure ou davantage, évoluer, agir avec ardeur et s'aimer, — mais oui s'aimer! Le public recherche instinctivement des impressions qui lui enseignent que le monde n'est pas seulement peuplé de gens malingres, de femmes déformées, d'hommes édentés et flasques. L'idéal du cinéma ne devrait pas être, en tous cas, de devenir le musée de la laideur. Certains visages tourmentés, souffrants, déformés, offrent plus aisément du *caractère*, c'est bien entendu. Mais ce caractère doit demeurer à sa place, chacun ayant là-dessus ses préférences. Pour la jeunesse, la force et la beauté, il est rare qu'on ne rencontre pas l'unanimité. Il serait bon de la poursuivre en tous cas, de temps en temps.

... Et puis, et puis, ce *Métropolis* pue d'une lieue la mauvaise propagande... Je ne l'imagine pas représenté dans les faubourgs ouvriers sans détestable influence. Cette marchandise, avec beaucoup d'autres, les Allemands devraient bien la garder chez eux.

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Zéno, par **Italo Svevo.** Traduit de l'italien par Paul-Henri MICHEL (*Nouvelle Revue Française*).

Voici dix-huit mois déjà que dans l'excellente revue *Le navire d'argent*, dont la publication est aujourd'hui interrompue, M. Valéry Larbaud révélait aux Français le romancier Italo Svevo, demeuré jusqu'alors aussi inconnu de ses propres compatriotes que des étrangers. Plusieurs critiques italiens prirent assez mal cette intrusion dans les affaires intellectuelles de leur pays et firent des réserves amères. Le succès se trouva ainsi assuré et, chez les libraires italiens, on vit se succéder les éditions de ces romans demeurés oubliés jusqu'alors dans les arrière-boutiques.

Italo Svevo est un industriel de Trieste. Ce n'est pas cependant faute du loisir nécessaire, mais par goût des œuvres longuement méditées qu'il écrit peu. A soixante-quatre ans, il n'a donné que trois romans importants : *Una vita, Senilita* — et *Zeno*, que vient de traduire M. Paul-Henri Michel, une des œuvres les plus originales qui aient été livrées depuis longtemps à notre public.

Ayant toujours vécu avec la conviction, que n'étaie aucune incommodité physique, d'être un vrai malade, Zeno, un négociant triestin d'une soixantaine d'années, consulte un médecin psychanalyste. Celui-ci lui conseille entre autres procédés de guérison, d'écrire ses souvenirs, le classement des acquisitions de la mémoire devant, paraît-il, faciliter le traitement psychanalytique... et c'est ainsi qu'est censé avoir pris naissance le manuscrit que Svevo nous livre. Imprimée, cette œuvre curative donne quelque quatre cents pages de texte serré, divisées en six parties. La première, intitulée *Dernières cigarettes*, évoque les nombreuses et vaines tentatives accomplies par Zeno, au cours de sa vie, pour se débarrasser de sa passion du tabac. La seconde est consacrée à la maladie et la mort du père de Zeno. Dans *Histoire de mon mariage*, nous voyons comment Zeno, épris d'une belle jeune fille, Adeline Malfenti, en arrive, après avoir demandé la main d'Alberte, sœur d'Adeline, à épouser Augusta cadette des précédentes, une Augusta qu'il n'aime pas, qui louche et semble de tous points insignifiante. La quatrième partie a trait à la liaison de Zeno avec une jeune chanteuse, Carla. L'histoire de l'association commerciale de Zeno

et de son beau-frère Guido (le mari d'Adeline) remplit la cinquième, que termine tragiquement, après une série de spéculations et d'aventures sentimentales, le suicide involontaire de Guido. Pour finir, *Psychanalyse* nous permet de suivre le docteur de Zeno dans son extravagant travail de déductions psychologiques.

On a comparé Svevo à Proust et la merveilleuse précision de l'analyse, la rare qualité de l'introspection expliquent dans une certaine mesure ce rapprochement. Mais on ne peut s'y arrêter bien longtemps : il y a en effet dans les livres de Proust beaucoup d'éléments étrangers au roman lui-même, des réflexions philosophiques, psychologiques, etc., qui dominent le récit, attestent l'étendue de sa signification, et affirment à chaque instant l'existence d'un Proust penseur placé si nettement et si aisément au-dessus de tous les « genres », y compris ce qu'on appelle le roman, qu'il semble assez arbitraire de rapprocher de lui, fût-il excellent, un écrivain dont l'activité intellectuelle s'exerce dans un domaine moins étendu. Ajoutez à cela que Svevo est dans la tradition des romanciers du XVIIIe siècle, lucide et sèche, et qu'on ne le voit jamais pénétrer dans ce monde de transpositions poétiques, ce monde quasi romantique qui est celui de Proust, Proust pour qui une bande de petites filles devient une nébuleuse indistincte et lactée, une loge d'Opéra, une caverne sous-marine.

Mais une comparaison, à laquelle on donne trop de publicité, n'atténue pas les qualités de Zeno. Ce roman n'est pas indigne, de certains points de vue, d'être rapproché de telles grandes œuvres de Dickens, de Tolstoï, qui, par la densité de leur atmosphère, le nombre, la variété, l'intensité de vie des personnages qui y circulent, prennent dans notre esprit la valeur d'univers autonomes véritables. Dans ces systèmes fermés, les écrivains sont parvenus à nous montrer les êtres éclairés par cette lumière très spéciale, toute différente de celle que nous connaissons, qui, à leurs yeux, baigne l'univers. Et tandis qu'un roman de second ordre vient se dérouler sur des plans qui nous sont familiers, parce que, faute d'indications originales, nous devons le nourrir de nos propres connaissances, l'œuvre d'un vrai créateur nous arrache à nous-mêmes en nous présentant des tableaux construits selon des modes si personnels que, pour caractériser une certaine manière de sentir ou de voir, nous lui donnons dès lors le nom de l'auteur qui nous l'a fait connaître.

Il faudrait, sans doute, une très longue familiarité avec Svevo pour parvenir à dégager tous les caractères originaux de son univers, pour percevoir exactement le rythme de la pensée qu'il parvient à nous communiquer, mais ce qu'il est aisé, dès l'abord, de démêler dans son œuvre c'est, si je puis dire, le côté « incertitude et plasticité

des désirs humains ». Pour tâcher d'être plus clair : si, obéissant à un mimétisme inconscient, nous avons tendance quelquefois à imiter les gestes, « la manière d'être » d'un acteur que nous venons de voir, pareillement, quittant Zéno, nous sentirons plus vivement que jamais le caractère éphémère et inconsistant de nos volontés et de nos désirs. Nous percevrons que l'amour, par exemple, est plus encore l'effet des circonstances que de nos préférences, nous nous surprendrons constamment en train de nous tromper nous-mêmes sur nos souhaits véritables, afin d'apaiser l'amertume de nos déceptions. Et, trouvant notre personnalité si vague, si flottante, constatant que nos intentions ont si peu d'influence sur le développement de notre vie, les aspects absurdes de notre activité, de l'activité humaine en général nous frapperont par-dessus tout. Voyez un Zeno. Il aime Adeline et épouse Augusta. Dès qu'il a épousé Augusta il n'aime plus Adeline. Quand l'occasion de se rapprocher d'Adeline lui est de nouveau fournie, il s'imagine ressentir pour elle une nouvelle passion, mais ce sentiment purement factice, *construit* par la volonté pour obéir à un souvenir ancien n'émeut pas plus celle qui en est l'objet que celui qui s'efforce de le ressentir. Zeno, quand il est l'amant de Carla, se trompe constamment sur le caractère de sa maîtresse et les raisons pour lesquelles il devrait réellement l'estimer, il ne les perçoit que lorsqu'elle l'a quitté. En somme il ne l'aime profondément que lorsqu'il ne la voit plus. Et par quel ironie du sort faut-il que ce soit Zeno lui-même l'artisan de la rupture avec Carla, rupture *comique* qui le désespérera? L'administration de notre vie nous échappe complètement — à ce point qu'un Guido, bien décidé à ne pas mourir, mais simulant un empoisonnement pour impressionner sa femme, se trompe de dose et se tue « pour de bon ». Aux instants les plus tragiques, le ridicule, qui est inadaptation, se glisse dans notre vie : le dernier geste du père de Zeno, avant de rendre l'âme, est de gifler un fils qu'il adore. Et ainsi de suite. Incohérence universelle que Svevo met constamment en valeur, mais qui ne l'attriste pas. Il est pessimiste, mais il n'est pas amer. Il y a un tel plaisir à observer! Et puis cette extravagance humaine déchaîne des effets comiques irrésistibles! Jouets de l'inconnu sans doute, nous le sommes, mais, aussi, conscients de l'être et capables de rire de l'absurdité des situations où le destin nous place.

Quatre-vingt-dix ans, par **Mario Puccini.**
Traduction L. Leluc et P.-H. Michel (*Kra*).

Mario Puccini, à quarante ans, a déjà publié de nombreux volumes de contes, qui lui ont valu la faveur du public italien. C'est un

anti-d'annunzien, un naturaliste qui dédaigne les beautés de la forme et n'a souci que du vrai (auquel il accorde une réalité indépendante du moi). Il a le goût des notations directes et, sans nul doute, l'horreur des « déformations » de l'art. Mais, bien entendu, ses œuvres sont tout aussi *composées* et aussi *personnelles* que celles d'un romantique ou d'un symboliste.

Les personnages qui l'attirent sont les êtres simples, les paysans, les enfants. Dans la crainte de s'éloigner de l'humanité moyenne, il observe surtout les médiocres, dont la pensée se meut lourdement. Sur ces âmes rudimentaires la poussée des instincts primitifs s'exerce plus fortement et il est plus aisé, avec eux, de demeurer dans cet univers *fatal*, à demi eschylien, dont il semble bien que Puccini, obsédé par le sens tragique de la vie, soit hanté.

On a réuni quatre nouvelles dans le recueil *Quatre-vingt-dix ans* que viennent de traduire MM. L. Leleu et P.-H. Michel. *Écroulement* met en scène le retour au village natal d'un permissionnaire, dont le fils, un bébé en bas âge, vient de mourir. L'homme ignore encore le coup qui l'a frappé et il s'agit de l'avertir. Scène de cabaret où des propos lourds, insignifiants en apparence, sont échangés. Le père ne tarde pas cependant à deviner la vérité sans qu'on démêle exactement à quel instant la douloureuse illumination s'est faite en son esprit. Souffre-t-il même? Ce paysan est si incapable d'extérioriser ses sensations, qu'on douterait de la vivacité de sa douleur, si, pour nous ôter toute incertitude, il ne se jetait dans la première rivière rencontrée. Ainsi au delà des mots si simples échangés, un drame silencieux, englué dans une primitive matière cérébrale, s'est joué. Et, cette opposition entre la banalité des mots et la puissance du sentiment, la sauvage résolution qu'ils recouvrent apparaît sans nul doute à Puccini comme extraordinairement pathétique. Le malheur est qu'elle ne nous semble pas tellement éloignée du mélodrame.

Il y a de bonnes scènes paysannes dans *Épreuve écrite*, que l'épilogue, à quelques nuances près, rapproche du conte précédent. Mais, cette fois, l'assassinat remplace le suicide, l'effet portant toujours, d'ailleurs, sur la brusque explosion d'instincts primitifs, détruisant tout à coup le factice équilibre de l'homme à demi civilisé.

De vigoureux portraits de moines dans le dernier conte *Caractères*, mais le récit où ils prennent place demeure assez insignifiant. Quant à *Quatre-vingt-dix ans*, c'est un monologue intérieur qui doit être nettement séparé des récits précédents : il représente en effet une tentative pour se dégager du récit purement objectif. Tentative malheureusement assez vaine, l'effort demeurant visible et maintenant l'œuvre au niveau d'un excellent exercice, accompli « à la

manière de » Larbaud ou de Joyce. Au fait toutes les pages de Puccini que nous venons de lire pourraient bien avoir ce défaut. Elles sont d'excellente qualité sans doute, pleines de notations justes et d'intentions intelligentes, mais paraissent toujours placées sous quelque illustre patronage.

Mimi Bluette, par **Guido da Verona** (*Calmann-Lévy*).

Si Svevo représente l'esprit d'analyse, Puccini le réalisme, c'est au chapitre lyrisme que le célèbre romancier Guido da Verona devra trouver place. Guido da Verona c'est la Tosca, Santa-Lucia, l'Italie des grandes passions qui charme quatre-vingt-dix-neuf touristes sur cent, et que les Italiens eux-mêmes sans doute apprécient, puisque Guido da Verona est un de leurs romanciers favoris et que *Mimi Bluette* a été tiré pour eux à quelque deux cent cinquante mille exemplaires.

Cette Bluette est une jeune Italienne d'une rare beauté qui, transplantée à Paris par un chevalier d'industrie, devient une étoile de music-hall, chérie du public et comblée de cadeaux, dans le privé, par quelques financiers et ministres. Mais, dans la gloire, Mimi a conservé un cœur simple avide d'amour — et elle le prouve en s'éprenant follement d'un personnage modeste, espagnol et ténébreux. Finis les présidents de conseils d'administration, de conseils des ministres, tous les présidents! Les amants vivent pour eux-mêmes, frénétiques et heureux — et, le soir, se promènent dans les quartiers pauvres, où l'on croit s'aimer davantage, au milieu de la foule. Félicité profonde mais brève qu'interrompra la fuite inexplicable de l'aimé; Mimi ira jusque dans le Sahara pour ressaisir la chaîne de bonheur interrompue, et apprendra dans une oasis, la mort de son énigmatique amant. Il n'y aura plus au monde que son désespoir, dont elle donnera une expression esthétique fort applaudie, en créant une danse nouvelle, avant de s'empoisonner.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.